

Jean-Jacques Greif

Moi, Marilyn

1. Heureuse avec Gladys

J'apprends à parler. J'ai dit : "Mama !" Tantida a applaudi, mais ensuite elle a dit :

– Je ne suis pas ta maman, Normadjin, je suis ta tante Ida. C'est Gladys qui est ta maman.

Gladys, c'est une dame aux cheveux rouges qui vient me voir de temps en temps. Elle m'apporte des bonbons. Elle est très gentille. J'aime son odeur. Je ne sais pas pourquoi, je suis toujours triste quand elle repart. J'ai l'impression qu'elle m'abandonne.

Tantida ne sent pas aussi bon que Gladys. Elle cache ses yeux derrière des sortes de petites fenêtres rondes. Albert a une voix grave qui me fait peur. Il y a une petite bête qui crie beaucoup. Tantida et Albert parlent tout le temps de "Jésus". Je n'ai pas encore vu ce Jésus. Je ne sais pas s'il habite aussi dans la maison.

On m'appelle "Baby", ou bien quelque chose qui ressemble à Normandie ou Normadjin.

Les jours portent des noms différents mais se ressemblent tous, sauf le jour "Dimanche". Ce jour-là, nous allons dans une grande maison, où un homme vêtu de noir parle du même mystérieux Jésus que tante Ida et Albert. Parfois, Gladys vient nous voir le dimanche et nous accompagne dans la grande maison.

Un incident curieux s'est produit : tante Ida et Albert ont planté une bougie au milieu d'un gâteau et m'ont demandé de souffler pour l'éteindre.

– C'est le 1^{er} juin, aujourd'hui, le jour de ton anniversaire, ont-ils dit. Tu es née le 1^{er} juin 1926, Norma djin.

Gladys, la dame aux cheveux rouges, assistait à cette cérémonie. Il y avait aussi une petite dame aux cheveux gris. Quand tante Ida et Albert s'adressent à elle, ils disent "Della", mais Gladys la nomme "Mama". Moi, je croyais que le mot Mama désignait Gladys. Je n'y comprends rien.

Della habite de l'autre côté de la rue. Elle vient me chercher et m'emmène dans sa maison, qui est toute vide et sale. Elle dit : "Mon bébé, ma jolie petite-fille, ma gentille Normadjin, souris à ta grand-mère !" Je n'aime pas sa voix éraillée. Ses cheveux gris sentent pas bon. Ses mains sont rêches. Pourquoi n'embrasse-t-elle pas Lesta, qui vit comme moi chez tante Ida et Albert ? Elle dit :

– Je suis allée en Inde, très loin d'ici, pour répandre la parole de Jésus parmi les païens et les idolâtres, mais je suis revenue pour m'occuper de toi.

Elle aurait mieux fait de rester en Inde. Quand verrai-je ce Jésus dont tout le monde parle ?

J'ai peur de Della. Parfois, elle se met à rire ou à crier sans raison. Elle s'agite tellement dans la maison que j'en ai le tournis, ou bien elle reste assise sans rien dire pendant des heures. Elle parle toute seule très fort, comme si elle était en colère : "Ce sont des sauvages. Ils adorent une idole à tête d'éléphant. Repentez-vous, idolâtres ! Vous rôtierez en enfer !"

Un jour, une horrible sensation d'étouffement me réveille de ma sieste. Della est en train de presser un coussin sur mon visage. Est-ce un jeu ? Hé, mais je ne peux plus respirer ! Je me débats de toutes mes forces, je crie, je hurle. Della retire soudain le coussin, s'assoit à côté du lit et se lamente.

– Oh, ma pauvre Normadjin, qu'allais-je faire ? Je suis folle. Oh pardonne-moi, ma mignonne ! Oh Seigneur Jésus, je t'en supplie, pardonne à une malheureuse pécheresse...

Quelques jours plus tard, elle tente de me tuer de nouveau : elle m'emmène dans une de ces grandes maisons où l'on parle de Jésus, mais ce n'est pas celle où je vais avec tante Ida et Albert, et elle me jette dans l'eau.

– Te voici baptisée au nom du Seigneur Jésus, Normadjin !

Par chance, quelqu'un me sauve de la noyade au dernier moment. Je pleure toutes les larmes de mon corps.

J'ai découvert qu'il existe deux sortes de personnes. Celles qui ont une voix haute et douce sont des "femmes", les autres des "hommes". Ou bien est-ce le contraire ? Ils ne s'habillent pas de la même manière. Les hommes n'aiment pas les bébés, surtout quand ils sont mouillés ou sales. Les femmes vous prennent dans leurs bras quand vous pleurez, même au milieu de la nuit.

Tante Ida est ma femme préférée. Je l'aime mieux que Gladys. D'ailleurs, je ne me souviens pas très bien de Gladys. J'aime mieux ne pas penser à elle, parce que cela me

rend triste. Lesta a le droit d'appeler Ida "Mama", mais moi je dois l'appeler "tante Ida".

Albert possède une machine qui roule en faisant du bruit. Quelquefois, il nous emmène dans la machine jusqu'à un endroit où il y a beaucoup d'eau et de sable. Je joue dans le sable avec Lesta. J'aime bien sentir la chaleur du soleil sur ma peau nue.

Della a disparu. Tant mieux. Ils l'ont punie parce qu'elle a essayé de me tuer. Tante Ida m'a dit :

– La police l'a emmenée à l'hôpital.

Quelques semaines plus tard, elle a dit :

– Ta grand-mère Della est morte à l'hôpital.

Je ne comprends rien à tout cela.

Je parle de mieux en mieux. Je dis Mama et bébé et biberon et lait. Hier, nous sommes allés à l'endroit plein d'eau et de sable dans la voiture d'Albert. J'ai dit "sable-beaucoup". Tante Ida et Albert ont applaudi. "Quelle enfant intelligente", ont-ils dit. Lesta était jaloux. Il a pleuré. Je suis contente de pouvoir parler. Je me sens moins bête.

Maintenant que je peux marcher et parler, tante Ida et Albert m'emmènent à l'église encore plus souvent qu'avant. J'ai appris une chanson : "Jésus m'aime, oui je le sais." Je l'adore, je la chante tout le temps, mais je ne sais toujours pas qui est ce Jésus.

Un matin, ils disent : "Jésus est né aujourd'hui." Ils ont dressé un arbre vert au milieu du salon et déposé un tricycle au pied de l'arbre. C'est un cadeau pour Lesta et pour moi.

Lesta ne veut pas me laisser essayer le tricycle. Je le pousse. Il tombe et pleure. Quel pleurnicheur ! Tante Ida est fâchée. Elle me donne des coups de ceinture. Je pleure aussi. La vie est difficile. Je me plains à Gladys quand elle vient me rendre visite : "Tante Ida m'a battue avec la ceinture." Gladys soutient tante Ida. Personne ne m'aime.

Jésus a puni Lesta parce qu'il m'a volé le tricycle : il a une coqueluche. Il va mourir. Je suis bien contente.

Lesta n'est pas mort. D'ailleurs, il peut jouer avec le tricycle tant qu'il veut, parce que j'ai attrapé sa coqueluche. Gladys a demandé un congé à la compagnie de cinéma

pour pouvoir être à mon chevet jour et nuit. Je vais mourir. Toutes les personnes qui me fouettent et me punissent seront bien embêtées.

Je suis heureuse d'être malade. Ma mère reste avec moi et me donne du jus d'oranges et me raconte des histoires et m'offre des cadeaux. Albert aussi m'offre un cadeau : un petit chien noir et blanc qui l'a suivi dans la rue. Je le baptise Tippy. Je joue avec lui sur le lit. Sa langue est toute collante.

Gladys dit que nous pourrons bientôt habiter ensemble à Hollywood. Il faut qu'elle gagne plus d'argent et qu'elle trouve une maison plus grande.

Elle m'a expliqué pourquoi je vis avec Ida et Albert. En 1925, quand elle était enceinte, elle est venue voir sa mère, Della, et lui a demandé si elle pouvait habiter chez elle jusqu'à ma naissance. Ensuite Della aurait pu s'occuper de moi. Seulement, Della était en train de partir en Inde pour convertir les idolâtres. Elle a dit à Gladys : "Les voisins d'en face, Ida et Albert Bolender, ont des chambres à louer." Alors Gladys s'est installée chez les Bolender et m'a confiée à eux quand je suis née. Elle est restée seulement deux semaines avec moi. Ici, à Hawthorne, nous sommes au sud de Los Angeles, et Gladys travaille à Hollywood, tout au nord de la ville. Elle dit qu'elle coupe des pellicules de film. Elle ne peut pas habiter ici, parce qu'il faut plus d'une heure pour aller à Hollywood en tramway, donc elle habite là-bas, dans un appartement tout petit. Elle paie douze dollars par semaine à tante Ida et Albert pour qu'ils me gardent. Ils gardent aussi Lesta, mais ils l'ont "adopté". C'est pour cela que Lesta peut appeler Ida "Mama".

Je vais à l'école avec Lesta. C'est à quatre rues d'ici. Susan Preger, une grande fille de troisième année, nous accompagne. Tippy vient aussi avec nous tous les jours. Il attend bien sagement à la porte de l'école jusqu'à ce que je ressorte. Il est si content de me revoir qu'il saute comme un kangourou et lèche mon visage avec sa langue poisseuse. J'adore ça !

Nous apprenons à lire et à écrire. C'est très difficile. Maintenant, je sais que je dois écrire "Lester" et "Norma Jeane".

Chaque matin, nous prions Dieu avant de commencer la classe. Dans la prière, nous nous adressons à "Notre Père qui êtes aux Cieux". Je ne sais pas où sont ces cieux, mais tous les autres enfants ont aussi un père à Los Angeles. Je demande à Gladys où est mon père. Elle répond qu'il est parti en voyage très loin d'ici.

Ces autres enfants habitent dans une maison avec leur père et leur mère, et moi je vis chez une tante qui n'est même pas vraiment ma tante. Peut-être que Gladys n'est pas du tout ma mère. Je suis la fille d'une belle princesse et d'un prince très riche. Ils vont venir me chercher un jour et m'emmener dans leur palais. Alors je tirerai la langue à tous ces enfants qui vivent dans leur petite maison avec leurs stupides parents.

Une chose affreuse s'est produite : quelqu'un a tué Tippy d'un coup de fusil. Je suis sûre que c'est le père de Susan Preger. Souvent, Tippy pleurait la nuit en grattant la porte, alors nous le laissions sortir. Que faisait-il dehors ? Peut-être qu'il jouait avec d'autres chiens. Il ne faisait de mal à personne. Nous avons entendu un coup de feu au milieu de la nuit ; au matin, nous avons trouvé le cadavre du pauvre Tippy. Le père de Susan Preger prétendait qu'il marchait sur ses fleurs.

L'autre jour, je suis allée chez Susan pour jouer avec elle, mais elle n'était pas là. Son père m'a dit qu'elle reviendrait bientôt et que je devais l'attendre. Ensuite, il a mis sa main sous ma jupe. Pourquoi a-t-il fait cela ? "N'en parle pas à ta tante Ida", a-t-il dit. C'est sûrement quelque chose de mal. Je n'ai rien dit à tante Ida, mais Jésus l'a vu. Et maintenant, il a tué Tippy. Il rôtera en enfer.

Nous enterrons Tippy dans le jardin. Lester creuse le trou. Nous chantons : "Jésus m'aime, oui je le sais."

Gladys m'emmène à Hollywood pour me montrer son bureau. Je m'assois sur un tabouret et je la regarde travailler. Elle coupe des pellicules avec une machine, et puis quelqu'un d'autre les recolle. Si c'est pour les réparer, à quoi ça sert de les couper ? C'est idiot.

Elle porte des gants de coton blanc.

– Il ne faut pas laisser d'empreintes sur les films, tu comprends, Norma Jeane.

Pendant qu'elle travaille, elle me raconte sa vie.

– Quand j'avais six ans, mon père est devenu fou. Il criait très fort. Ils l'ont emmené à l'hôpital et il est mort.

– Comme Della ?

– Oui, c'est ça. Il s'appelait Otis Elmer Monroe. Il travaillait pour la compagnie des tramways. Quand j'avais dix ans, Della s'est remariée avec Lyle, un collègue d'Otis, mais elle a divorcé au bout de huit mois. Ensuite, elle a eu d'autres amis, beaucoup d'autres amis, qui venaient souvent à la maison. Finalement, quand j'avais quatorze ans, elle a décidé d'aller habiter chez l'un d'eux. Elle voulait se débarrasser de mon

frère Marion et de moi. Elle a envoyé Marion chez des cousins à San Diego. Moi, elle m'a mariée à John Baker. Elle a dit au juge que j'avais dix-huit ans. Je n'aimais pas Baker. D'ailleurs, c'était un homme vicieux, pour épouser une fille de quatorze ans. Nous nous sommes disputés, alors il est parti et nous avons divorcé. Ensuite, je me suis remariée avec un autre baker, je veux dire un boulanger, Martin Mortensen. Lui aussi, il est parti.

– Ils partent tous !

– Eh oui... Tu verras, Norma Jeane, les hommes ne valent pas grand-chose.

Au début de l'année, la maîtresse de l'école croyait que je m'appelais Norma Jeane Mortensen, mais Gladys lui a dit que c'est Norma Jeane Baker. Quand on aime Jésus, il ne faut pas divorcer, donc Gladys a décidé d'oublier Mr. Mortensen et de faire comme si elle était toujours mariée avec Mr. Baker. Quelle complication ! Le plus bizarre, c'est que mon père n'est ni Mr. Baker, ni Mr. Mortensen. Gladys ne m'a pas dit son nom, mais il est parti comme les deux autres. Elle ne s'est même pas mariée avec lui. Je ne comprends pas comment j'ai pu naître s'ils n'étaient pas mariés. Susan Preger dit que les bébés naissent quand une femme enceinte va aux cabinets. Le bébé pousse dans son ventre comme une graine dans la terre, et quand il est mûr, il sort. Je lui ai demandé à quoi sert le père, mais elle ne le savait pas.

Je suis allée au cinéma pour la première fois de ma vie avec Gladys. Elle reconnaît tous les acteurs dans les films. Elle les voit quand elle coupe les pellicules. Tante Ida dit que c'est mal d'aller au cinéma. "Nous allons à l'église, pas au cinéma", dit-elle. "Si la fin du monde arrive au moment où tu es dans un cinéma, Norma Jeane, tu iras droit en enfer."

Tante Ida coud des robes pour moi sur sa machine Singer, afin que je puisse aller à l'école avec une robe différente chaque jour. Certaines filles portent des blue-jeans, mais moi je ne porte que des robes bien propres et bien empesées. Tout le monde dit que je suis très jolie, sauf que les robes empesées ne sont pas très commodes pour jouer à la balle. Parfois, j'envie ces enfants en blue-jeans. L'envie est un péché.

A Noël, Lester et moi, nous avons reçu des patins à roulettes de tante Ida et Albert. Nous patinons jusqu'à l'école. Je pleure quand je pense à Tippy qui m'attendait sagement devant la porte. Si je tombe, ma robe est toute salie et tante Ida se fâche. Quand je suis une vilaine fille, elle me donne des coups de ceinture. La ceinture

appartient à Albert. Il s'en sert pour aiguiser son rasoir. Il devrait essayer un rasoir électrique.

Quand il pleut, je porte un imperméable jaune.

Une fois par semaine, je vais chez Miss Craft prendre des leçons de piano. Gladys dit que je suis assez grande pour apprendre le piano. J'ai sept ans. Miss Craft est très sévère. Je dois me tenir droite et arrondir mes doigts et lire la partition sans faire de fautes. Je sais jouer *Oranges and Lemons* et *Little Bo-Peep* et "Où est donc mon petit chien ?" qui me rappelle Tippy. Bientôt, je pourrai jouer "Jésus m'aime, oui je le sais".

Gladys a acheté un piano blanc pour moi, et aussi une maison blanche au nord de Hollywood, dans les collines. J'irai habiter avec elle au mois d'octobre. Je changerai d'école, forcément. Je viendrai souvent rendre visite à tante Ida, Albert, Lester et Susan Preger. Je les regretterai, mais je ne regretterai pas la ceinture d'Albert et le père de Susan. Il paraît que le piano blanc a appartenu à un acteur célèbre, Fredric March.

Notre nouvelle maison est très grande, mais Gladys et moi habitons dans deux petites pièces. Elle loue le reste de la maison à Mr. et Mrs. Atkinson et Vivian, parce qu'elle a besoin de gagner de l'argent.

Ces gens sont étranges. Ils viennent d'un pays qui s'appelle l'Angleterre et parlent avec un accent rigolo. Ils boivent du whisky et fument des cigarettes et jouent au poker la nuit. Les Anglais vivent dans le péché, c'est pour cela que George Washington leur a fait la guerre. Le soir, dans mon lit, je prie pour le salut de leur âme.

Ils travaillent pour le cinéma. Mr. Atkinson est la doublure de George Arliss, un célèbre acteur anglais. Quand George Arliss a bu trop de whisky, Mr. Atkinson le remplace, mais seulement s'il n'a pas bu trop de whisky lui-même.

Gladys boit du whisky et fume des cigarettes et joue au poker avec les Atkinson. Je l'ai avertie qu'elle rôterait en enfer. Elle a éclaté de rire.

Mrs. Atkinson est une figurante en costume. Elle joue des rôles de vieille dame quand il y a des fêtes dans les films. Vivian, la fille de Mr. et Mrs. Atkinson, est aussi figurante, mais elle voudrait devenir doublure.

Je vais à l'école publique de Hollywood. La maîtresse nous apprend la multiplication et la division. Tous ces nombres sont très ennuyeux, je trouve. Ce que je préfère, c'est l'anglais. La maîtresse dit que je parle bien et que j'écris bien.

– Tu fais des progrès en écoutant les Anglais qui habitent chez toi, dit-elle. Ils s'expriment sans doute de manière très correcte.

C'est peut-être vrai, mais d'un autre côté, comme Mr. et Mrs. Atkinson me font répéter mes phrases pour les corriger, je me mets à bégayer. Les autres élèves se moquent de moi. Je les déteste. Ils disent des gros mots. Ils rôtirot en enfer.

Le samedi, je vais voir un film au *Grauman Chinese Theater*¹, sur Hollywood Boulevard. Mr. Atkinson m'accompagne jusque devant le cinéma, parce que Gladys n'est jamais libre le samedi. "Je cherche un père pour toi", me dit-elle. Où trouve-t-on un père ?

Toutes les stars ont imprimé leurs pieds et leurs mains dans la cour du *Grauman Chinese Theater*. J'ai seulement huit ans, mais mes pieds sont déjà plus grands que ceux de Gloria Swanson, donc je ne pourrai jamais devenir une star. Mes pieds ont juste la taille de ceux de Rudolf Valentino.

Gladys dit que Jean Harlow est la plus belle actrice du monde. Moi, je pense la même chose. J'aime tellement Jean Harlow que je décide d'écrire mon nom Norma Jean au lieu de Norma Jeane.

Je reste au cinéma toute l'après-midi. Je vois trois fois le même film. Je suis toujours un peu inquiète à cause de la fin du monde, mais jusqu'à maintenant, elle n'a pas eu lieu. J'aime beaucoup les comédies musicales, dans lesquelles tout le monde chante et danse. J'apprends toutes les chansons et je les chante quand je reviens à la maison. Mr. et Mrs. Atkinson, ainsi que Vivian et les partenaires de poker, préfèrent ces chansons à "Jésus m'aime, oui je le sais". On dirait qu'ils n'ont même pas peur de rôtirot en enfer.

Ce qui est bien, c'est que je peux m'habiller en blue-jeans pour aller à l'école. Je joue au softball² avec les filles. J'aimerais encore mieux jouer au baseball avec les garçons. A l'école, les filles et les garçons ne se mélangent pas. Les garçons parlent des joueurs de baseball célèbres et du football américain et des voitures. Quand nous nous approchons d'eux, ils crient : "Allez jouer à la poupée !" Je ne possède même pas de poupée. Celle avec laquelle je jouais est restée chez tante Ida, qui l'a sûrement déjà donnée à une autre fille qui est venue après moi. J'ai emporté mes patins. Gladys m'a offert un nouveau vélo pour Noël. L'année prochaine, je demanderai un pistolet, pour tirer sur ces garçons.

J'ai dessiné une grande image de tous les gens que je connais : Lester, tante Ida et Albert, Susan Preger, Mr. et Mrs. Atkinson et Vivian, Grace McKee, Gladys, et aussi

¹ Célèbre cinéma de Hollywood.

² Une sorte de baseball pour filles.

Moi, Marilyn

mon père qui est parti. J'ai mis Della et Tippy au ciel, sauf que je ne me souviens pas bien de Della et qu'ils n'acceptent peut-être pas les chiens là-haut.

Grace McKee travaille avec Gladys dans les studios Columbia. Je l'aime bien. Si Gladys me trouve un nouveau père, je le mettrai aussi dans l'image.

2. Orpheline !

Mr. Atkinson m'attend devant la maison à mon retour de l'école. Il me prend la main et dit qu'il doit me parler.

– Ta mère est malade, Norma Jean. Elle est partie à l'hôpital.

J'espère qu'elle va bientôt revenir. Mrs. Atkinson va s'occuper de moi en attendant. Grace McKee est venue me voir et m'a dit que tout s'arrangerait. J'ai pleuré un peu.

J'ai habité seulement trois mois avec Gladys, mais elle me manque beaucoup. Le fantôme de son parfum flotte dans la maison et me rend mélancolique. Peut-être qu'elle est allée à l'hôpital pour avoir un autre enfant. Les bébés naissent souvent à l'hôpital. Ils ont dit que je ne peux pas lui rendre visite. Grace McKee dit que l'hôpital est un asile, mais je ne sais pas ce que ce mot signifie.

Grace McKee dit que Gladys va rester longtemps dans l'asile. Il y a quelque chose de dérangé dans son esprit. Quelquefois, c'est vrai, elle disait des choses qui n'avaient pas de sens. Elle se mettait en colère très fort pour un oui ou pour un non, elle cassait de la vaisselle, elle hurlait, et ensuite elle ne se souvenait pas de ce qui s'était passé. Elle me faisait peur. Elle me rappelait Della, ma grand-mère. J'espère qu'elle ne va pas mourir dans l'hôpital comme son père et sa mère. Quand même, j'aime mieux Gladys en colère que pas de Gladys du tout. Qui va s'occuper de moi, maintenant ?

Mr. et Mrs. Atkinson restent avec moi. Gladys avait emprunté de l'argent à la banque pour acheter la maison. Maintenant, Mr. et Mrs. Atkinson versent le loyer à la banque au lieu de le payer à Gladys. En plus, pour payer le gaz et l'électricité, ils ont vendu un grand bureau espagnol que Gladys avait acheté dans une vente aux enchères. Ils disent qu'ils devront vendre les autres meubles peu à peu, et même le beau piano blanc de Fredric March. De tout façon, j'ai arrêté les leçons chez miss Craft.

Quand je serai grande, je travaillerai peut-être dans le cinéma comme Gladys et les Atkinson. Je n'ai pas envie de couper des pellicules toute la journée. J'aimerais mieux être une figurante ou une doublure ou une star.

Je m'enveloppe dans un drap de lit pour ressembler à Claudette Colbert dans le film *Cléopâtre*, de Cecil B. DeMille. Je parle à Jules César et à Marc-Antoine pendant des heures devant le miroir de ma chambre. Personne ne s'occupe de moi, parce qu'ils

jouent au poker en buvant leur whisky, mais je m’amuse bien toute seule. Cela m’empêche de penser à Gladys.

Mr. et Mrs. Atkinson disent qu’ils n’arrivent pas à payer la banque. Alors la banque a repris la grande maison et nous habitons maintenant dans un appartement. J’étais vraiment malheureuse le jour où nous avons déménagé. J’ai pleuré comme une fontaine. Quand Gladys reviendra de l’hôpital, elle apprendra que sa grande maison ne lui appartient même plus.

Nous n’avons pas changé de quartier, donc je vais toujours à l’école publique de Hollywood. La maîtresse dit que j’ai de la chance que les Atkinson me gardent, sinon l’état de Californie me prendrait. Qu’est-ce que cela veut dire ? Qu’est-ce que l’état de Californie ferait de moi ?

Un changement regrettable : je ne vais plus à l’église le dimanche. Je dois veiller à ne pas tomber dans le péché comme tous ces gens. Ma grand-mère est morte, mon père voyage très loin d’ici, ma mère est enfermée dans un asile, mais je suis sûre que Jésus me protège. Mon Père qui est aux Cieux me met à l’épreuve, comme Job. Les autres enfants vivent dans des maisons avec leur père et leur mère et rien ne leur arrive jamais, donc Jésus n’a pas besoin de les protéger. J’ai de la chance. Si la situation empire, je me réjouirai.

La situation a empiré. George Arliss est rentré en Angleterre, donc Mr. Atkinson a perdu son travail. C’est l’inconvénient d’être une doublure. Mr. et Mrs. Atkinson, qui sont âgés, ont décidé de retourner en Angleterre eux aussi.

J’ai habité un an avec les Atkinson. Maintenant, je vis avec des voisins, les Giffen. J’ai neuf ans. Ils ont une grande maison et trois enfants. Nous jouons avec des jouets et non avec des cartes comme chez les Atkinson. Personne ne boit du whisky, personne ne fume, et nous allons à l’église tous les dimanches.

Les Giffen m’aiment bien et moi aussi, je les aime bien. Ils viennent du Mississippi. Mr. Giffen est ingénieur du son dans une station de radio de Los Angeles, mais il doit retourner travailler dans une radio du Mississippi. Ils veulent m’adopter, pour pouvoir m’emmener avec eux. Je pourrai appeler Mrs.Giffen “Mama”. Je vivrai à la ferme dans le Mississippi. Je m’occuperai des poules et des cochons et j’apprendrai à traire les vaches.

Ils ont écrit à Gladys pour demander son autorisation, mais elle a refusé, donc ils sont partis sans moi. Une fois de plus, je suis toute seule.

Le 13 septembre 1935, l'État de Californie m'a kidnappée. Ils m'ont emmenée en voiture jusqu'à l'avenue El Centro, à Hollywood, entre les studios Paramount et RKO. Nous nous sommes arrêtés devant une grille surmontée des mots "Maisons des Orphelins de Los Angeles".

Je n'arrive pas à en croire mes yeux. Je me tourne vers la dame de l'État.

– Eh, c'est une erreur... Vous plaisantez... Je ne suis pas une orpheline !

J'ai refusé de sortir de la voiture. Ils m'ont tirée et portée de force. Je hurlais comme une folle, mais j'ai vu tous ces enfants qui me regardaient, alors j'ai cessé de crier.

Ce n'est pas juste, cette histoire. Puisque ma mère est vivante, je ne suis pas une orpheline. Si j'étais une orpheline, les Giffen auraient pu m'adopter et je ne serais pas prisonnière dans cet horrible endroit.

Je commence même à me demander si Jésus me protège vraiment.

Ils m'ont indiqué un lit dans un dortoir. J'ai posé mon sac dessus. J'ai dîné, je me suis déshabillée, je me suis cachée sous les draps, et j'ai pleuré toute la nuit.

Quand j'habitais avec Gladys, elle ne me consacrait pas beaucoup de temps, mais Mrs. Atkinson s'occupait bien de moi. Avant, c'était tante Ida, et après Mrs. Giffen. J'ai toujours pu parler et me confier à quelqu'un. Maintenant, c'est bien fini. Je suis toute seule. Vingt-six filles seules dans un dortoir. Il y a des femmes vêtues de gris que l'on appelle "mères de dortoir", sauf qu'elles ne se conduisent pas du tout comme des mères. Personne ne me borde dans mon lit, personne ne prépare les plats que j'aime, personne ne me dit des mots gentils. J'ai seulement neuf ans, mais j'ai l'impression que mon enfance est déjà finie.

Le dortoir se trouve au troisième étage de l'orphelinat. Mon lit est placé près d'une fenêtre, d'où je vois les studios RKO. Au sommet d'un château d'eau, un grand signe "RKO" en néon luit dans la nuit.

J'ai changé d'école de nouveau. Je vais avec les autres filles à l'école publique El Centro. Je regrette mon ancienne maîtresse, qui disait que je parlais bien anglais. La nouvelle maîtresse ne me fait pas de compliments.

Presque tous les enfants sont de faux orphelins, comme moi. Leurs parents sont trop pauvres pour les garder, ou bien ils ont déménagé dans un autre État en les oubliant ici.

N'empêche, quand nous allons à l'école tous ensemble, les passants s'arrêtent et disent : "Pauvres petits orphelins". J'ai envie de leur crier des gros mots.

Je demande à ma mère de dortoir si elle a reçu des nouvelles de Gladys.

– Va-t-elle bientôt sortir de l'hôpital ?

– Ne me pose plus cette question, Norma Jean. Ta mère ne sortira jamais de l'asile.

J'aurais voulu demander si ma mère était toujours vivante, mais la mère de dortoir a l'air si fâché que je me tais. Peut-être bien que je suis orpheline, après tout.

Le monde entier m'a oubliée, sauf une personne : Grace McKee, la collègue de Gladys. Elle vient tous les samedis et m'emmène au cinéma. J'ai vu Clark Gable dans *Les mutins du Bounty*. C'est mon acteur préféré.

Grace m'a dit que Gladys est toujours vivante. Je l'appelle "tante Grace". Je crois qu'elle porte le même parfum que Gladys, mais elle sent moins bon.

Parfois, elle ne peut pas venir, alors je me sens très triste. Je tourne en rond et je rêve que mes vrais parents, le prince et la princesse, vont venir m'enlever à ces horribles mères de dortoir toutes grises. Si une autre fille me parle, je ne l'entends même pas quand je rêve ainsi. D'ailleurs, je ne parle pas beaucoup aux autres. Cela ne sert à rien. Elles sont souvent perdues dans leurs rêves, elles aussi, et ne m'entendent pas. Elles regardent dans le vide en espérant je ne sais quoi.

Ce que j'aimerais, c'est avoir quelqu'un à embrasser. Je pourrais demander à tante Grace de m'apporter une poupée ou un ours en peluche, mais une fille de neuf ans ne joue plus à la poupée. Certains enfants sucent leur pouce. J'ai essayé, mais je me suis trouvée bête.

Quand je suis très malheureuse, j'ai envie de manger. Ma mère de dortoir a remarqué que je demande souvent une deuxième portion.

– S'il vous plait, Madame, j'en voudrais encore.

– Tu ne dois pas trop manger, Norma Jean, sinon tu deviendras grosse. Tu a compris ?

– Oui, Madame.

Le samedi, quand je vais au cinéma avec tante Grace, elle m'achète autant de cornets de glace, de hamburgers et de plats de frites que je veux. J'espère que je vais devenir énorme et éclater, et alors ils seront tous bien embêtés.

Pour nous punir encore plus, ils nous forcent à laver la vaisselle. Tante Grace dit que j'ai une peau très blanche et très douce, mais à force de laver la vaisselle, mes mains deviennent toutes rouges. Existe-t-il des filles plus malheureuses que moi ?

Nous n'avons pas le droit de boire dans des verres, parce qu'ils ont peur que nous les brisions. Nous buvons dans des gobelets en fer.

Il y a une fille, Thérèse, qui déteste aussi les gobelets en fer, donc nous avons décidé de nous évader toutes les deux. Pendant un grand match de softball qui oppose les filles aux garçons, nous faisons semblant d'aller aux toilettes et nous nous glissons entre les dortoirs pour aller jusqu'à l'avenue El Centro. Si mon cœur continue à battre si fort, je suis sûre que quelqu'un va l'entendre.

Une mère de dortoir qui regarde par la fenêtre nous aperçoit et nous appelle. Nous avons peur et retournons au terrain de baseball. La mère de dortoir nous rattrape. Je la supplie de ne pas en parler à la directrice.

Elle lui en a parlé quand même, mais la directrice ne nous a pas punies, parce que c'est la seule personne humaine dans ce bagne. L'autre jour, elle m'a convoquée dans son bureau et elle m'a laissé jouer avec son petit chien pékinois. Elle m'a poudré les joues et m'a dit que je pouvais garder la poudre, vu que c'était dimanche. Tante Grace lui a dit que j'aimais le maquillage et le parfum.

Quand je vais au cinéma avec tante Grace, elle me laisse mettre du rouge à lèvres. Nous allons dans les magasins et j'essaye des robes. Tante Grace dit que je ressemble à Jean Harlow et que je deviendrai une star quand je serai grande. Elle m'emmène dans un salon de coiffure, où ils me font un traitement qui s'appelle un "Marcel" pour faire onduler mes cheveux. Sinon, ils sont tout raides, mais au moins j'ai la chance d'être blonde. Le soir à l'orphelinat, Thérèse prétend qu'elle ne me reconnaît pas. C'est pour plaisanter, mais je crois qu'elle est un peu jalouse.

J'espère que tante Grace va réussir à me délivrer de cette prison. Elle m'a raconté qu'elle va peut-être se marier avec Mr. Goddard. Elle me l'a présenté. Il est très grand. Tout le monde l'appelle Doc. Il a trois enfants : une fille, Beebe, qui a seulement six mois de moins que moi, et deux petits. J'ai joué avec Beebe et nous sommes devenues amies tout de suite. Elle a vu tous les films de Jean Harlow et de Claudette Colbert, comme moi, et elle déteste l'école, comme moi.

Je suis sûre que tante Grace me prendra chez elle dès qu'elle sera mariée. Sinon, pourquoi m'aurait-elle présentée aux Goddard ? Elle m'a dit qu'elle a promis à Gladys de me sortir d'ici. Seulement, elle n'arrive pas à se décider.

– Tu sais, Norma Jean, Doc a dix ans de moins que moi, donc je ne sais pas si notre mariage tiendra le coup. Quand il sera un homme dans la force de l'âge, je serai déjà une vieille dame.

Dans un film que j'ai vu, un prisonnier traçait des marques à la craie sur les murs de sa cellule pour compter les jours. Je ne peux pas faire cela, parce qu'il est interdit de salir les murs, mais je sais que j'ai déjà passé plus de six cents jours dans la Maison des Orphelins. Presque deux ans ! Je viens de célébrer mon onzième anniversaire. C'est trop dur, c'est vraiment trop dur.

A Noël, ils nous ont emmenés voir une comédie musicale dans le cinéma des studios RKO.

3. Tante Ana

Enfin libre ! Le 7 juin 1937, nous étions en train de jouer au softball, et même en train de battre les garçons. J'ai frappé la balle tellement fort que j'ai pu courir jusqu'à la deuxième base. Je me tenais debout sur la deuxième base quand la directrice est venue et m'a annoncé que tante Grace m'emmenait.

J'ai cru que j'exploserais de joie. J'ai fourré mes affaires dans ma valise à toute vitesse et j'ai couru jusqu'au hall d'entrée, où tante Grace m'attendait.

– Je ne peux pas t'accueillir chez moi, Norma Jean, parce que je n'ai pas encore épousé Doc, mais j'ai obtenu ta garde et trouvé une famille qui va s'occuper de toi.

La directrice m'a embrassée. J'étais triste de quitter Thérèse. J'ai dit que je viendrais lui rendre visite, mais nous savions toutes les deux que ce n'était pas vrai. Je ne veux plus jamais revoir la Maison des Orphelins.

J'habite à Compton, au sud de Los Angeles, chez les Green. Mr. Green fabrique de la cire pour polir les meubles et sa femme la vend. Cela s'appelle Green Wax, mais la cire est blanche.

Chaque matin, Mrs. Green me réveille très tôt et me laisse à peine le temps de manger mon petit déjeuner.

– Dépêche-toi, Norma Jean, allons-y ! N'oublie pas de fermer la porte à clé en sortant.

Je grimpe dans sa vieille Chevrolet, dont le coffre contient des cartons pleins de flacons de cire. La voiture sent la cire, Mrs. Green sent la cire et moi aussi, je commence à sentir la cire. Nous passons la journée à faire le tour des drugstores et des quincailleries de la région de Los Angeles. Au début, cela m'amusait de rouler et de regarder le paysage, mais au bout de quelques semaines, j'ai commencé à m'ennuyer. J'aime courir, jouer à la balle, sauter, nager, et voici que je suis coincée jour après jour sur le siège avant d'une Chevrolet, à parcourir des routes de campagne et à visiter des drugstores et des quincailleries. Chaque fois qu'il arrive quelque chose de nouveau dans ma vie, cela se termine mal.

Je ne sais pas comment tante Grace a eu cette idée. Connaissait-elle vraiment bien ces Green ? Au lieu d'aller à l'école et de m'instruire comme les autres enfants, je porte

des flacons de cire. Je ne vois plus aucun enfant de mon âge. Mrs. Green a trouvé une servante qu'elle n'a même pas besoin de payer. Je suis une esclave, en fait. Pourtant, j'ai appris à l'école que le président Lincoln avait aboli l'esclavage. Je ne supporte pas cette affreuse odeur de cire.

J'ai dit à tante Grace que j'étais malheureuse, alors elle a trouvé une autre famille, les Bendien. Le mari et la femme hurlent et se bagarrent tout le temps et le bébé n'arrête pas de pleurer. La Chevrolet n'était pas si mal, au fond. Je me demande si tante Grace veut se débarrasser de moi ou quoi.

Je me souviens que j'étais jalouse de ces enfants qui vivent dans leur maison avec leurs parents, mais je me dis que certains d'entre eux ont sans doute des parents qui hurlent et qui donnent des coups. Quand il a bu, Mr. Bendien crie des mots horribles. Il presse son corps contre le mien et touche ma poitrine et essaye de glisser sa main sous ma robe comme le père de Susan Preger.

– Si vous n'arrêtez pas immédiatement, je le dirai à Mrs. Bendien.

– Elle ne te croira pas. Vous autres, les filles de l'orphelinat, vous êtes toutes des traînées et des menteuses. Tu as déjà un corps de femme, tu pourrais coucher avec un homme. Je parie que tu l'as déjà fait !

– Je ne le ferai pas avant d'être mariée.

Il a ri bruyamment. J'ai dit à tante Grace que je voulais retourner à la Maison des Orphelins. Elle a promis qu'elle me prendrait très bientôt chez elle. Elle vient de se marier avec Doc Goddard. Elle aménage la maison de Doc. Elle dit que j'aurai une chambre pour moi toute seule.

J'ai passé le mois de juin chez les Green et le mois de juillet chez les Bendien. En attendant la rentrée des classes, tante Grace me place dans la famille de mon oncle Marion Monroe. Ma tante Olive, la femme de Marion, est absente parce qu'elle travaille dans une ferme pour l'été. C'est sa mère, Ida Martin, qui s'occupe de mes cousins. Il y a deux petites filles, Olive et Ida Mae, et un garçon qui a un an de plus que moi, Jack. Mon oncle Marion est absent aussi. Il est parti et personne ne sait où il est, ni même s'il est encore vivant. Cela me rappelle ce que me racontait Gladys : son premier mari est parti, son deuxième mari est parti, mon père est parti. Gladys croyait que Mortensen, son deuxième mari, était mort dans un accident de voiture, mais Grace dit qu'il vit à San Francisco.

Jack est entré dans mon lit au milieu de la nuit et a commencé à me toucher partout. Je me suis réveillé et j'ai hurlé. Ida Martin est venue et l'a frappé avec une brosse à cheveux en métal. Je suis restée une heure sous la douche, mais je n'arrivais pas à me sentir propre.

Il y a des bonnes nouvelles et des mauvaises nouvelles.

Ce qui est bien, c'est que j'habite enfin avec tante Grace et Doc Goddard. Je vais de nouveau à l'école, au lycée Emerson, dans le quartier de Westwood.

Ce qui est moins bien, c'est que j'ai pris beaucoup de retard sur les autres élèves. Je ne comprends rien du tout aux mathématiques. Même pour les multiplications et les divisions, j'ai du mal. Je suis la plus vieille de la classe. Je mets déjà du mascara et du rouge à lèvres. Je suis la seule élève qui se maquille. Les autres sont jalouses. Elles disent que je suis prétentieuse, que je me prends pour Jean Harlow. Et alors ? C'est mon visage, j'en fais ce que je veux !

Ce qui est très mal, c'est que Grace et Doc fument et boivent comme les Atkinson.

Une bonne chose, c'est que Grace a une tante très gentille, Ana Lower, qui habite à Culver City. Elle a des cheveux blancs. Elle est un peu comme une grand-mère pour moi. Elle m'emmène à l'église tous les dimanches. Sa religion s'appelle la "Science Chrétienne". Elle m'a donné le livre sacré de cette religion, "Science et Santé, la clé des Évangiles", de Mary Baker Eddy, la personne qui a inventé la Science Chrétienne. A son avis, Dieu nous aime tous tellement qu'il nous suffit de prier et d'aimer sincèrement pour être heureux et en bonne santé. Si nous tombons malades, c'est que nous ne prions pas assez sincèrement.

– Il ne faut pas prendre de médicaments, Norma Jean. Les médicaments agissent superficiellement mais n'attaquent pas la source de nos maux, qui se trouve dans notre esprit. Nous devons simplement apprendre à faire confiance à Dieu. L'amour divin a toujours réussi, et réussira toujours, à satisfaire tous les besoins des êtres humains.

Doc Goddard travaille comme ingénieur dans une usine d'avions. Il passe aussi beaucoup de temps à la maison, dans le garage, où il invente de nouvelles machines.

– Un jour, je vendrai mes brevets et je deviendrai millionnaire !

Je me demande pourquoi il ne les vend pas tout de suite.

Notre voisin, Ed Dougherty travaille aussi dans une usine, comme soudeur ou tourneur ou je ne sais quoi. Il aide souvent Doc dans le garage. Les Dougherty ont deux

filles, et aussi une fille qui est mariée et n'habite plus chez eux. Jim Dougherty est un grand imbécile.

Beebe est ma meilleure amie. C'est vraiment bizarre : sa mère est devenue folle quand elle était toute petite et Doc ne pouvait pas s'occuper d'elle, alors elle a habité dans douze familles différentes., exactement comme moi.

Je lui ai dit que mon vrai père est Clark Gable mais que c'est un secret. D'ailleurs c'est peut-être vrai. J'ai affiché une photo de lui au-dessus de mon lit. J'ai aussi affiché une photo du président Lincoln, qui a aboli l'esclavage. Lui, ce n'était sûrement pas mon père.

Quand je vivais chez les Green et les Bendien, je n'allais plus au cinéma. Maintenant, je rattrape le temps perdu. Mon film préféré, c'est *Marie Antoinette*, avec Norma Shearer. Je pleure chaque fois qu'elle monte à l'échafaud, et ensuite je pleure quand je rejoue la scène dans ma chambre. Je pleure quand je me sépare de mon amoureux Tyrone Power, quand je dis au revoir à mon petit garçon, quand je monte dans la charrette (c'est-à-dire, mon lit) qui doit me conduire au lieu d'exécution. Je suis une bonne pleureuse.

J'aime bien Norma Shearer, parce qu'elle porte le même prénom que moi. Gladys m'a dit qu'elle m'a nommée ainsi en souvenir de Norma Talmadge, qui jouait dans les films muets.

Au cinéma, les garçons se retournent pour me regarder et me sifflent. Je porte des pullovers serrés pour mettre en valeur ma poitrine. Je suis grande. Mes cheveux sont bouclés, parce que Grace me fait une permanente tous les quinze jours. Ils sont châtain clair, mais s'éclaircissent en été et deviennent presque blonds.

Grandir présente un inconvénient : chaque mois, je suis indisposée et cela me fait affreusement mal. Il faut que j'apprenne à prier et à aimer sincèrement, alors je n'aurai plus mal.

Le 1^{er} juin 1940, j'ai eu quatorze ans.

Tante Ana a acheté une nouvelle maison sur Nebraska Avenue, à West Los Angeles, et vendu l'ancienne, celle de Culver City, à Grace et Doc. Nous déménageons. J'adore cette maison, et surtout son jardin, où il y a de grands arbres, des fleurs qui sentent bon et même des écureuils.

Nous habitons maintenant à plus de cinq kilomètres du lycée Emerson. Grace s'est arrangée avec nos anciens voisins, les Dougherty. Beebe et moi, nous allons chez eux en sortant du lycée, et puis Jim Dougherty nous reconduit en voiture quand il rentre de son travail. Il travaille dans la grande usine d'avions Lockheed et gagne tellement d'argent qu'il a pu s'acheter un coupé Ford bleu. Pourtant, il n'a que dix-huit ans.

Il n'est pas aussi bête que je le pensais. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne parle pas beaucoup. Il s'est laissé pousser une fine moustache qui lui va très bien. En fait, je trouve qu'il ressemble à Clark Gable. Samedi dernier, il est venu avec un de ses copains et ils nous ont emmenées, Beebe et moi, à une fête dans l'usine Adel Precision Products, à Burbank, où travaille Doc Goddard. Beebe m'a prêté une robe de soie rouge. Sur le chemin, nous nous sommes arrêtés dans un restaurant et ils nous ont offert des milk-shakes. J'ai dansé avec Jim. De son côté, Beebe a dansé avec le copain de Jim, mais il ne lui plaisait pas.

Beebe dit que Grace voudrait que je me marie avec Jim. C'est sûrement une blague.

Tout le monde dit que je suis plus sexy que les filles de mon âge. Peut-être que Grace a peur que je séduise Doc, qui est beaucoup plus jeune qu'elle. En vérité, j'ai du mal à le maintenir à distance. Quand nous sommes revenus de la fête de l'usine, toute la famille s'est couchée, sauf Doc, qui est resté en bas pour prendre un dernier verre. Quand il boit, il devient très désagréable. Alors que je dormais déjà, j'ai senti un poids sur mon corps. J'ai dit : "Jack, laisse-moi tranquille !" Je me suis réveillée et j'ai vu que ce n'était pas mon cousin, mais Doc. Ses lèvres, qui puaient le whisky, embrassaient les miennes. Comme il est très grand et très fort, j'aurais pu craindre le pire, mais dès que je l'ai repoussé, il s'est levé et il est parti. Peut-être qu'il perd sa force quand il a bu. Je me sentais mal, et j'ai vomi dans les toilettes.

J'ai raconté ce qui s'est passé à tante Ana, la seule personne en qui j'ai confiance. Elle m'a invitée à habiter avec elle dans sa nouvelle maison de Nebraska Avenue. Cette fois, je dois changer de lycée. Je vais aller à University High School, à West Los Angeles.

Comme je me sens heureuse ici ! Tante Ana est si bonne avec moi. Elle est bonne avec tout le monde. Je ne crois pas qu'elle puisse faire du mal à un être humain, ou même à un animal. Je deviens quelqu'un de meilleur quand je suis avec elle, car sa gentillesse est tellement extraordinaire qu'elle déteint sur moi.

Elle m'a convaincue que je ne dois pas me montrer rancunière envers Doc Goddard. Il manque d'amour, donc il boit et il fait des choses affreuses. Si seulement il apprenait à prier, il changerait complètement.

J'ai enfin trouvé un endroit qui me convient vraiment. Plus que tout, j'aime les soirées que je passe avec tante Ana. Nous mangeons des biscuits et buvons de la tisane. Elle me raconte qu'elle a vu le grand tremblement de terre de San Francisco et la ruée vers l'or. Elle me parle des différentes religions : les méthodistes, les évangélistes, les mormons, les catholiques, les juifs, les musulmans. Tous adorent le même Dieu et croient à la force de l'amour.

– Du moment que tu aimes Dieu et tous les êtres vivants, Norma Jean, tu peux choisir n'importe quelle religion.

Ce qui est bizarre, c'est qu'elle ne croit pas que nous allons au paradis ou en enfer après notre mort.

– Nous devenons du pur amour ! dit-elle.

Ce bonheur ne pouvait pas durer. Doc Goddard a reçu une promotion : il est nommé directeur d'une usine Adel Precision Products en Virginie. Grace et lui vont partir là-bas avec ses trois enfants.

J'aimerais bien rester tout simplement avec tante Ana. Seulement, Grace m'a expliqué que Gladys m'a confiée à elle en la désignant comme tutrice et qu'à ce titre, elle reçoit une pension de l'état de Californie. Soit je vais avec elle en Virginie, soit je reste ici. Dans les deux cas, l'État cessera de verser la pension. Tante Ana n'est pas riche. Elle gagne un peu d'argent en louant une partie de sa maison, mais cela ne suffit pas pour nourrir deux personnes.

Grace a une petite idée derrière la tête.

– Tout s'arrangerait si tu te mariais, Norma Jean.

J'ai envie de lui demander si elle plaisante, mais je me souviens que Beebe m'a déjà prévenue. Grace met les points sur les i.

– Jim Dougherty ferait un excellent mari pour toi, j'en suis sûre.

Ils exagèrent. Depuis ma naissance, ils m'expédient à droite et à gauche comme si j'étais un chien. Transférée de maison en maison, de famille en famille, confiée à l'état. Et maintenant ils me vendent à Jim pour se débarrasser de moi. Grace n'hésite pas à me menacer.

– Si tu ne l'épouses pas, tu devras retourner dans la Maison des Orphelins.

J'en ai discuté longuement avec tante Ana, mais nous n'avons pas trouvé d'autre possibilité. En plus, tante Ana pense que si je me marie, je n'aurai plus mal chaque mois quand je suis indisposée. J'ai donc accepté. Tante Ana et Grace sont allées chez les Dougherty pour arranger le mariage, et puis Grace est partie en Virginie avec Doc.

C'est ridicule... Un mariage se passe autrement, d'habitude. Le fiancé fait la cour à sa fiancée au clair de lune, puis va demander sa main au père de la jeune fille. Bon, c'est vrai que je n'ai pas de père, mais Jim aurait quand même pu me dire des mots doux au clair de lune.

4. Je me marie

Le 1^{er} juin 1942, je fête mes seize ans. Le 19 juin, je me marie. Je peux m'estimer heureuse : j'ai deux ans de plus que Gladys quand elle a épousé Mr. Baker.

Tante Ana m'a donné une magnifique robe blanche qu'elle a brodée elle-même. Jim a loué un smoking blanc. Grace et Doc n'ont pas pu venir de Virginie, mais les Bolender, Ida et Albert, assistent à la cérémonie. Malheureusement, Gladys n'allait pas assez bien pour sortir de l'asile. Nos témoins sont le grand frère de Jim, qui se nomme Marion comme mon oncle, et une de mes camarades de University High School. D'ailleurs, j'ai arrêté le lycée la semaine dernière, puisque je vais devenir maîtresse de maison.

Le secrétaire de mairie trouve mon identité mal définie :

- Vous appelez-vous Baker ou Mortensen ?
- D'abord je m'appelais Mortensen, mais Mortensen n'est pas mon père, donc je m'appelle Baker, mais Baker n'est pas non plus mon père.
- Ce n'est pas clair du tout.
- Quelle importance ? demande Jim. A partir de maintenant, elle s'appellera Norma Jean Dougherty !

Il ne parle pas beaucoup, mais ce qu'il dit tient debout

Nous sommes allés dans un restaurant italien, *Les Jardins de Florence*, pour le repas de noces. Il y avait au moins vingt personnes du côté des Dougherty. Un serveur a renversé de la sauce tomate sur le smoking blanc de Jim.

Au lieu de partir en voyage de noces, nous rentrons dans notre nouvelle maison sur Vista del Monte Avenue, dans le quartier de Van Nuys, tout au nord de la ville. C'est que Jim n'a pas pris de congé pour se marier. Il n'a même pas averti son contremaître.

Je dis maison, mais c'est une simple baraque en bois, qui compte une chambre, une cuisine et une salle de bain. Le lit est un de ces machins qui se replient dans un placard.

Nous avons déplié le lit. Quand j'ai accompli mon devoir conjugal, j'ai essayé de ne pas penser à Doc Goddard, au père de Susan Preger et à Mr. Bendien, mais j'ai quand même pleuré un peu.

- Cela fait toujours mal la première fois, a dit Jim.

Je sens que je suis enfin installée pour de bon. Ce n'est pas une autre maison, c'est *ma* maison. Ma cuisinière, mon réfrigérateur, mon aspirateur – tout neufs. Que je suis heureuse de laver, de repasser et de cuisiner dans ma propre maison !

Pour la cuisine, je dois tout apprendre. Les autres filles ont une mère qui leur enseigne ces choses-là. Jim trouve que je prépare trop souvent des carottes et des petits pois. C'est parce que je trouve que le vert et le rouge vont bien ensemble. Grace m'a dit que l'on peut mettre en valeur le goût du café en ajoutant une pincée de sel. Je me trompe, je verse une cuillerée de sel... Le café n'est pas bon du tout !

Comme la salle de bains est vraiment petite, nous n'avons pas acheté de machine à laver. Jim me conduit à la laverie automatique une fois par semaine. Les autres jours, je lave ses chemises dans le lavabo, mais je n'aime pas cela, parce mes mains deviennent toutes rouges. Il paraît que quelqu'un a inventé une machine qui lave la vaisselle. Pour mes pauvres mains, ce serait idéal.

Souvent, le dimanche, nous prenons la voiture et sortons de la ville. Jim aime toutes les activités d'extérieur, et moi aussi. Nous allons à Sherwood Lake. Nous nageons, nous louons une barque et ramons, nous courons, nous nous dorons au soleil. Jim aime beaucoup la chasse et la pêche. J'essaye de surmonter mon dégoût quand il me demande de retirer le hameçon de la bouche d'un poisson ou de dépiauter un lapin. Je lui ai dit que s'il aimait vraiment Dieu, il n'éprouverait pas le besoin de tuer des créatures vivantes, mais il a ri.

– Si tu aimais vraiment Dieu, Norma Jean, tu ne mangerais pas de hamburgers !

Mon mari a quitté l'école encore plus tôt que moi, mais il est malin.

Il m'a appris à monter à cheval. Un soir que nous rentrons un peu tard, je lui demande comment les chevaux peuvent voir dans l'obscurité.

– Si tu ne vois pas bien, tu n'as qu'à allumer les phares.

– Ah oui, c'est une bonne idée, mais je ne trouve pas la manette.

Je l'avais pris au sérieux. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'il plaisantait et nous avons bien ri tous les deux.

Van Nuys se trouve au nord des montagnes de Santa Monica. C'est la partie de Los Angeles que l'on appelle "la vallée". Il y a des champs et des fermes, comme à la campagne. Un jour qu'il pleut très fort, j'ai pitié d'une pauvre vache que le fermier a abandonnée dans le champ en face de chez nous. Je lui attache une corde autour du cou et j'essaie de l'emmener chez nous pour la sécher, mais elle refuse de monter les trois

marches du perron. Jim arrive à ce moment-là. Je lui demande de la pousser pendant que je la tire, mais il refuse.

– Tout ce que tu y gagneras, c’est une belle bouse de vache sur la moquette. Si tu veux, tu peux l’abriter sous ton parapluie !

Je vois bien qu’il se moque de moi, alors je laisse la pauvre bête repartir sous la pluie.

Les week-ends où nous n’allons pas à Sherwood Lake, nous nous promenons sur la plage de Santa Monica. Nous allons au bal. Nous rendons visite aux collègues d’usine de Jim. Nous allons au cinéma, mais moins souvent qu’avant mon mariage.

En semaine, c’est différent. Je reste toute seule à la maison. La maison est si petite que le ménage est vite fait. A dix heures du matin, je commence à me demander ce que je vais préparer pour le dîner. J’écoute la radio. Parfois, je prends l’autobus et je vais chez tante Ana.

Quand je me sens vraiment trop seule, je fais un peu de lèche-vitrine. Jim trouve que je dépense trop d’argent en vêtements, mais je suis sûre qu’il en gagne suffisamment à l’usine. Il a de la chance : il travaille dans une usine qui fabrique des avions pour l’armée de l’air. Ainsi, il ne risque pas d’être mobilisé et d’aller se battre en Europe ou dans le Pacifique.

Nous nous sommes mariés parce que d’autres gens l’ont décidé à notre place, mais Jim est maintenant mon mari et je l’aime comme une épouse doit aimer son époux. Quand il travaille dans l’équipe de nuit, je glisse un message dans sa gamelle : “Mon petit papa, quand tu ouvriras cette boîte, je serai endormie, en train de rêver à toi. Ton bébé.” Je parie que son copain à l’usine, Robert Mitchum est très jaloux ! Jim m’a dit que ce Robert Mitchum est un grand Irlandais rigolo, mais je ne l’ai jamais vu.

Puisque Jim est mon mari, je l’aimerais même s’il buvait ou fumait. Heureusement, il ne fait ni l’un ni l’autre. Le dimanche, nous allons ensemble à l’église de la Science Chrétienne à Sherman Oaks. La religion ne le passionne guère, mais il aime certainement Dieu comme il faut. La preuve, c’est qu’il n’est jamais malade.

A cause de mon enfance difficile, je ne peux pas aimer Dieu autant que Jim. Chaque mois, quand je suis indisposée, j’ai toujours aussi mal.

Jim a aussi eu une enfance difficile. Ses parents étaient si pauvres, au moment de la grande dépression, qu’ils habitaient dans la rue sous une tente. Il jouait très bien au football américain, mais il a dû arrêter le lycée pour gagner de l’argent. Son premier

métier, c'était d'embaumer les cadavres dans une entreprise de pompes funèbres. Ensuite, heureusement, il est devenu ouvrier dans l'usine d'aviation.

Je dis à Jim que je me sens parfois un peu seule. Il propose que nous déménagions plus près de ses parents. Ils habitent sur Archwood Street, au nord de Van Nuys. Jim vient de recevoir une augmentation, donc nous pourrions habiter dans une maison un peu plus grande.

Je n'ai plus besoin de replier le lit dans le mur. Nous avons une pièce de séjour et une chambre séparées, une baignoire au lieu d'une douche dans la salle de bains. Je passe des heures à tremper dans la baignoire !

Le ménage me prend un peu plus de temps, j'aide Mrs. Dougherty, mais je m'ennuie quand même. Souvent, je vais à Santa Monica et je passe l'après-midi sur la plage. Jim m'a montré un coin de la plage appelé "Muscle Beach", où des hommes très athlétiques viennent s'exercer sur les barres parallèles et les anneaux. J'aime bien les regarder. Eux aussi aiment me regarder !

Au début, ils pensaient que j'étais une jeune fille comme les autres et ils ont essayé de me parler. Je leur ai dit que j'étais mariée. Depuis que je leur ai montré mon alliance, ils me laissent tranquille.

Nous déménageons de nouveau. Les Dougherty ont acheté une maison à North Hollywood et nous laissent celle de Van Nuys. Ah, maintenant, si je veux passer l'aspirateur, j'ai de quoi faire : trois chambres et une pièce de séjour.

Tout irait bien si cette stupide guerre ne nous rendait pas la vie difficile. L'essence est rationnée, de sorte que nous ne pouvons plus aller à Sherwood Lake. J'ai du mal à trouver de la bonne viande pour préparer le dîner de Jim.

Nous avons des voisins japonais. C'est-à-dire que les parents étaient venus du Japon il y a longtemps et que les enfants étaient nés en Amérique et parlaient anglais comme vous et moi. La semaine dernière, ils sont partis. Le gouvernement les a emmenés dans un camp je ne sais où, comme si c'étaient des espions. Quand même, ce n'est pas de leur faute si Pearl Harbour a été bombardé, donc je ne vois pas pourquoi on les punit.

Pour notre premier anniversaire de mariage, Jim m'a offert une chienne collie nommée Muggsie. Elle a de très beaux poils, surtout que je lui donne un shampoing deux fois par semaine. Elle n'aime pas cela. Je lui dis qu'elle ne peut pas se plaindre.

– Regarde, Muggsie, moi, je me lave les cheveux tous les jours. Attends, je vais te mettre du parfum...

Au début, elle était timide. Ensuite, elle s'est habituée à moi et nous sommes devenues les meilleures amies du monde. L'autre jour, elle était si contente qu'elle m'a léché le visage. Je me suis souvenue brusquement d'un autre chien, il y a très longtemps, Tippy. Mes souvenirs d'enfance sont vagues. Les Bolender m'ont dit que j'avais une grand-mère qui est devenue folle et qui est morte à l'asile. Quand ils ont mentionné ma grand-mère, je me suis souvenue que Gladys m'avait parlé d'elle, un jour où je suis allée la voir couper des films à Hollywood. Elle m'a dit que son père aussi est mort fou. Et maintenant, Gladys elle-même est enfermée à l'asile près de San Francisco. Une vraie famille de fous. J'espère que je ne vais pas finir comme eux.

Il m'arrive de me sentir un peu folle. J'en ai parlé à tante Ana.

– Sur la plage, j'ai parfois envie d'enlever mon maillot de bain et d'embrasser un des athlètes de Muscle Beach. Qu'en pensez-vous, tante Ana ? Est-ce que c'est mal de pécher en pensée tout en restant fidèle à Jim ?

– Apprendre à prier et à aimer Dieu n'est pas facile. Tu ne réussiras peut-être pas tout de suite, mais tant que tu t'y efforces sincèrement, rien de ce que tu fais ou penses n'est mal.

Les Bolender m'ont aussi révélé une chose étonnante : Gladys a eu deux enfants avant moi, quand elle était mariée avec Mr. Baker. Ils se nomment Jack et Berneice. Mr. Baker les a emmenés avec lui quand il est parti.

Notre pays est en guerre. Jim trouve qu'il ne l'aide pas assez à l'usine. Il veut s'engager dans la marine.

Hé oui, nous avons déménagé une fois de plus. Nous habitons dans la base navale de Catalina Island, au large de Los Angeles, où Jim est instructeur sportif pour les nouvelles recrues. Si je compte bien, c'est ma quatorzième maison – deux grandes pièces, avec vue sur la mer. Muggsie adore cet endroit. J'ai une voisine, Lynn White, qui a déménagé encore plus que moi. Son mari est l'intendant de la cafétéria.

– Depuis douze ans, j'ai habité dans toutes les bases navales à l'est, au sud ou à l'ouest de ce pays, dit-elle.

Les marins sont vraiment des gens charmants, aussi bien avec Muggsie qu'avec moi. Un collègue de Jim me fait faire des exercices de body-building. Tous les samedis

soirs, il y a un grand bal dans la cafétéria. Je danse le jitterburg avec mon mari, et aussi avec les autres marins. Jim doit insister pour me ramener à la maison, parce que moi, je danserais bien toute la nuit – et les autres marins aussi ! Jim est jaloux. Il me reproche de m’habiller de façon provocante. Ce n’est pas de ma faute si je plais à tous ces braves marins. Il devrait être fier plutôt que jaloux.

Le seul ennui, c’est que Jim a de moins en moins d’élèves. Les Japonais et les Allemands coulent beaucoup de navires, de sorte que les nouvelles recrues partent en mer de plus en plus tôt.

Jim s’est embarqué sur un cargo de la marine marchande, le Julia S. DuMont, à destination de l’Australie. J’étais très malheureuse. Je l’ai supplié de rester. Une fois de plus, on m’abandonne.

– Tu n’as qu’à habiter chez mes parents, a-t-il dit.

Me voici donc à North Hollywood, sur Hermitage Street, dans ma quinzième maison. Mr. Dougherty a pris sa retraite, mais Mrs. Dougherty travaille à Radio Plane Company, à Burbank, parce qu’ils ont besoin d’argent. Marion, le frère de Jim, travaille aussi. En fait, Mr. Dougherty répare des maisons dans le voisinage pour s’occuper, si bien que je passe mes journées toute seule dans la maison.

Une fois de plus, je m’ennuie. Jim ne va pas revenir de si tôt. Il est en Nouvelle Guinée, un pays que j’ai eu bien du mal à trouver sur la carte. J’ai demandé à Mrs. Dougherty si elle ne pouvait pas obtenir un travail pour moi à Radio Plane Company. Non seulement je me rendrai utile, mais l’argent que je gagnerai complètera utilement la petite pension que me verse la Marine en tant qu’épouse de Jim.

Le 31 mai 1944, la veille de mon anniversaire, j’ai reçu un télégramme de Jim : “Ma chérie, pour ton anniversaire je t’envoie tout l’amour du monde.” J’étais très émue et j’ai pleuré. Muggsie m’a consolée.

5. Cover-girl

La société Radio Plane fabrique des avions radio-commandés qui servent de cible pour l'entraînement de la défense anti-aérienne. Moi, je plie et j'emballe des parachutes qui servent à récupérer les avions-cibles. Si j'emballais des parachutes pour des êtres humains, j'aurais très peur qu'un de mes parachutes ne s'ouvre pas à cause de ma négligence.

Je viens de repasser et de plier des chemises pendant des semaines pour toute la famille Dougherty, et maintenant je fais la même chose avec des parachutes. J'ai dit à mon contremaître que j'aimerais bien changer de service.

On m'a transférée dans la salle de l'enduit. J'applique de l'enduit, une sorte de colle, sur la toile qui couvre le fuselage et les ailes des avions. C'est un travail qui me plaît. Sauf que les filles sont très délurées. Elles courent après les garçons, boivent de l'alcool, fument et essaient de travailler le moins possible. Je ne veux même pas leur parler.

Ma seule amie à l'usine est Ethel, je veux dire Mrs. Dougherty. Nous déjeunons ensemble. Elle m'a donné une gamelle noire qui appartenait à son mari.

Le week-end, je prends la Ford et je vais à West Los Angeles chez tante Ana. J'ai obtenu mon permis de conduire l'année dernière. Je vais aussi à la plage. Muscle Beach est presque vide, et d'ailleurs les athlètes ne m'attirent plus. J'aime toujours courir et nager, mais j'y vais surtout pour faire plaisir à Muggsie, qui m'attend si sagement à la maison tous les autres jours.

La direction de Radio Plane Company est si contente de mon travail qu'elle m'a donné un Certificat d'Excellence. Je ne fais rien de spécial, mais les autres filles sont vraiment paresseuses et passent la journée à bavarder. L'un des directeurs est venu dans la salle d'enduit avec son assistant et m'a délivré le certificat. Il a fait un discours que j'ai à peine entendu, parce que les filles parlaient de moi à voix basse. Elles disaient que j'étais une salope, que je couchais avec lui et d'autres choses vilaines.

J'en ai parlé à Ethel.

– Les autres filles sont méchantes avec moi.

– Elles sont jalouses, c'est tout.

Je n'ai pas pu m'empêcher de fondre en larmes. Déjà au lycée, les filles ne m'aimaient pas. Personne ne m'aime. Personne ne m'a jamais aimée, sauf tante Ana, qui aime tout le monde.

Je suis retournée au travail. Une des filles m'a poussée pendant que je portais un bidon d'enduit. Tout l'enduit a coulé sur le sol. Je les déteste. D'une façon ou d'une autre, il faudra que je sorte d'ici.

Jim me manque. J'aime Muggsie et tante Ana et je m'efforce d'aimer Dieu, mais je suis sûre que j'aimerais Dieu encore mieux si mon mari était là. Nous avons vécu moins de deux ans ensemble. Je n'ai pas encore vingt ans et je vis comme une veuve.

Tout s'est passé si vite ! David Conover, un photographe de l'armée, est venu à Radio Plane Company. Il fait un reportage sur les femmes qui participent à l'effort de guerre en travaillant dans les usines. Cela va paraître dans un magazine dont je n'ai jamais entendu parler, Yank, dirigé par l'acteur Ronald Reagan – qui est officier dans l'armée depuis le début de la guerre.

David me remarque tout de suite et demande à Ron, mon contremaître, s'il peut me prendre comme mannequin. Ron accepte aussitôt.

– C'est un excellent choix.

Les autres filles plaisantent, mais cela m'est bien égal.

– Elle si excellente qu'elle a même un certificat pour le prouver.

– Le secret de l'excellence, c'est un pullover bien moulant.

– Attendez de la voir remuer son excellent petit derrière !

Elles sont furieuses parce qu'elles ne figureront pas sur la couverture de Yank Magazine.

David me photographie en train d'appliquer l'enduit, de porter un bidon, de plier des parachutes. Je trouve que la combinaison bleue que nous portons dans la salle d'enduit est très sexy, mais il me photographie aussi dans mon pullover rouge le plus moulant. Il reste trois jours à Radio Plane.

Ensuite, un de ses amis, Potter Heweth, m'appelle. C'est un photographe professionnel, pas un soldat qui prend des photos. Il a vu les clichés que David a pris pour Yank et veut m'emmener à la campagne pour me photographier dans les champs.

– Devant une meule de foin, vous voyez, ce genre de chose. Vous avez le physique sain d'une fille de la campagne, je trouve. Une fille comme tout le monde.

Emmeline Snively, qui dirige l'agence de mannequins Blue Book, a vu les photos devant la meule de foin. Elle m'a écrit une lettre : "Vous perdez votre temps et votre talent dans une usine. Vous pourriez devenir mannequin professionnel. Passez me voir."

J'ai demandé à Ethel Dougherty de dire à Ron que je ne peux pas venir travailler parce que je suis malade. J'ai pris la Ford et je suis allée à l'Ambassador Hotel, où miss Snively a ses bureaux. C'est une femme un peu grosse, très sympathique. Peut-être qu'elle était mannequin quand elle était plus jeune.

– Je peux vous enseigner le métier de mannequin en trois mois. Cela vous coûtera cent dollars, mais je vous trouverai des engagements qui couvriront largement cette somme.

J'ai déjà appris quelque chose. Je portais ma robe blanche la plus moulante.

– On ne porte jamais du blanc pour faire une photo. Ce n'est pas une couleur.

Je raconte mon rendez-vous à Mrs. Dougherty. Elle n'est pas très contente.

– Mannequin ? Tu devrais peut-être écrire à Jim pour lui demander ce qu'il en pense.

– Cela prendrait des mois. Je ne peux pas laisser passer l'occasion.

Ce qui la gêne, évidemment, c'est que les jeunes filles correctes ne travaillent pas comme mannequins, et les femmes mariées encore moins. Mais rien de mal ne peut m'arriver tant que j'aime Dieu.

A vrai dire, j'ai déjà fait quelque chose de mal : je n'ai pas dit à Miss Snively que j'étais mariée. J'avais l'intention de le lui dire, mais j'ai oublié.

Miss Snively me présente à un directeur de la Helga Steel Company, qui a besoin d'une hôtesse pour le Salon de l'Industrie. Dix jours à dix dollars par jour : cela rembourse déjà les cent dollars de mes cours.

Une autre chose n'est pas bien : je n'ai pas parlé de cette histoire de Salon de l'Industrie à Radio Plane Company. En théorie, j'étais malade. Miss Snively me conseille de garder mon travail à Radio Plane Company pour l'instant.

– C'est une sécurité. J'ai des filles qui meurent de faim parce qu'elles ne savent pas taper à la machine. Patience ! Je te promets de te sortir de là en moins de six mois.

Je continue donc d'appliquer l'enduit tous les jours, puis je vais apprendre le métier de mannequin en sortant de l'usine. Je passe beaucoup de temps dans la voiture et peu de temps à la maison. C'est dur pour Muggsie : elle pleure tous les matins quand je m'en vais.

Conover m'écrit que la couverture de Yank a remporté un grand succès. Elle a beaucoup plu à son patron, Ronald Reagan. Je reçois tellement de propositions de toutes parts que je quitte Radio Plane Company pour de bon. Quand je pose, je gagne cinq dollars de l'heure, alors qu'à Radio Plane Company, je gagnais cinq dollars par jour.

Je quitte aussi les Dougherty. Comme ils n'approuvent pas ma nouvelle carrière, il m'est difficile de vivre chez eux. Je retourne chez tante Ana sur Nebraska Avenue. J'ai l'impression de rentrer chez moi. Malheureusement, j'ai dû laisser Muggsie chez les Dougherty. Je ne voyais pas comment j'aurais pu l'emmener.

Tante Ana ne se porte pas très bien. Elle a près de soixante-dix ans. Elle va à l'église deux fois par semaine et prie Dieu pendant des heures à la maison, mais cela n'abaisse pas son hypertension. Qu'est-ce que je deviendrais sans elle ? Qui me dirait que tout ce que je fais est bien du moment que j'aime Dieu ? Peut-être que je serais si triste que je mourrais de chagrin. C'est ce qui est arrivé à Muggsie, deux mois après mon départ.

Bien sûr, j'ai écrit à Jim pour lui raconter ce qui se passe. Je suis sûre qu'il le prendra bien. Il sait que je suis différente des autres filles.

Beaucoup de gens me trouvent différente. Miss Snively dit que tous ses clients me réclament. J'ai été photographiée pour plusieurs couvertures de magazines et pour un calendrier. Douglas Aviation m'a engagée pendant une semaine à vingt-cinq dollars par jour et ils ont même envoyé une limousine me chercher à l'Ambassador Hotel. J'ai posé en chemise de nuit dans le compartiment couchette de leur nouvel avion, le DC4. Des tas de gens venaient assister aux séances photo en douce. On m'a dit que l'usine avait tourné au ralenti pendant toute la semaine, à cause de moi !

Miss Snively pense que je pourrai peut-être travailler pour le cinéma.

– Les mannequins signent souvent des contrats avec les studios. Cela rapporte plus que les photos, Norma Jean, et cela assure un salaire régulier pendant des années. Mais tu dois d'abord apprendre à abaisser ton sourire, comme je te l'ai conseillé.

Quelqu'un a dit à Miss Snively que mon nez était trop long. D'après Miss Snively, le problème ne tient pas à mon nez, mais à la distance trop courte qui le sépare de ma lèvre supérieure. Si j'arrive à sourire en abaissant ma lèvre supérieure, l'ombre de mon nez paraîtra moins grande. Je m'exerce tous les jours devant mon miroir.

– Si tu ne réussis pas dans le cinéma, Norma Jean, ce n'est pas grave. Tu es encore jeune. Tu peux apprendre à taper à la machine, ou encore te marier.

– Mais je suis déjà mariée.

– Ça alors ! Tu m'a bien eue, et je peux te dire que cela ne m'arrive pas tous les jours...

J'ai bien vu qu'elle riait jaune. Je me suis mise à pleurer.

– Ne pleure pas. Je comprends : tu avais peur de me le dire.

– Mon mari est à la guerre. J'habitais avec ses parents, mais ils ne comprenaient pas mon envie de devenir mannequin, alors maintenant j'habite avec une amie.

– Et ton mari, qu'en pense-t-il ?

– Il ne s'y est pas opposé dans ses lettres, mais j'imagine que cela ne doit pas trop lui plaire.

Je lui ai montré une photo de notre mariage. Elle a trouvé que Jim avait une bonne tête.

Elle dit que je dois teindre mes cheveux pour paraître vraiment blonde et mieux "capturer la lumière", mais moi je veux rester naturelle, puisque tous les photographes disent que c'est ce qu'ils apprécient en moi. Je discute beaucoup avec les photographes pour m'instruire. J'emporte les photos et je les examine soigneusement, puis je leur demande de m'expliquer ce qui va et ce qui ne va pas. Miss Snively dit qu'elle n'a jamais vu une autre fille se donner autant de mal que moi. J'ai même acheté des livres d'anatomie pour étudier la structure des os et comprendre ce que mon corps peut faire.

J'ai payé vingt-cinq dollars pour insérer ma photographie dans le catalogue de l'agence Blue Book. Miss Snively a ajouté les indications suivantes : Taille 1,65 m ; poids 54 kg ; mensurations 91, 61, 86 ; cheveux blond moyen bouclés, décoloration et permanente recommandées ; yeux bleus ; dents OK.

En août 1945, quand la guerre contre le Japon s'est achevée, Jim se trouvait dans un bateau au large de l'Argentine. Quelques semaines plus tard, il a téléphoné de New York, mais je n'étais pas chez tante Ana au moment de son appel. Tante Ana lui a dit que je travaillais beaucoup. Jusque-là, il avait cru que mon activité de mannequin était une sorte de passe-temps, auquel je me livrais en l'attendant. Il a décidé de démissionner de la marine et de rentrer tout de suite à Los Angeles, mais ses supérieurs ont refusé sa démission. Ils ont besoin du bateau et de son équipage pour ramener les troupes d'Europe.

Il a obtenu une permission de douze jours, et ensuite il doit repartir. Sa peau est toute jaune, à cause d'une maladie qu'il a attrapée en Nouvelle Guinée. Je suis contente de le revoir et de l'embrasser.

Il m'a grondée parce que je me suis endettée pour acheter des robes, des chaussures, des produits de maquillage. Il a économisé près de trois cents dollars sur sa solde. Il espérait faire la fête, mais l'argent couvrira tout juste mes dettes.

– Dans ce métier, on est mieux payée quand on est bien habillée.

– Oui, je comprends. C'est un métier tellement extraordinaire qu'il faut payer pour l'exercer.

Je me suis sentie coupable et j'ai pleuré.

– Je sais que c'est beaucoup d'argent, Jim. Je te promets que je te le rembourserai d'une manière ou d'une autre.

Jim est arrivé juste avant Gladys. Elle va mieux, donc elle peut sortir de l'asile. Nous sommes allés la chercher ensemble à la gare des autobus Greyhound. Elle doit habiter chez Grace Goddard, qui est revenue de Virginie il y a trois mois. Heureusement que Grace se trouve aussi à la gare, car elle pourra reconnaître Gladys. Moi, j'ai complètement oublié son visage.

Elle est descendue de l'autobus en dernier. Elle portait une robe blanche et un grand chapeau. Je n'arrivais pas à l'embrasser, ni même à la toucher. Son parfum m'a vaguement rappelé quelque chose. Nous avons tous dîné chez les Goddard. Comme un silence un peu pesant s'installait, Grace nous a parlé longuement de la Virginie. Beebe s'est mariée, mais elle a choisi un homme qui ne lui convient pas.

J'ai promis à Gladys de venir la voir dès que Jim sera reparti en mer, dans dix jours à peu près.

Jim est un peu inquiet de devoir me laisser seule de nouveau. Il a peur que je rencontre un beau photographe et que je le quitte.

– Ces gars-là sont de beaux parleurs pleins aux as. Tu vas t'amouracher de l'un d'eux pendant que je serai en Europe et je ne pourrai rien faire. Il te rendra malheureuse et tu le regretteras, mais pour nous deux, ce sera trop tard.

Le beau photographe se nomme André de Dienes. Il est hongrois. Pas si beau que cela. Ni beau parleur, ni riche, mais il me baise la main et m'envoie des fleurs, ainsi que cela se fait en Europe. Il mange avec sa main gauche et se parfume. Ses cheveux

ébouiffés sont plus longs que ceux d'un Américain et ses pieds plus courts. Il parle d'une voix douce, avec un accent qui ressemble à celui du comte Dracula dans les films. Il a trente-deux ans.

La première chose qu'il m'a demandée, c'est :

– Accepteriez-vous de poser nue ?

Je ne savais que répondre, étant mariée. J'ai eu l'impression qu'il lisait dans mes pensées.

– Vous n'avez pas besoin de me répondre tout de suite. Vous pouvez y réfléchir tranquillement.

En fin de compte, il m'a photographiée sur la plage en maillot de bain. Il m'a emmenée à la campagne et m'a photographiée avec un agneau dans les bras.

Il est venu dîner chez nous. Il a embrassé la main de Gladys. J'habite avec elle depuis le départ de Jim. J'ai loué un appartement pour nous deux en-dessous de celui de tante Ana. Elle passe toutes ses journées à la maison. Elle est sortie une seule fois, pour aller voir Miss Snively à mon insu. Elle voulait savoir si cette agence de mannequins ne cachait pas autre chose. Miss Snively l'a convaincue qu'elle dirigeait une entreprise honnête. Elle n'allait tout de même pas dire le contraire. J'imagine qu'elle lui a tenu son discours habituel.

– Je dirige une agence de mannequins, pas un réseau de call-girls. Bien sûr, les filles font ce qu'elles veulent avec les photographes en dehors des heures de travail, ou pendant les heures de travail. Cela ne me regarde pas.

Gladys l'a remerciée.

– Vous avez fait beaucoup pour Norma Jean. Vous lui avez donné une nouvelle vie.

Pendant le dîner, André a demandé à Gladys s'il pouvait m'emmener en voyage pendant une semaine. Il veut me photographier nue dans la nature. Elle pouvait difficilement refuser ; elle est à peine ma mère, et d'ailleurs Grace Goddard est toujours ma tutrice légale. Je la sentais néanmoins mal à l'aise. Elle est devenue très religieuse à l'asile. Par hasard, sa religion est la Science Chrétienne, mais elle ne semble pas considérer, comme tante Ana, que tout ce que l'on fait est bien du moment qu'on aime Dieu.

Le voyage d'une semaine a duré un mois. Nous sommes allés à San Francisco, puis dans la région des séquoias géants, au nord de la ville, et ensuite dans l'Oregon. J'ai vu beaucoup d'endroits que je ne connaissais que par le cinéma. Au début, nous dormions dans des chambres séparées, mais un soir, dans la montagne, il ne restait qu'une

chambre dans l'auberge où nous nous sommes arrêtés. Il neigeait, pourtant j'ai demandé à André de chercher ailleurs. Comme c'est un gentleman très poli, qui respecte le désir d'une dame, il m'a obéi. Seulement, à l'auberge suivante, il n'y avait de nouveau qu'une seule chambre libre.

– Norma Jean, nous ne pouvons pas aller plus loin dans la tempête de neige. Prenez la chambre, et moi je dormirai par terre dans le couloir.

– Mais non, André, vous n'allez pas dormir dans le couloir...

J'ai pensé que le destin nous faisait un signe et j'ai décidé de dormir avec lui.

De toute façon, je vais divorcer de Jim. Miss Snively me dit que je dois être célibataire si je veux pouvoir signer un contrat avec un studio de cinéma.

André dit qu'il veut m'épouser. Je n'ai pas dit non, pour ne pas gâcher notre voyage.

– Je vais d'abord divorcer, ensuite nous verrons.

Quand il me photographie, j'essaye d'imaginer que je suis amoureuse de l'objectif, parce que cela me rend plus belle et plus désirable. André croit peut-être que c'est de lui que je suis amoureuse. Miss Snively trouve que ce que j'ai de mieux, c'est ma démarche. Même si mes photos sont déjà sexy, je paraîtrai encore plus sensuelle quand je serai filmée.

Au moins, je m'amuse bien. Je découvre des paysages magnifiques. Nous marchons et grimpons toute la journée. André prend des milliers de photos de moi. Comme je lui permets de me voir nue toutes les nuits, il a accepté de renoncer à son projet de me photographier nue. Je n'ai pas envie que Gladys et tante Ana, sans parler de Jim, me voient nue sur des affiches ou des couvertures de magazine.

Miss Snively m'a donné l'adresse d'un avocat à Las Vegas. Je vais passer six semaines dans cette ville et obtenir un divorce.

L'avocat envoie une lettre à Jim, qui se trouve quelque part au large de la Chine, pour lui annoncer que le divorce sera prononcé "in absentia" s'il ne se présente pas devant le juge.

Moi, j'écris à Miss Snively.

"Las Vegas, le 25 mai 1946.

"Chère Miss Snively,

"Je me repose bien et je brunis. Il fait très chaud et je vous assure que le soleil brille tout le temps.

“Las Vegas est vraiment une ville pittoresque avec des rodéos et tout ça. Roy Rogers¹ est en ville pour tourner un film. Je l’ai rencontré et je suis monté sur son cheval Trigger² (juré-craché que c’est vrai !). Quel cheval !

“Je marchais dans la rue la semaine dernière et j’ai remarqué qu’ils tournaient un film, alors j’ai regardé comme tout le monde. Deux gars de Republic Studio se sont approchés de moi et m’ont demandé si je voulais rencontrer un acteur. (Je ne me souviens plus de son nom. Quelque chose comme Cristy, je crois). Bref il voulait me voir et j’ai rencontré les gens du film et en particulier Roy Rogers et je suis montée sur son cheval, oh là là il est chouette.

“Ils m’ont invitée à dîner avec eux et nous sommes allés voir le rodéo. Quelle journée ! Depuis ce moment, je n’ai pas arrêté de signer des autographes, même sur des chapeaux de cowboy ! Quand j’essaie de dire à ces gosses que je ne suis pas dans le film, ils croient que je veux juste éviter de signer, donc je signe.

“Ils sont repartis maintenant. Il n’y a pas grand-monde à Las Vegas. C’est vraiment une ville folle.

“Miss Snively, j’aimerais avoir des nouvelles de vous et savoir ce qui se passe de nouveau.

“Dites bonjour de ma part à Mrs. Snively et à Miss Smith, et aussi à Dick Miller si vous le voyez. J’espère qu’il a réussi à vendre ses photos, il est si gentil.

“Comment va Mr. Bloom ? Je me demande si l’agence Eccleston va jamais me payer. Est-ce que Mr. Willinger vous a parlé de moi ?

“Je ne m’imaginai pas que six semaines pouvaient passer aussi lentement.

“Je vous écrirai bientôt.

“Baisers,

“Norma Jean.”

Mon voyage avec André et mon divorce ont tellement troublé Gladys qu’elle a préféré retourner à l’asile. Elle est restée sept mois auprès de moi. Nous n’avions jamais vécu ensemble aussi longtemps. Quand j’étais petite, j’étais triste chaque fois qu’elle m’abandonnait. Cette fois-ci, je me sens encore un peu triste, mais aussi soulagée. En même temps, je me dis qu’elle retourne à l’asile parce que je ne me suis pas assez bien occupée d’elle, et j’ai des remords.

¹ Un acteur célèbre spécialisé dans les rôles de cowboy.

² Gâchette.

6. Je change de nom

En juillet 1946, un mois après mon retour de Las Vegas, Miss Snively m'a présentée à une de ses amies, Helen Ainsworth, qui dirige une agence spécialisée dans le cinéma, National Concert Artists Corporation. L'agent qui va s'occuper de moi se nomme Harry Lipton. Il dit que ma personnalité paraît fragile, sans doute à cause de mon enfance tourmentée, et que cela me rend différente. C'est-à-dire que c'est une bonne chose.

Harry Lipton a arrangé un rendez-vous pour moi à la Twentieth Century Fox. C'est le plus gros studio de cinéma. Harry m'a dit qu'ils tournent soixante-quinze films par an. Le studio occupe plusieurs hectares dans le centre de Los Angeles. On dirait une forteresse. Quand on entre, on traverse un bâtiment qui ressemble à un poste de garde, puis on arrive dans une véritable ville, sauf que certaines rues rappellent celles de New York et d'autres celles des petites villes de l'ouest. Je suis bête : je croyais que les maisons étaient de véritables maisons, mais en fait ce sont seulement des façades soutenues par des échafaudages.

Je rencontre Ben Lyon, le directeur du casting. Je tourne un bout d'essai sur le plateau d'un film de Betty Grable, le soir après les heures de tournage du film. Je dois juste marcher en remuant les hanches, comme je le fais depuis toujours – c'est-à-dire, depuis l'âge de treize ans – quand je veux que tous les hommes dans un rayon de cent mètres se mettent à me regarder. Je me suis maquillée comme pour une photo, mais Whitey Snyder, le maquilleur de Miss Grable, dit que pour le cinéma il faut un maquillage plus léger. Je suis très nerveuse et je bégaye quand je parle à Ben Lyon ou à Whitey Snyder. Heureusement, l'essai est muet. Le caméraman dit que je suis très bien : charmante et sensuelle. Ce qui compte, au cinéma, c'est d'exprimer les choses visuellement et moi, j'arrive à exprimer ma sensualité sans dire un mot.

Le 26 août 1946, Ben Lyon a glissé mon bout d'essai dans les rushes¹ que le grand patron, Darryl Zanuck regarde tous les soirs. Il paraît que le grand patron a demandé :

– Qui est cette fille magnifique ?

¹ Les bouts de film tournés chaque jour, que l'on "monte" pour créer le film complet.

- C’est un mannequin, Monsieur. Elle s’appelle Norma Jean Dougherty.
- Ai-je autorisé cet essai ?
- Non, Monsieur.
- Cest sacrément bon. Faites-lui un contrat.

Quand Ben Lyon m’annonce cette bonne nouvelle, je ne peux pas m’empêcher de pleurer. Je vais devenir actrice de cinéma ! Je ne serai ni une vendeuse de cire verte, ni une femme à la maison qui passe l’aspirateur et repasse les chemises toute la journée. Ma vie va peut-être s’arranger, en fin de compte.

Depuis vingt ans, j’ai l’impression d’être enfermée dans une prison et de regarder une porte marquée “Par ici la sortie”. Soudain, la porte s’ouvre !

Je signe un contrat de six mois à 75 dollars par semaine, avec 25 dollars d’augmentation à chaque renouvellement. Grace Goddard doit donner son autorisation, parce que je suis toujours mineure. Elle est très fière de moi.

– J’ai toujours dit que tu deviendrais une grande star, Norma Jean, comme Jean Harlow.

Mr. Lyon dit qu’une actrice de cinéma ne peut pas s’appeler Norma Jean Dougherty. C’est trop long, ce n’est pas beau et surtout, personne ne sait comment on doit prononcer Dougherty. Miss Snively m’avait déjà dit la même chose. Elle avait pensé me rebaptiser “Jean Norman”. Mr. Lyon propose d’abord “Carole Lind”. A la réflexion, ce n’est pas extraordinaire. Il me dit qu’il a connu une Marilyn Miller, qui était actrice de théâtre à New York.

– Vous lui ressemblez un peu. Comme elle est morte depuis longtemps, vous pourriez prendre son nom.

– J’aime bien le prénom Marilyn, mais cela me gêne de prendre le nom de quelqu’un, même si elle est morte. Je pourrais peut-être utiliser le nom de jeune fille de ma mère, Monroe.

– Marilyn Monroe ? C’est parfait. A partir de maintenant, vous êtes Marilyn Monroe.

Quand je rentre chez moi, je me demande si je n’ai pas fait une bêtise. Je ne voulais pas rejeter tout ce que me proposait Mr. Lyon, alors je lui ai dit que j’aimais bien le prénom Marilyn, mais en vérité je le trouve ridicule. Je crois que je préférerais m’appeler Jean Monroe. Maintenant, c’est trop tard.

Je ne peux pas devenir une star tout de suite. C'est normal. La Fox me paie des cours de théâtre à l'*Actors Lab*, dirigé par deux acteurs de New York, Morris et Phoebe Carnovsky. On me photographie. J'assiste à des "événements", par exemple des premières de films, des inaugurations de restaurants ou de supermarchés, des tournois de golf, avec les autres starlettes de la Fox. Nous sommes plusieurs dizaines. Parfois, ils me mettent un costume ridicule, très décolleté, et je sers les boissons et les cigarettes avec les autres filles quand les patrons jouent aux cartes. On nous appelle les *Gin Rummy Girls*. Je ne fais pas grand-chose, en vérité. Je viens tout de même au studio tous les jours. Je visite les différents services. Whitey Snyder, le maquilleur, se souvient de moi et me donne des conseils. Il m'explique comment il faut se maquiller pour le noir et blanc et la couleur, pour les scènes d'intérieur et d'extérieur. Je n'ai pas tourné le moindre petit bout de film, pourtant le studio renouvelle mon contrat au bout de six mois. Je gagne donc maintenant 100 dollars par semaine.

Le premier semestre était peut-être une sorte de période d'essai. Au début du second semestre, on me donne enfin un rôle dans un film, *Scudda Hoo, Scudda Hay*, dont la vedette est June Haver. C'est une comédie qui se passe à la ferme, avec des vaches et des cochons et surtout des mules, que l'on fait avancer en criant *Scudda Hoo*. Je joue une paysanne qui se promène en barque sur un étang avec une copine. Pas de chance, ma scène est coupée au montage. Je suis très déçue, bien sûr. Un monteur stupide peut décider de mon avenir. Ce n'est pas juste.

Personne ne sait que ma mère était monteuse – et encore moins qu'elle est vivante, enfermée dans un asile.

Je continue de venir au studio tous les matins, en prenant bien soin de ne jamais porter deux jours de suite la même robe. Comme je suis moins timide qu'à l'époque où je refusais de parler avec les athlètes de Muscle Beach, je commence à connaître beaucoup de monde : des accessoiristes, des opérateurs, des ingénieurs du son, des assistants réalisateurs, d'autres acteurs et actrices. Je crois que tous les journalistes spécialisés dans le cinéma me connaissent. Il y a ceux avec qui je suis déjà sortie, et ceux avec qui je ne suis pas encore sortie.

Un jour, une grande limousine s'arrête à ma hauteur. C'est Mr. Schenck, un des directeurs de la Fox.

- Qui êtes-vous, ma chère ?
- Je m'appelle Marilyn Monroe.
- Vous êtes une employée de la Fox ?

- J’ai un contrat comme actrice à 100 dollars par semaine.
- Tenez, voici ma carte. Venez dîner chez moi mardi prochain.

Je dîne plusieurs fois à Bel Air dans la grande maison de Mr. Schenck (je l’appelle Joe, comme tout le monde), mais nous ne mangeons pas en tête à tête. Ce n’est pas comme s’il me faisait la cour. Il a près de soixante-dix ans et ressemble à un gros bouddha. Il aime bien avoir des jolies femmes autour de la table quand il donne un dîner, c’est tout. Enfin, non, ce n’est pas tout. Je crois qu’il s’intéresse sincèrement à moi, comme un bon grand-père. Nous finissons par dîner en tête à tête. Il dit que je réussirai certainement dans le cinéma. Ses encouragements me réconfortent, car je manque de confiance en moi. Parfois, je crains que mon beau rêve s’évanouisse et que je redevienne Norma Jean Dougherty. Il y a des centaines de starlettes qui rêvent de devenir des stars. Je ne dois pas penser à elles. Je me dis que personne ne rêve aussi fort que moi.

Tout le monde dit que je suis la maîtresse de Joe Schenck, mais cela m’est bien égal. Et d’ailleurs, même si je deviens sa maîtresse, ce sera parce que je l’aime bien et non par ambition. Miss Snively me disait toujours que je n’avais pas besoin de coucher avec tout le monde, comme les autres filles, parce que j’avais assez de talent pour réussir sans cela.

Dans le temps, Joe Schenck était marié avec Norma Talmadge, mais il ignore que ma mère m’a donné le prénom de sa première femme...

Vers la fin de mon second semestre, je joue une serveuse de bar dans le film *Dangerous Years*, réalisé par Arthur Pierson. On me voit à l’écran pendant plusieurs minutes, et même en gros plan ! J’ai teint mes cheveux en blond, comme miss Snively me l’avait conseillé. Norma Jean Dougherty avait des cheveux châains, mais Marilyn Monroe est blonde.

Arthur Pierson dit que je suis très bien dans son film, pourtant la Fox m’a renvoyée ! Ils n’ont pas renouvelé mon contrat. C’est vrai que personne n’a vu *Dangerous Years*, parce que le film n’est pas encore monté. J’ai essayé de plaider ma cause auprès de Mr. Zanuck, mais sa secrétaire disait toujours qu’il jouait au golf et je n’ai pas réussi à le voir. Oh ce n’est pas juste !

J’en suis revenue au même point qu’il y a un an. Miss Snively arrange des prises de vue pour des couvertures de magazine. J’habite dans une chambre meublée. Je gagne très peu d’argent. Je continue à prendre des cours à l’Actors Lab, mais je dois les payer

moi-même. Les Carnovsky acceptent de me faire crédit. Je téléphone tous les jours à Harry Lipton pour lui demander s'il m'a trouvé un rôle.

Je mange souvent un hot-dog pour tout repas. Heureusement, Joe Schenck continue de m'inviter à dîner fréquemment. Il n'a pas pu m'aider à la Fox, parce qu'il est à moitié à la retraite, mais un soir, il me dit :

– Je pense que tu devrais de nouveau faire du cinéma. Je vais parler de toi à Harry Cohn.

Mr. Cohn est le patron de la Columbia. Comme Joe Schenck, comme Sam Goldwyn et Louis B. Mayer, comme les frères Warner, c'est un des fondateurs de Hollywood. Ils sont tous venus de Russie au début du siècle. Ils voulaient réussir dans le théâtre à New York, mais c'était difficile, alors ils se sont installés en Californie. Joe Schenck joue souvent au poker avec Harry Cohn. Il lui parle de moi. Harry Cohn dit que Max Arnow, le directeur du casting de la Columbia, va s'en occuper.

Le 1^{er} mars 1948, six mois après mon départ de la Fox, je signe un contrat à la Columbia.

J'habite maintenant chez John Carroll et sa femme Lucille Ryman. Il est acteur et elle s'occupe de recruter des acteurs pour la Metro Goldwyn Mayer. Ils m'ont recueillie quand je n'avais pas de travail. Ils croient à mon avenir. Ils me prêtent de l'argent pour rembourser les Carnovsky. Je signe un contrat avec eux : John devient officiellement mon manager. Harry Lipton n'est pas très content, mais beaucoup d'actrices ont à la fois un agent et un manager.

D'ailleurs je n'habite pas longtemps chez eux. Je crois que Lucille me soupçonnait de vouloir lui voler son mari. Je loue une maison à Hollywood, mais elle est si délabrée que je prends une chambre à l'hôtel Bel Air, puis à l'hôtel Berverly Carlton. Comme la Columbia me paie seulement 125 dollars par semaine, ces hôtels sont trop chers, alors j'habite dans un motel, puis je finis par m'installer au Studio Club, une résidence pour femmes à Hollywood, près des studios Paramount, dans laquelle je partage une chambre avec une autre starlette, Clarice Evans. Lucille Ryman paie les premiers mois de loyer d'avance. J'apporte mes livres, mon vélo, mon séchoir de coiffeur, mes portraits de Clark Gable et d'Abe Lincoln. Clarice Evans est toute étonnée que je lise des livres. Je ne suis pas une idiote, quand même !

Juste un peu bête, peut-être : comme je n'ai jamais su multiplier et diviser, je n'arrive pas à calculer mes dépenses par rapport à ce que je gagne. J'ai constamment

des dettes à rembourser. Je ne sais pas comment les autres gens se débrouillent pour mener leur vie. Moi, j'ai beaucoup de mal.

La Columbia me fait donner des leçons de chant. Ainsi, je pourrai jouer dans des comédies musicales. Mon professeur, Fred Karger, est vraiment très gentil. Il a de beaux cheveux blonds, de grands yeux de velours et un sourire chaleureux. Il écoute avec indulgence mon petit filet de voix. Je dois étendre mon registre vers le haut et vers le bas, et chanter plus fort. Fred dit que je dois apprendre à respirer et à ouvrir la bouche. Moi, je croyais que je savais respirer et ouvrir la bouche. Sinon, comment est-ce que je pourrais vivre et manger ?

Justement, il a remarqué que je ne mange presque rien (je veux faire des économies pour rembourser mes dettes). Il m'invite à dîner chez lui. Il vit avec trois femmes : Terry, Mary et Anne – sa fille, sa sœur et sa mère.

– Voici une petite fille qui est seule et ruinée, Mère.

Anne Karger m'embrasse. Tout le monde l'appelle Nana. Elle dit que je peux venir dîner chez elle quand je veux.

J'accepte avec joie cette invitation. Je dîne chez Nana tous les soirs (sauf quand je vais chez Joe Schenck). Je suis amoureuse de Fred. Il ressemble à un jeune premier. Il est très élégant, et aussi coquet qu'une femme. Je pense que nous sommes faits l'un pour l'autre et que nous devrions nous marier. Il est divorcé. Il dit qu'il veut rester libre, mais que l'on peut s'aimer sans se marier. Moi, je crois que si l'on s'aime vraiment, c'est pour toute la vie. Nana pense aussi que son fils devrait m'épouser.

Il m'emmène à la plage, au bal, au restaurant, au Hollywood Bowl¹ pour des concerts de musique classique qui m'endorment. Il joue du piano pour moi. Nous sommes heureux ensemble, mais il a peur de s'engager pour toujours. Plus je tente de le convaincre, plus il a peur. La vérité, c'est qu'il ne m'aime pas autant que je l'aime. Il me critique souvent. Il dit que je ne réfléchis pas assez et que je pleure trop. Il prétend que je ne ferais pas une bonne mère pour son fils.

– Tu es faite pour le cinéma, Marilyn, pas pour tenir une maison. Tu ne vis pas dans la réalité, mais à côté. Souvent, tu ressembles à une somnambule. Comment pourrais-tu faire la cuisine et le ménage, choisir une école, suivre ses devoirs ?

Nous finissons par nous disputer. S'il ne s'engage pas, je ne veux plus sortir avec lui.

¹ Grand amphitéâtre en plein air, situé au nord de Hollywood.

Je continue de prendre des leçons de chant avec lui, et de voir sa mère très souvent.

Je ne sais pas si c'est parce que Fred est un très bon professeur, ou parce que j'étais amoureuse de lui, mais j'ai accompli des progrès rapides. Quand il m'enregistre sur les machines du studio et diffuse ma voix, je suis stupéfaite : on croirait entendre une vraie chanteuse professionnelle.

La preuve que j'ai vraiment bien travaillé, c'est qu'un producteur de la Columbia, Harry Romm, me donne le second rôle dans une comédie musicale, *Ladies of the Chorus*¹.

Mr. Romm, ainsi que Max Arnow, le directeur du casting, pensent que je chante bien, mais que je ne suis pas encore assez bonne comédienne pour jouer mon rôle. Ils demandent à Natasha Lytess, qui est coach-en-chef² de la Columbia, de m'aider.

Je vais chez Mrs. Lytess. Je la trouve un peu effrayante. Elle est très grande et très maigre. Elle a des cheveux gris ébouriffés, des yeux noirs qui jettent des éclairs, un accent allemand à couper au couteau – bien qu'elle soit russe. Je crois qu'elle est fâchée parce que je suis arrivée en retard. Comme cette première visite est importante pour moi, je suis d'abord passée chez le coiffeur.

Peu à peu, nous nous habituons l'une à l'autre. Elle a étudié le théâtre à Berlin avec Max Reinhardt, dont on dit qu'il avait la meilleure troupe du monde, et puis elle est partie quand les nazis ont pris le pouvoir. Elle possède une immense bibliothèque de livres sur le théâtre. Elle me prête des pièces de Tchekhov et des romans de Dostoïevski.

Elle parle d'une voix très ferme, sans paraître jamais hésiter. Elle sait vraiment ce qu'elle dit. Ses avis me paraissent toujours justes au moment où elle les énonce, mais parfois, je me dis que j'ai eu tort de me laisser convaincre. Comme Fred, elle me conseille d'ouvrir la bouche et de parler plus fort. Peut-être que j'étais ventriloque sans le savoir et que je parlais la bouche fermée ! Elle dit que le secret d'une élocution bien claire, c'est de faire ressortir les consonnes. J'ai l'impression que si je suivais ses conseils à la lettre, je parlerais avec un accent allemand comme elle...

Dans *Ladies of the Chorus*, je joue une chanteuse de cabaret qui séduit un jeune homme de la bonne société. Natasha me fait remarquer que c'est une variation sur

¹ Ces dames du music-hall

² Au cinéma, le coach est une sorte de tuteur ou de répétiteur pour les acteurs.

l'histoire de Cendrillon. Je chante *Every baby Needs a Da Da Daddy*¹. Quand le film sort, mon nom apparaît sur l'affiche : Marilyn Monroe ! C'est la première fois. Je ne me lasse pas de passer et de repasser en voiture devant le cinéma. Je suis tellement heureuse ! Un picotement délicieux me parcourt de la tête aux pieds. J'ai envie de hurler de joie !

Trois semaines plus tard, en septembre 1948, mon bonheur se transforme en malheur. Une fois de plus... À croire que je suis maudite. La Columbia ne renouvelle pas mon contrat. Harry Cohn a dit que je joue trop mal, paraît-il. D'après Lucille Ryman, la Columbia n'a pas besoin d'une blonde, parce qu'ils ont déjà Rita Hayworth. De même, la Fox a Betty Grable et la MGM Lana Turner.

Seule et abandonnée de tous. J'ai l'habitude. Je vais chercher du réconfort chez Nana Karger, Lucille Ryman, Natasha Lytess, mais je ne peux plus aller chez tante Ana, parce qu'elle vient de mourir d'une maladie de cœur. Elle avait soixante-huit ans. Je la voyais moins, de toute façon, depuis que j'avais cessé d'être Norma Jean Dougherty. C'est la seule personne dont j'étais vraiment sûre qu'elle m'aimait. Et puis elle m'a fait comprendre que Dieu est infiniment généreux. Tant qu'elle était vivante, je pensais encore parfois à Norma Jean.

Mon agent, Harry Lipton, s'intéresse un peu plus à moi depuis qu'il doit rivaliser avec John Carroll et Lucille Ryman. En 1949, il montre mes scènes dans mes deux premiers films à Lester Cowan, un producteur qui prépare un film avec les Marx Brothers, *Love Happy*. Groucho Marx accepte de me voir.

– Vous savez marcher ? me demande-t-il.

– J'ai appris vers l'âge d'un an.

– Oui, mais pouvez-vous marcher de façon que la fumée me sorte des narines ?

C'est justement ma spécialité. Je marche en balançant mes hanches. Groucho fait semblant de chasser la fumée qui sort de ses narines.

– Vous êtes engagée, dit-il.

– Ne vous promenez pas comme ça dans la rue, ajoute son frère Harpo, qui n'est pas du tout muet, comme je le croyais.

Dans le film, Groucho joue un détective. J'entre dans son bureau, comme si j'étais une cliente ayant des ennuis.

¹ “Tout bébé a besoin d'un Pa Pa Papa”. Le mot Baby désigne une femme, comme dans l'expression : “I love you, Baby, etc.”

– Quel est votre problème ? demande-t-il.

– Des hommes me suivent tout le temps.

Je ressors en marchant de façon aguichante, ce qui explique pourquoi des hommes me suivent.

Je reste beaucoup moins longtemps à l'écran que dans *Dangerous Years* et *Ladies of the Chorus*, mais ce n'est pas un petit film de rien du tout comme les deux précédents. Le budget est si élevé que les producteurs m'envoient faire un tour des États-Unis pour la promotion du film. J'emprunte de l'argent pour acheter une valise en cuir blanc et une mallette pour mes produits de beauté. Je traverse les États-Unis en wagon-lit pour la première fois. J'aime l'odeur de bois verni et de draps frais du wagon-lit. Je mange au wagon-restaurant dans des assiettes de porcelaine, avec des couverts d'argent. Je crois bien que je suis faite pour vivre dans le luxe !

Je découvre New York. Je ne pourrais pas habiter dans cette ville ; les gratte-ciel sont si hauts que l'on ne voit jamais le soleil. Même sans soleil, il fait beaucoup plus chaud qu'à Los Angeles. J'étouffe dans les tailleurs de laine que j'avais achetés pour le voyage ! Les journaux de New York publient une photo où je m'évente avec un journal. La légende de la photo dit : "Marilyn Monroe, une nouvelle starlette très chaude". Je rachète des robes de coton légères, qui mettent en valeur ma silhouette. Je rencontre André de Dienes, qui est installé là-bas, et il me photographie à Jones Beach en souvenir du bon vieux temps. En revoyant ses cheveux ébouriffés et en sentant son parfum, je me sens toute émue.

Les journalistes de cinéma (je les connais tous) avaient déjà signalé ma présence dans mes autres films. Après la sortie de *Love Happy*, pour la première fois, une journaliste spécialisée dans les potins de Hollywood me consacre un grand article ! Elle me présente comme une pauvre orpheline élevée "ici-même, à Hollywood" dans une douzaine de familles d'accueil. J'espère que Gladys ne va pas lui écrire une lettre de protestation depuis son asile.

Une autre personne m'a remarquée dans *Love Happy* : Johnny Hyde, un des agents les plus influents de Hollywood. Il téléphone à Harry Lipton et lui propose de racheter mon contrat au nom de la grande agence William Morris. Harry ne peut pas refuser. D'abord, sa société, *National Concerts Artists Corporation*, est toute petite et ne s'occupe pas des acteurs connus et encore moins des stars. Ensuite, il m'aime bien et veut que je réussisse. C'est Mr. Hyde qui a fait de Betty Hutton et de Rita Hayworth des stars.

Dès notre première rencontre, je sens que Mr. Hyde va m'aider comme personne ne l'a fait jusqu'ici. Il est tout petit et paraît fragile. Je suis toute étonnée quand il parle : j'attendais une voix d'enfant, mais sa voix est très grave. Je le trouve très élégant, raffiné et cultivé. Il est né en Russie, d'ailleurs il s'appelait Ivan Haidabura. Il me rappelle un peu André de Dienes, sauf qu'il a dépassé cinquante ans. Il paraît plus que son âge, comme si de grands malheurs l'avaient courbé et rabougri.

Je vais dans son bureau pour signer le contrat.

– Vous deviendrez une grande star.

– Je veux bien vous croire, mais pour l'instant, je n'ai pas de quoi payer ma note de téléphone...

– Des stars, j'en ai révélé je ne sais pas combien. C'est moi qui ai découvert Lana Turner et je peux vous dire que vous avez plus de potentiel qu'elle. Vous irez loin, c'est sûr.

Sa secrétaire paraît très étonnée quand il lui dit qu'il prend l'après-midi pour s'occuper de moi.

Il m'invite à déjeuner chez Romanoff. C'est un restaurant très chic. Il me présente à Mike Romanoff, que tout le monde appelle Prince Romanoff (mais Johnny dit qu'il n'est pas du tout prince) et à sa femme Gloria.

Ensuite, il m'emmène dans les meilleurs magasins de Beverly Hills pour m'acheter des robes et des chaussures. Il dépense plusieurs milliers de dollars pour moi.

Je rêve de devenir une star, mais je ne suis pas du tout sûre que mon rêve va se réaliser. Johnny est sûr. Il croit vraiment en mon avenir.

Il est très gentil. Comme André, il est amoureux de moi et veut m'épouser.

– Mais Johnny, tu es déjà marié !

Il est cardiaque. Il peut mourir d'un moment à l'autre. Je ne peux pas me marier dans ces conditions. D'abord, je veux me marier pour vivre longtemps avec mon mari et avoir des enfants. Si je me marie avec Johnny et s'il meurt, les gens diront que je l'ai épousé pour hériter de lui.

Il se sépare de sa femme et s'installe dans une belle maison à Beverly Hills, sur North Palm Drive. Moi, je ne suis pas amoureuse de lui comme de Fred Karger, mais je l'aime assez pour habiter avec lui. Avant, je vivais chez Natasha Lytess, et parfois chez Joe Schenck.

Johnny me fait opérer le nez et le menton. J'avais beau abaisser mon sourire pour suivre le conseil de Miss Snively, mon nez était vraiment trop long.

C'est curieux : Harry Lipton m'avait trouvé un rôle dans *Love Happy* parce qu'il était jaloux de John Carroll et Lucille Ryman, et maintenant que je suis devenue la protégée de Johnny Hyde, c'est Lucille Ryman qui me trouve un rôle... La Metro Goldwyn Mayer cherche une blonde pour jouer la maîtresse d'un avocat véreux dans un film de gangsters, *Asphalt Jungle*¹, réalisé par John Huston.

J'ai lu tout le scénario et préparé mon rôle pendant une semaine avec Natasha. Elle m'accompagne dans les immenses bâtiments de la MGM, à Culver City². John Huston dit qu'il m'a vue à la Columbia, mais je ne me souviens pas de lui. C'est un grand Irlandais, qui ressemble un peu à mon mari, Jim Dougherty. Il me fait tourner un bout d'essai. Je dois être allongée sur un canapé de manière sensuelle, mais il n'y a pas de canapé sur le plateau. Je me couche par terre. L'assistant de Mr. Huston me donne la réplique. Mr. Huston n'est pas bavard.

– Okay, dit-il.

Mr. Huston est un réalisateur très connu. C'est lui qui a tourné *Le Faucon maltais* et *Le trésor de la sierra Madre*. Je n'ai jamais eu un rôle aussi important. Je suis très angoissée. Il a dit okay trop facilement. Lucille Ryman m'a raconté que c'est un playboy qui dépense des milliers de dollars dans les casinos et aux courses. Il emprunte constamment de l'argent à ses amis. Il doit vingt mille dollars à John et Lucille. Comme il ne peut pas les rembourser, il m'a engagée pour les amadouer. Cela signifie que mon bout d'essai n'a pas du tout prouvé que je serai capable de jouer le rôle. Poser pour des photographes, c'est facile ; retenir un texte et le dire de façon naturelle, c'est beaucoup plus difficile. Et si je n'y arrive pas ? Ma carrière va s'écrouler avant même d'avoir commencé. Je ne dors plus.

Le matin du premier jour de tournage, Mr. Huston remarque que je suis nerveuse. Il s'approche de moi et me montre Louis Calhern, qui joue l'avocat dont je suis la maîtresse dans le film.

– Regarde comme il tremble ! Si tu n'étais pas nerveuse, tu pourrais aussi bien renoncer à ce métier.

Le film sort au début de l'été 1950. Cette fois, tous les critiques des grands journaux (qui trouvent le film excellent) me font des compliments.

¹ Quand la ville dort.

² Devenus aujourd'hui les studios Sony-Columbia..

Johnny dit que je dois encore travailler et faire des progrès, mais que ma carrière est lancée. Il dit que je dois choisir mes films. Il me signale les bons réalisateurs, et surtout, les bons caméramen, qui sauront me mettre en valeur. Il dit que la lumière et le cadrage ont beaucoup plus d'importance que mon talent de comédienne. Il obtient des petits rôles pour moi dans deux films de la MGM, *Right Cross* et *Home Town Story*. Avec l'appui de mon vieil ami Joe Schenk, il persuade la Fox de me donner un second rôle dans *All about Eve*¹, un film de l'un des meilleurs réalisateurs, Joe Mankiewicz. Le film sort six mois après *Asphalt Jungle* et, de nouveau, les critiques parlent de moi.

Nous avons tourné plusieurs scènes d'*Eve* à San Francisco, donc j'habitais dans un hôtel avec toute l'équipe. Mr. Mankiewicz et les vedettes du film, Bette Davis et George Sanders, avaient des conversations sur la littérature qui me mettaient mal à l'aise. Je me trouvais bête et ignorante. Dès que le tournage est achevé, je m'inscris à un cours de littérature de l'université de Californie. J'y vais tous les mardis soir.

Chaque fois que les choses semblent aller bien, elles se mettent à aller mal. Pourtant, je prie toujours Dieu comme à l'époque où j'habitais chez tante Ana.

Johnny fait de tels efforts pour ma carrière que son cœur le lâche. Entre deux séjours à l'hôpital, en novembre 1950, il persuade Darryl Zanuck de me reprendre sous contrat à la Fox. Je commence à 750 dollars par semaine. Dix fois plus que la dernière fois !

Mon contrat comporte une clause spéciale : la Fox engage aussi Natasha Lytess, à 500 dollars par semaine.

Après une série de crises cardiaques, Johnny meurt le 18 décembre 1950. Lui aussi, il m'abandonne. Nous avons passé un peu plus d'un an ensemble. Dès le lendemain, sa famille envoie un huissier pour me chasser de chez lui et m'interdire d'assister à l'enterrement. Ils disent que je l'ai tué, puisqu'il se consacrait à ma carrière au lieu de se reposer. C'est vraiment méchant, de dire ce genre de chose. Ils pourraient comprendre que je suis très malheureuse. Que deviendrai-je sans Johnny ?

Je me réfugie chez Natasha Lytess. Elle me donne un grand verre de whisky et des médicaments pour me calmer. J'ai envie de mourir. Elle le devine et reste à mes côtés pour m'empêcher de faire une bêtise.

En vérité, Johnny a dit à des amis très proches qu'il fallait me traiter comme si j'appartenais à sa famille. Ces amis m'emmènent donc à l'enterrement. Je sanglote

¹ Eve.

comme une enfant. Je me précipite sur le cercueil au moment où les employés des pompes funèbres vont refermer le couvercle. J'ai l'impression que Johnny n'est peut-être pas vraiment mort. Il va se relever et dire : "Marilyn, mon bébé" de sa belle voix grave. Je crie :

– Johnny ! Johnny ! Reviens !

J'ai peut-être l'air bête, mais cela m'est bien égal.

7. Star

Je tourne toute une série de films à la Fox : *As Young As You Feel*¹, *Love Nest*², *Let's Make It Legal*³ (avec Claudette Colbert, que j'admire tant quand j'étais petite), *We're Not Married, Don't Bother to Knock*⁴ (avec Richard Widmark), *O. Henry's Full House* (avec le grand acteur anglais Charles Laughton), *Monkey Business* (avec Cary Grant). Ce sont des films à petit budget, mais je suis souvent la "co-star", avec mon nom en haut de l'affiche. Je suis sûre que si Johnny était encore là pour me soutenir, je jouerais dans des films plus importants, et on ne me donnerait pas seulement des rôles de blonde idiote. Natasha dit que je dois voir le côté positif des choses : plus je tourne, plus j'apprends mon métier. Elle assiste à tous les tournages. J'ai besoin de sa présence pour répéter mes scènes, vaincre le trac et faire des progrès. Je ne peux pas compter sur les réalisateurs ou les producteurs pour m'encourager à devenir meilleure. Tout ce qu'ils veulent, c'est que je sois aussi sexy que possible.

Nous avons adopté une sorte de code : Natasha montre sa bouche si ma voix est trop basse, elle arrondit sa main si je ne me tiens pas assez droite. Les techniciens se moquent de moi. Ils disent que dès que j'ai terminé une réplique, je regarde Natasha pour recueillir son approbation. Ils sont jaloux, parce que leur nom n'est pas en haut de l'affiche.

Dans *Monkey Business*⁵, je joue un rôle comique : la secrétaire blonde idiote d'un vieux monsieur très riche, joué par Charles Coburn. Il ressemble un peu à Joe Schenck... C'est une comédie vraiment très drôle, et c'est normal, parce que le réalisateur, Howard Hawks est un de ceux dont Johnny m'avait parlé quand il me disait de choisir les meilleurs. Il a réalisé *Scarface*, *To Have And Have Not*⁶, *The Big Sleep*¹, et beaucoup d'autres films célèbres.

¹ Rendez-moi ma femme.

² Nid d'amour.

³ Marions-nous.

⁴ Troublez-moi ce soir.

⁵ Chérie, je me sens rajeunir !

⁶ Le port de l'angoisse.

Quand j'ai tourné *As Young As You Feel* avec le réalisateur Harmon Jones, deux de ses amis, qui étaient de passage à Hollywood, sont venus lui rendre visite sur le plateau. Le premier ami est un autre réalisateur, Elia Kazan, qui vient de tourner *Un tramway nommé Désir* avec un jeune acteur formidable, Marlon Brando. Le second ami, Arthur Miller, est un auteur de théâtre. C'est lui qui a écrit la célèbre pièce *Mort d'un commis voyageur*. Il est très grand et porte des lunettes qui lui donnent l'air intelligent. Je trouve qu'il ressemble au président Lincoln (sauf les lunettes). Dès que nos regards se sont croisés, nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. C'est ce qu'on appelle le coup de foudre.

Sauf que je ne peux pas être heureuse. Coup de foudre ou pas, Arthur Miller est reparti à New York. Il est marié, il a des enfants. Il travaille pour les théâtres de Broadway. Moi, je dois rester à Hollywood si je veux que ma carrière progresse.

Je me demande si je peux compter sur la Fox pour faire progresser ma carrière. Tous les critiques sont d'accord : c'est quand la Fox me prête à la RKO pour un rôle dramatique dans *Clash by Night*², du grand réalisateur allemand Fritz Lang, que l'on peut enfin constater mes progrès comme actrice. Malgré des articles enthousiastes dans tous les grands journaux, la Fox continue de me proposer des rôles de blonde stupide. Je suis sûre que Darryl Zanuck ne m'aime pas. Depuis la mort de Johnny Hyde, je n'ai plus de soutien influent à Hollywood.

Seulement, la Fox est bien obligée de remarquer mon existence parce que, d'un seul coup, toute l'Amérique parle de moi. En 1949, quand je cherchais du travail après avoir été renvoyée par la Fox et par la Columbia, j'ai accepté d'être photographiée nue pour un calendrier, dans lequel je suis baptisée "Miss Golden Dreams". Le photographe m'a couchée sur un rideau de velours rouge. Il était à deux mètres au-dessus de moi, sur une sorte d'escabeau. J'ai trouvé ses photos très réussies. Une journaliste, ayant vu le calendrier affiché chez son garagiste au début de l'année 1952, a cru me reconnaître. Cela ne se fait pas, pour une jeune actrice de Hollywood, de poser toute nue. Le cinéma est le milieu le plus hypocrite du monde. À Hollywood, tout le monde couche avec tout le monde, mais dans les films, on ne voit des personnages dans une chambre à coucher que s'ils sont mariés. La chambre comporte toujours des lits séparés, et les époux

¹ Le grand sommeil.

² Le démon s'éveille la nuit.

portent toujours un pyjama ou une chemise de nuit pour dormir. Moi, j'admets volontiers que je suis Miss Golden Dreams. Pourquoi mentirais-je ? Je n'ai pas honte de mon corps. Le service de relations publiques de la Fox en profite pour ajouter un épisode pathétique à ma légende de malheureuse orpheline : ils disent à la journaliste que j'étais obligée de poser nue pour acheter à manger tellement j'étais pauvre. En vérité, je ne mourais pas de faim. Les cinquante dollars que j'ai gagnés m'ont servi à payer une mensualité de trente dollars pour ma nouvelle voiture.

Tous les grands magazines reprennent l'histoire et publient mes photos nues. Un nouveau magazine, Playboy, fait de ma photo la couverture de son premier numéro. Les gens qui n'aiment pas le corps humain protestent et vocifèrent. Les états de Pennsylvanie et de Géorgie interdisent le calendrier. Tous les journalistes enquêtent sur ma vie et ma carrière. L'un d'eux finit par découvrir Gladys, mais il s'écrit tellement de choses sur moi, vraies et moins vraies, que cela n'a pas beaucoup d'importance. Au lieu d'être une malheureuse orpheline, je suis une malheureuse enfant abandonnée qui a caché l'existence de sa mère folle.

La Fox reçoit des milliers de lettres réclamant des photos de moi. Tous les soldats qui sont en Corée pour la guerre veulent m'afficher dans leur casemate. Selon le bureau des statistiques du courrier, je suis l'actrice la plus demandée, loin devant Betty Grable et June Haver. Il paraît qu'un régiment entier stationné en Corée a offert de m'épouser... Plusieurs magazines me consacrent de longs articles, dans lesquels ils me comparent à Jean Harlow.

Si je veux de nouveau poser nue un jour, il faudra que je maquille soigneusement mon ventre pour cacher ma cicatrice toute neuve. Les médecins ont dit qu'il fallait absolument m'enlever l'appendice, sinon je risquais la crise d'appendicite au milieu d'un tournage ; les studios détestent que les tournages soient interrompus. Quand je suis entrée à l'hôpital pour l'opération, j'avais très peur. J'ai collé un petit mot sur mon ventre avec du sparadrap. Le Dr Rabwin, mon chirurgien, l'a trouvé quand il a voulu m'ouvrir le ventre :

Dr Rabwin—très important—à lire avant l'opération !

Cher Dr Rabwin,

Coupez le moins possible. Je sais que cela peut vous paraître vaniteux, mais n'oubliez pas que je suis une femme.

Gardez (je ne le répéterai jamais assez) ce que vous pouvez. Je suis entre vos mains. Vous avez des enfants, donc vous devez me comprendre—je vous en prie, Dr Rabwin—Je sais que vous le ferez ! Merci—merci—merci.

Au nom de Dieu, cher docteur, n'enlevez pas les ovaires—et je vous en supplie, évitez une cicatrice trop grande.

Merci de tout mon cœur.

Marilyn Monroe.

Comme il était un peu étonné de trouver ce mot, le Dr Rabwin a demandé à un gynécologue, le Dr Krohn, d'assister à l'opération pour me rassurer. Il m'a enlevé seulement l'appendice, donc je peux toujours avoir des enfants. Ouf !

Maintenant que je suis vraiment devenue célèbre, la Fox me donne enfin le rôle principal dans un film : *Niagara*, réalisé par Henry Hathaway. Je joue une femme qui veut faire assassiner son vieux mari par son amant. Ce n'est pas une blonde stupide comme d'habitude, mais une blonde méchante. Je dois me montrer cruelle et vicieuse. C'est plus difficile que de remuer mes hanches en souriant. En fait, j'ai déjà joué une blonde méchante, une baby-sitter folle, dans *Don't Bother to Knock*, mais les journalistes continuent de s'intéresser plus à mes hanches qu'à mon jeu de comédienne. Il est vrai que je remue plus mes hanches dans *Niagara*, en marchant sur des pavés inégaux avec des talons très hauts, que dans n'importe lequel de mes autres films... En tout cas, Henry Hattaway, qui est réputé pour sa manière brutale de diriger les comédiens, se montre charmant avec moi et dit que je suis une très bonne actrice. Il dit que jusqu'ici, le studio ne m'a pas offert la possibilité de développer mon talent naturel.

Entre deux séances de tournage aux chutes du Niagara, je vais à New York, où je retrouve Joe DiMaggio, un joueur de baseball que j'ai rencontré l'année dernière pendant le tournage de *Monkey Business*. Il avait vu dans un magazine une photo où je suis déguisée en joueuse de baseball et avait envie de me connaître. Comme c'est le joueur le plus célèbre des États-Unis (bien qu'il ait pris sa retraite l'année dernière), les gens de la Fox ont arrangé un rendez-vous et fait prendre des photos : "Marilyn Monroe, la star qui monte, avec le grand Joe DiMaggio." Moi, je ne m'intéresse plus au baseball depuis le jour où j'ai quitté la seconde base et la Maison des Orphelins. J'avais vaguement entendu parler de ce Joe DiMaggio. On m'a dit qu'il jouait dans l'équipe des Yankees, à New York. Je craignais de voir une brute en pantalon à carreaux et cravate rose vif. J'ai été agréablement surprise : c'est un homme très distingué, vêtu

d'un costume sombre, qui ressemble à un directeur de banque – sauf qu'il a une drôle de tête, avec des yeux très écartés, de gros sourcils noirs, un grand nez, une bouche immense. S'il était acteur, il pourrait jouer les gangsters. Nous avons dîné ensemble plusieurs soirs de suite en avril 1952. Il était un peu déçu, parce qu'il croyait que je m'intéressais à son sport, à cause de la photo dans le magazine, mais je pense qu'il m'a trouvée sympathique quand même. Aidés par le service de relations publiques de la Fox, les journalistes ont commencé à écrire que la star qui monte et le champion de baseball envisageaient de se marier.

Le service de relations publiques de la Fox arrange mon passé en me présentant comme une pauvre orpheline, et maintenant ils veulent aussi arranger mon avenir. Je ne m'appartiens plus. Esclave une fois de plus.

Oh, il me plaît bien, Joe, je ne dirai pas le contraire. Seulement, il partage sa vie entre New York et San Francisco, sa ville natale, où il a ouvert un restaurant. Si nous nous marions, nous pourrions juste nous voir de temps en temps. Il voudrait que je prenne ma retraite, comme lui, et que je devienne une brave mère de famille. Oui, mais moi, je n'ai pas l'intention de partir d'ici et de renoncer à ma carrière de star. Si j'habite à Hollywood sans lui, je ne pourrai pas m'empêcher de voir d'autres hommes, parce que je me sens très malheureuse quand je suis toute seule.

Je ne dis pas que je ne me remarierai jamais, mais je crois que j'essayerai de trouver un mari qui ne soit pas trop jaloux. C'est là que le bât blesse : il m'a suffi de quelques jours pour remarquer que Joe DiMaggio est aussi jaloux qu'un Italien peut l'être, c'est-à-dire vraiment *très* jaloux. Il est même jaloux de Natasha et me demande de la renvoyer (ce qui est impossible, évidemment).

J'ai dit à un journaliste que je ne porte jamais de sous-vêtements, parce que cela me serre et me gêne. Joe est furieux. Les mères de famille italiennes, ou les futures mères de famille italiennes, portent des sous-vêtements ! Ce qui l'irrite le plus, c'est que toute l'Amérique peut m'imaginer toute nue sous ma robe. Moi, je trouve que c'est une excellente publicité.

Il ne supporte pas que mes partenaires m'embrassent dans mes films. A mon avis, il ne devrait pas sortir avec une actrice de cinéma.

Quand je vais le voir à New York, nous dînons avec ses copains. Ils parlent de baseball toute la soirée. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Ce que j'aimerais, c'est aller au théâtre, mais il dit que cela l'ennuie.

Je ne quitte plus la une des journaux. D'abord l'affaire du calendrier, puis mon premier film comme vedette, enfin mon idylle avec Joe DiMaggio. Je suis une star, cela ne fait aucun doute. Mes fans m'écrivent maintenant plus de cinq mille lettres par semaine ! La Fox me donne une loge qui appartenait jadis à Marlene Dietrich. Les gens du studio ne m'appellent plus Marilyn, mais miss Monroe.

Tout le monde dit que je suis meilleure actrice dans les comédies que dans les drames. Mon deuxième film comme star est une comédie : *Gentlemen Prefer Blondes*¹. Le réalisateur est Howard Hawks, avec qui j'ai tourné *Monkey Business*. Je partage la vedette avec Jane Russell. Nous jouons deux aventurières qui cherchent un mari riche pendant une traversée de l'Atlantique en bateau. Nous chantons et dansons. Même Mr. Zanuck est épaté (me dit-on) en voyant la scène où je chante *Diamonds are a girl's best friends*². Il me trouve tellement fabuleuse qu'il demande si on m'a doublée pour la chanson.

Au moment de la sortie du film au Grauman Chinese Theater, en août 1953, on nous invite, Jane et moi, à imprimer nos mains et nos pieds dans le ciment. C'est la consécration ! Même si ma carrière s'effondre, mes empreintes resteront gravées à côté de celles de Gloria Swanson et de Greta Garbo !

Comme Jane est renommée pour l'opulence de sa poitrine, je lui suggère en plaisantant de mouler dans le ciment cette partie de son corps. Moi qui suis célèbre pour mes fesses sensuelles, je suis prête à m'asseoir par terre...

Jane a grandi à Los Angeles, comme moi, et nous avons même fréquenté le lycée Emerson toutes les deux. Nous sommes devenues les meilleures amies du monde, malgré le désir des journalistes de nous présenter comme des rivales jalouses. Elle comprend mon angoisse face à la caméra et m'encourage amicalement. J'ai toujours peur d'être laide ou de paraître stupide. Je me lève à six heures du matin et j'arrive à l'heure au studio, mais je passe beaucoup de temps à me maquiller et à m'habiller. Je suis très distraite. Par exemple, Gladys Rasmussen et Whitey Snyder, ma coiffeuse et mon maquilleur, me préparent pour une scène que je dois tourner à dix heures du matin. Gladys commence par une permanente pour déonduler mes cheveux, puis les décolore et les teint avec un mélange spécial d'eau oxygénée et de platine argenté. Whitey pose mon fond de teint, peint mes yeux, applique ma formule secrète de rouges à lèvres, sans oublier une touche de vaseline pour que mes lèvres paraissent humides. Ensuite, je

¹ Les hommes préfèrent les blondes.

² Un diamant, c'est le meilleur ami d'une fille.

m'habille. Mon habilleuse coud la robe sur moi pour qu'elle soit bien moulante. A ce moment-là, je m'aperçois que j'ai oublié de prendre une douche ! Ce n'est pas que je perds la mémoire, mais je suis un peu dans les nuages le matin, à cause des somnifères que je prends parce que l'angoisse du tournage m'empêche de dormir. Après la douche, évidemment, Gladys, Whitey et l'habilleuse doivent tout recommencer. Il est déjà deux heures de l'après-midi. Je suis tellement en retard que je panique. Quand j'arrive sur le plateau, je vois bien que Mr. Hawks est fâché. Je ne trouve plus mes répliques. Je deviens muette. Je me sens tellement stupide ! Je retourne dans ma loge pour pleurer. Je vais vomir dans les toilettes... Jane vient me chercher, me réconforte, me console, me remonte le moral. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle.

En vérité, si je voulais être jalouse de Jane, j'aurais une bonne raison : elle est payée 150 000 dollars pour le film, alors que je suis sous contrat à 1 250 dollars par semaine, ce qui représente moins de 15 000 dollars pour la durée du tournage. Le film s'appelle *Les hommes préfèrent les blondes*, et c'est tout de même moi la blonde ! Avec mes 1 250 dollars, je dois payer Natasha et mes agents, et en plus je prends des leçons de théâtre avec Mr. Tchekhov, un neveu du grand écrivain russe Anton Tchekhov, qui a étudié avec Stanislavski à Moscou.

Natasha me fait répéter mes rôles, m'aide à les interpréter en fonction de mes aptitudes actuelles, mais moi je voudrais devenir une meilleure actrice, progresser au-delà de ce que je sais faire aujourd'hui. Mr. Tchekhov me fait travailler le théâtre. Il a inventé des exercices de gymnastiques très bizarres : je dois m'étirer en imaginant que je suis immense et énorme, puis me recroqueviller en imaginant que je suis minuscule. Il dit que je dois découvrir mes ressources cachées, développer l'harmonie entre mon esprit et mon corps, pour pouvoir jouer de manière instinctive. Et aussi, quand j'aurai appris à mieux me connaître, je pourrai décider moi-même si un rôle convient à ma personnalité ou non. Depuis que Johnny Hyde est mort, je n'ai plus personne pour me guider.

Je joue un nouveau rôle comique dans *How to Marry a Millionaire*¹, réalisé par Jean Negulesco. Il y a deux autres stars dans le film, Betty Grable et Lauren Bacall, mais les journalistes écrivent : "Le nouveau film de Marilyn Monroe."

Mr. Negulesco est né en Roumanie. C'est un Européen raffiné comme je les aime. Il se montre très aimable et tolérant avec moi. Il dit que je suis moins vive que Lauren

¹ Comment épouser un millionnaire.

Bacall, mais que je travaille beaucoup et que je retiens bien les choses une fois que je les ai comprises.

Betty et Lauren sont de véritables mères pour moi. Lauren dit que les gens du studio ne pensent qu'à exploiter les acteurs et que je ne dois pas me laisser faire.

– Tu leur rapportes des dizaines de millions de dollars. Tu es la gagnante numéro un de la Fox. Si tu as envie d'arriver en retard, arrive en retard. Ils n'ont qu'à t'attendre. Si tu te trompes vingt fois dans tes répliques, ils n'ont qu'à tourner la scène trente fois.

– Oui, mais moi, je n'ai pas envie d'arriver en retard et de me tromper. Seulement, je ne peux pas m'en empêcher...

Il y a une scène où je dois prendre mon petit déjeuner au lit et répondre au téléphone. Je décroche le téléphone avant qu'il ait sonné, ou bien je porte la tasse à mes lèvres sans avoir versé le café. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrive pas à penser à la fois à verser le café et à attendre la sonnerie du téléphone. J'ai beau regarder Natasha, je me trompe de nouveau. Tout le monde est un peu nerveux sur le plateau, mais nous réussissons quand même à tourner cette scène comme les autres.

Mr. Negulesco dit que les conseils de Natasha m'empêchent d'être naturelle et que je jouerais mieux sans elle.

Dans ce film, je suis une jeune femme timide, qui se cache derrière de grosses lunettes. Quand j'ai lu le scénario, j'ai d'abord refusé de porter des lunettes. J'avais peur d'être laide. Mr. Negulesco m'a expliqué que les lunettes m'aideraient à montrer mes qualités de comédienne. Au lieu d'exhiber ma sensualité comme dans les films précédents, je dois plutôt la masquer, mais elle s'épanouit d'autant plus dès que j'ôte les lunettes.

Les critiques trouvent que je joue très bien et que je suis très drôle (et encore plus sexy que d'habitude) quand je me cogne dans les meubles !

Je dis à Lauren Bacall que j'ai envie de me marier avec Joe DiMaggio et de l'aider à tenir son restaurant à San Francisco. Chaque fois qu'il vient à Los Angeles, il habite chez moi.

– Tu veux passer tes journées à cuire des spaghettis au lieu de faire du cinéma ?

– J'ai vingt-sept ans. J'aimerais avoir des enfants avant d'être trop vieille. Remarque, je déteste les spaghettis, mais je ne l'ai pas dit à Joe !

Lauren (qui est mariée avec Humphrey Bogart) a un adorable petit garçon nommé Steven. Il est venu la voir sur le plateau. J'aime beaucoup les enfants. Je me suis approchée de Steven.

– Quel âge as-tu ?

– Quatre ans.

– Dis donc, tu es grand pour ton âge. Je t'aurais donné seulement deux ou trois ans.

Lauren n'est pas brouillée avec les chiffres comme moi. Elle remarque que je me suis trompée : s'il a l'air grand pour son âge, il doit paraître six ou sept ans plutôt que deux ou trois. Je suis vraiment dans la lune. Lauren dit que je prends trop de pilules. Il y a celles qui m'endorment et celles qui me réveillent, et puis les vitamines pour avoir bonne mine. Elle dit aussi que je ne dois pas mélanger les pilules et l'alcool, mais c'est difficile de ne pas boire, avec tous les dîners et toutes les fêtes auxquels je dois assister. Souvent, je bois déjà avant le dîner ou la fête, pour surmonter mon trac. Je vais rencontrer des gens importants, des journalistes, des politiciens, qui pensent que je suis bête parce que je suis sexy. Je ne dois pas être trop coincée, sinon je vais confirmer leur jugement. Je suis une star, mais j'ai toujours peur – comme à l'époque où je craignais de redevenir Norma Jean.

Je continue de voir Nana Karger de temps en temps. Elle m'a montré un article de journal dans lequel il est écrit que mes trois derniers films ont rapporté vingt-cinq millions de dollars à la Fox. C'est exactement ce que disait Lauren Bacall. Mais moi, ils me paient comme une employée et ils me considèrent comme une employée. Ils se plaignent que je leur ai coûté cher avec mes retards, et maintenant, pour me punir, ils me donnent un rôle horrible dans un western, *River of No Return*¹. Mr. Tchekhov dit que je dois pouvoir choisir les scénarios qui me conviennent, mais mon contrat ne me le permet pas. Nous allons tourner dans les montagnes rocheuses au Canada. Je joue une chanteuse, comme dans *Les hommes préfèrent les blondes*, sauf que ce n'est pas un rôle comique. La Marilyn Monroe que connaît le public, celle qui rapporte des millions de dollars, est une blonde soigneusement maquillée, vêtue de robes moulantes. Placer ce personnage sur un radeau qui descend une rivière en furie, cela n'a aucun sens. En plus, le réalisateur, Otto Preminger, est un Allemand renommé pour sa cruauté. Européen oui, raffiné non. Dès les premiers jours de tournage, il se dispute avec Natasha.

– Je veux que vous disparaissiez et je vous interdis de revenir sur le plateau.

Je téléphone à Mr. Zanuck en menaçant de tout laisser tomber. Mr. Preminger est bien obligé d'accepter la présence de Natasha.

¹ Rivière sans retour.

Ce radeau est très dangereux. Je tombe à l'eau plusieurs fois. Shelley Winters, une actrice avec qui j'ai habité il y a quelques années, tourne un film dans les environs et vient me rendre visite.

– Fais attention, Marilyn, tu pourrais te casser la jambe.

Cela me donne une idée. Je dis à tout le monde que je me suis fait mal à la jambe en sautant du radeau. Les journalistes, qui me surveillent de près, écrivent : "Marilyn Monroe blessée pendant le tournage." Je vais voir un radiologue, qui ne décèle aucune fracture.

– C'est peut-être une entorse.

– Je me sentirais rassurée si vous me mettiez un plâtre, Docteur.

Otto Preminger comprend que je joue la comédie, mais qu'il ne peut pas gagner la partie. Le tournage est interrompu. S'il veut terminer son film, qui a déjà pris énormément de retard parce que le radeau refusait de descendre sagement la rivière, il doit changer d'attitude et me respecter.

Robert Mitchum, qui est mon partenaire dans le film, dit que ce n'est plus *Rivière sans retour*, mais *Film sans retour*. Lui, il ne s'en fait pas. Il est imperturbable. Quand nous devons attendre des heures que les techniciens réparent le radeau, il s'assoit sans bouger. Je ne sais jamais s'il dort où s'il est éveillé. On dirait qu'il ignore le trac. Il ressemble à un grand ours placide.

Le premier jour du tournage, il m'a dit qu'il me connaissait.

– Je t'ai vu en photo toute nue.

– Beaucoup de gens m'ont vue en photo toute nue.

– Oui, mais moi, c'était pendant la guerre. J'étais le copain de ton mari, Jim Dougherty, à l'usine Lockheed. Il t'avait prise en photo sur la véranda de votre maison.

– Tu as raison, je m'en souviens !

– Tu insérais des petits messages dans sa gamelle : "Mon Papa, je pense à toi. Ton bébé." Qu'est-ce qu'il devient, ce brave Jim ?

– Il est policier à Los Angeles. Je l'ai revu une ou deux fois. Il dit qu'il est toujours amoureux de moi.

– Tu vas te marier avec Joe DiMaggio et devenir patronne de restaurant ?

– Je ne sais pas.

Ce tournage est vraiment très difficile et fatigant. Nous tournons certaines scènes plus de dix fois. Je suis incapable de me reposer en m'adossant à un tronc d'arbre, comme Robert Mitchum. Je suis mouillée, j'ai froid, je suis épuisée. Pour éviter

d'augmenter le retard du tournage et d'avoir à payer l'équipe en heures supplémentaires, le médecin de plateau me fait une piqûre remontante, ce qu'on appelle un *hot shot*. C'est très courant. Les médecins de plateau font souvent ce genre de piqûre aux acteurs le soir, après seize ou dix-huit heures de tournage, quand il faut terminer une scène plutôt que d'avoir à la recommencer le lendemain, ou bien quand on doit tourner une scène dansée plus de vingt fois dans une comédie musicale. Je lui demande ce que contient son *hot shot*.

– Oh, un mélange d'amphétamines et de vitamines.

– Des amphétamines ? C'est très fort, non ?

– Pas plus fort que cinq litres de café noir ! Je vais aussi vous donner des somnifères, sinon vous ne pourrez pas dormir.

Tout le monde avale des pilules, à Hollywood, donc je m'y connais un peu. Jusqu'à maintenant, j'ai pris des remontants et des somnifères légers. Pour contrebalancer le *hot-shot* d'amphétamines, le médecin me donne des barbituriques, c'est-à-dire des somnifères très puissants. Ils traitent les acteurs comme du bétail.

Joe DiMaggio passe plusieurs jours avec nous. Je crois qu'il est jaloux de Robert Mitchum et veut me surveiller. Il a apporté tout un attirail de pêche. J'explore les torrents de montagne avec lui. Quand nous sommes ensemble dans la nature, loin de tous ces fous qui font du cinéma, la vie me paraît plus simple.

La personne avec laquelle je parle le plus, c'est Whitey Snyder, mon maquilleur. Il est devenu mon confident. Il sait que, chaque matin, je retarde mon arrivée sur le plateau parce que je suis terrifiée. Il pense que je ne suis pas vraiment faite pour le cinéma—c'est-à-dire, pour le cinéma tel qu'il se pratique à Hollywood.

– Tu serais plus heureuse si tu épousais ton Italien. Regarde ce paysage magnifique. Vous pourriez vous installer dans un ranch et avoir douze enfants !

– Peut-être que je vais le faire. Pour l'instant, j'ai du mal à trouver la rivière magnifique, vu que je tombe dedans plusieurs fois chaque jour.

8. Le mari de miss Monroe

Après *Rivière sans retour*, le studio me propose encore un rôle de blonde sexy, dans *Pink Tights*¹. Mon partenaire serait Frank Sinatra, ce qui ne me déplairait pas, mais je ne veux plus tourner n'importe quoi. Je demande à lire le scénario. Le studio refuse. Lire ce que je dois jouer, c'est la moindre des choses, tout de même.. Je leur coûte seulement 1 500 dollars par semaine, je leur rapporte des millions, ils pourraient me respecter un peu. Des acteurs moins importants que moi ont le droit de lire les scénarios et sont payés trois fois plus. La vérité, c'est qu'ils m'ont toujours méprisée, parce qu'ils m'ont vu débiter comme starlette. De toute façon, même sans lire le scénario de *Pink Tights* en détail, je sais que le rôle ne me convient pas. Je ne suis pas votre esclave ! Jean Harlow, mon idole et mon modèle, a résisté aux studios et obtenu la modification de son contrat. Bette Davis aussi : elle me l'a raconté quand nous avons tourné *Eve*. Je décide de ne pas me présenter aux réunions préliminaires. La Fox dit que j'ai rompu mon contrat et me renvoie. Joe est très content.

– Puisque tu as tous ces ennuis avec le studio et que tu ne travailles pas, nous n'avons qu'à nous marier. Les Japonais m'invitent pour lancer leur saison de baseball ; ce sera notre voyage de noces.

– Okay !

Le 14 janvier 1954, deux jours après ce dialogue, je suis dans le restaurant de Joe à San Francisco. Le patron du restaurant, Reno, téléphone à un juge qu'il connaît.

– Pouvez-vous venir à la mairie dans une heure pour un mariage ?

Nous arrivons à la mairie en même temps que le juge. Nos deux témoins sont Reno et Lefty O'Doul, un vieux joueur de baseball qui a engagé Joe dans son équipe avant la guerre. Les employés de la mairie sont un peu pris de court et n'arrivent pas à trouver une machine à écrire pour taper le contrat. Je profite du délai pour téléphoner à mes journalistes préférés et leur annoncer la bonne nouvelle.

Je me suis mariée avec Jim Dougherty sous le nom de Norma Jeane Baker, et maintenant j'épouse Joe sous le nom de Norma Jeane Mortensen. Cela n'a aucune

¹ La diablesse en collant rose.

importance, puisque je suis Marilyn Monroe. Je porte un petit bouquet d'orchidées. Je me tourne vers Joe.

– Promets-moi que si je meurs avant toi, tu déposeras des fleurs sur ma tombe toutes les semaines, comme William Powell l'a fait sur la tombe de Jean Harlow.

– Je te le promets, Marilyn.

Joe m'offre un anneau en or serti de diamants. Je lui offre des photos de moi toute nue qui n'ont pas été mises dans le fameux calendrier parce qu'elles étaient trop osées.

Je suppose que les journalistes ont prévenu leurs collègues de la radio, qui ont aussitôt diffusé la nouvelle. Quand nous sortons de la mairie, plusieurs centaines de personnes nous attendent sur la place et nous applaudissent ! Les photographes exigent un baiser, évidemment. Les journalistes me demandent combien nous aurons d'enfants. Je réponds six.

Avant de partir au Japon, nous passons quinze jours à la montagne près de Palm Springs. Ce qui est bien, c'est que nous habitons dans le chalet de mon avocat, où il n'y a pas de télévision. Joe ne peut pas passer ses soirées à regarder les matches de baseball ou de football américain, donc il est obligé de s'occuper de moi. Il m'apprend à jouer au billard.

Je suis contente de partir loin d'ici. Je suis allée au Mexique et au Canada, mais je n'ai jamais traversé l'océan. Joe connaît déjà le Japon.

– Les Japonais sont fous de baseball. Je suis encore plus célèbre là-bas qu'ici. Dans les sondages, les deux Américains que préfèrent les Japonais sont le général MacArthur¹ et moi.

Nous prenons un avion de la Pan American Airways à San Francisco. J'ai toujours un peu peur en avion. J'ai l'habitude de voyager avec tout un tas de gens du studio, qui plaisantent et me font oublier mon angoisse. Joe ne plaisante pas beaucoup. Crispée au fond de mon siège de première classe, je me demande si je ne me suis pas trompée. Il est aussi beau qu'une statue grecque, mais je m'ennuie avec lui. Nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Il ne sait parler que de baseball, ou à la rigueur de boxe et de golf. Si mon maquilleur ou un autre de mes amis d'Hollywood nous accompagnait, je pourrais échanger des potins et rire un peu. J'ai cru améliorer ma vie. Avec ma malchance habituelle, je sens que cela va tourner à la catastrophe une fois de plus. Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de devenir une mama italienne. J'aime bien le corps de

¹ Commandant de l'armée d'occupation américaine après la guerre et principal artisan de la reconstruction du Japon.

Joe, mais est-ce que je l'aime, lui ? Peut-être ai-je cru l'aimer parce que je l'ai vu très malheureux. Son frère s'est noyé. Quand il pleurait dans mes bras, je fondais... Je ne supporte pas de voir quelqu'un pleurer. Mais moi, je n'ai personne pour me consoler quand je pleure.

A l'escale d'Honolulu, une foule immense envahit la piste dès que l'avion s'arrête de rouler. Nous n'avions pas du tout prévu cela. A Los Angeles ou à New York, le public n'est pas averti de mes déplacements. Ou bien, quand il l'est, le studio prévient la police, qui pose des barrières. Maintenant, bien sûr, le studio ne s'occupe plus de moi. Nous devons descendre de l'avion, qui repart seulement dans plusieurs heures. Mes admirateurs poussent de grands cris, se précipitent sur moi pour me toucher. Joe essaye de les repousser. On m'arrache des cheveux. C'est horrible ! Cela ressemble à une émeute. Mon cœur bat à cent à l'heure. Je commence à avoir sérieusement peur.

A Tokyo, c'est encore pire. Heureusement, les policiers sont assez nombreux pour nous protéger, mais nous devons descendre de l'avion par la soute à bagages pour échapper à la foule. Nous montons dans une voiture décapotable. Des dizaines de milliers de gens se pressent tout le long de la route qui conduit de l'aéroport à la ville. Ils crient "Mon-chan ! Mon-chan !" Il paraît que c'est une façon affectueuse de dire "miss Monroe". Je sens que Joe est un peu dépité. Quand nous nous sommes envolés de San Francisco, il était encore le plus célèbre joueur de baseball du monde. Maintenant, il découvre qu'il est devenu "le mari de Mon-chan"...

La foule qui se presse devant l'hôtel Impérial, contenue par plusieurs centaines de policiers, ne s'apaise que lorsque j'apparais à la fenêtre de ma chambre pour remercier le peuple japonais de son accueil. J'ai l'impression de ressembler à Staline sur le balcon du Kremlin. Je me tourne vers Natasha pour lui demander ce que je dois dire, mais elle n'est pas là.

Je pensais voyager sous l'identité de Mrs. DiMaggio, épouse d'un joueur de baseball, vêtue et coiffée simplement, profitant de sa lune de miel pour se reposer un peu. Je suis bête, quand même. Je ne prévois jamais ce qui va se passer. Les gens attendaient la célèbre Marilyn Monroe, évidemment. Je suis obligée de jouer mon personnage. Sauf que c'est encore plus difficile que d'habitude, parce que les personnes qui mettent des heures à me fabriquer chaque matin sont restées en Californie. Je suis obligée de me maquiller et de me coiffer moi-même, et de demander à une femme de chambre de coudre ma robe sur moi. Moi qui croyais partir en vacances, je dois travailler tous les jours comme à Hollywood.

Je crains de découvrir une chose vraiment effrayante : je suis prisonnière de Marilyn Monroe ; je ne peux plus échapper à mon personnage. Où que j'aille, je suis en représentation.

Afin que Joe puisse faire la tournée des clubs de baseball sans être dérangé par mes fans, je pars chanter devant les troupes américaines stationnées en Corée du sud. Autant jouer mon rôle, puisque je ne peux pas faire autrement. Joe devrait être content, pourtant il boude parce que je l'abandonne pendant notre lune de miel.

Les soldats sont plus disciplinés que la foule effrayante des aéroports, mais aussi enthousiastes. Pour la première fois de ma vie, je me produis devant un public en chair et en os. Quand dix mille soldats hurlent "Marilyn" en même temps, cela fait du bruit ! Ils sont loin de chez eux, loin de leur petite amie. Ma visite représente un vrai moment de bonheur pour eux et pour moi. Toute ma vie, j'ai souffert d'une vague impression que "personne ne m'aime". En Corée, pour la première fois, je ressens l'impression contraire : "Tout le monde m'aime."

Je chante une dizaine de fois en plein air, et même en plein vent. Résultat, une bonne grippe. Je reviens à Tokyo brûlante de fièvre, mais heureuse comme tout.

– C'était incroyable, Joe ! Tu n'as jamais entendu de tels cris d'enthousiasme.

– Oh si. Mais il ne faut pas que cela te monte à la tête. Tu rates la balle une fois, et tu découvres qu'ils font encore plus de bruit en te huant qu'en t'applaudissant.

Nous rentrons à San Francisco, où j'apprends à exercer mon nouveau métier : mascotte du restaurant de Joe. Les touristes viennent me voir et me demandent des autographes. Le restaurant est toujours plein. Oui, mais je m'ennuie autant qu'à l'époque où je restais à la maison en attendant Jim Dougherty. Et encore, je pouvais repasser les chemises de Jim pour me distraire, tandis qu'aujourd'hui, j'ai des domestiques pour le faire. Maintenant, je suis sûre que je me suis trompée. Je ne pourrai pas passer tout le reste de ma vie avec Joe. Par exemple, je pense toujours à Arthur Miller. Je viens de me marier avec Joe, mais je rêve en secret d'être mariée avec Arthur. C'est bizarre, non ?

Le frère de Joe est patron de pêche, comme l'était son autre frère (celui qui s'est noyé) et son père. Il nous emmène en mer sur son chalutier. Joe est rouge de plaisir. Moi, je suis verte.

Quand je sors dans les rues de San Francisco, je dois me cacher, mettre une perruque noire et des lunettes si je veux échapper à la foule. En fait, j'aime quand même mieux la vie de star. Je ne peux pas renoncer au plaisir intense que j'ai ressenti quand l'amour de quinze mille soldats m'a submergée comme une vague brûlante.

Justement, la Fox fait amende honorable. Ils reconnaissent que le scénario de *Pink Tights* est mauvais et abandonnent le projet. Ils me proposent de me reprendre en augmentant mon salaire. Ils préparent un scénario sur mesure pour moi, *The Seven-Year Itch*¹. Je dois reconnaître que c'est un projet qui me convient, une comédie très drôle mise en scène par l'un des plus grands réalisateurs de Hollywood, Billy Wilder.

Comme le scénario n'est pas prêt, je tourne d'abord un film musical, *No Business Like Show Business*², qui ne vaut rien du tout. C'est encore pire que *Pink Tights*. Je joue un rôle secondaire, celui d'une demoiselle de vestiaire qui devient artiste de music-hall. Mon principal numéro de danse, au lieu d'être provocant et sexy, a quelque chose de vulgaire et de laid. Je commence à trouver que c'est la faute de Natasha Lytess, qui m'encourage à exagérer mes positions et mes gestes. En plus, j'ai du mal à chanter et à danser. Cela fait près d'un an que j'ai interrompu ma carrière et cessé de travailler avec mes professeurs. Je n'arrive pas à apprendre mes répliques. Nana Karger, chez qui je me réfugie quand j'ai besoin de réconfort, dit que je devrais boire moins d'alcool et éviter les somnifères si je veux garder ma voix et ma mémoire. C'est aussi que je me dispute avec Joe. Nous habitons dans une grande maison à Beverly Hills. Il refuse que j'invite mes amis de Hollywood. Il passe tout son temps à regarder des matches et des émissions stupides à la télévision. Je me sens encore plus seule que d'habitude, puisque je ne peux pas voir mes amis. Souvent, il ne me parle plus pendant des jours. Quand je lui demande timidement pourquoi il est fâché, il répond : "Arrête de m'embêter !" d'une voix menaçante. Il veut m'interdire de porter des robes décolletées, comme s'il était mon maître. Il dit que je ne joue que des rôles de catin. En fait, il méprise les femmes. Il est violent. Il me bat. Comment pourrais-je renoncer aux somnifères ? Si je cesse d'en prendre, je rumine l'échec de mon mariage et je ne dors plus. J'ai peur de devenir folle.

Quand le film sort, les journalistes écrivent des critiques sévères et mes fans sont déçus.

¹ Sept ans de réflexion.

² La joyeuse parade.

Heureusement, le tournage de *Sept ans de réflexion* me permet de remonter la pente. Mr. Wilder est un réalisateur génial ! Il parle avec un accent allemand, comme Otto Preminger, mais il est autrichien – viennois, comme les pâtisseries et la valse. Très élégant, très drôle. Il porte un petit chapeau comique qui lui va très bien. C'est le deuxième réalisateur, après Howard Hawks, qui sait vraiment me mettre en valeur. Il me laisse prendre mon temps. Au lieu de renvoyer Natasha Lytess, il la considère comme son alliée et s'adresse à elle quand je ne comprends pas une scène.

Je joue la voisine un peu naïve, mais très séduisante, d'un homme marié resté seul à New York pendant les vacances. Nous tournons dans une vraie maison de la 61^{ème} rue à New York. Quand je travaille dans un studio de Hollywood, le public n'assiste pas au tournage. A New York, évidemment, on ne peut pas empêcher des centaines de badauds de se presser dans la rue tous les jours. Des barrières les empêchent de s'approcher de la maison, mais on entend quand même leurs cris ("Marilyn ! Marilyn !"), de sorte que nous devrons postsynchroniser le film plus tard, à Hollywood.

Depuis ma tournée en Corée, je n'ai plus peur de la foule. Je sens que tous les hommes qui me regardent sont amoureux de moi. Qui s'en plaindrait ? Ils se pressent, nombreux, au coin de la 52^{ème} rue et de Lexington avenue quand je tourne, le 15 septembre à deux heures du matin (pour que l'on puisse barrer les rues sans trop gêner la circulation), la scène la plus sexy du film : l'histoire se passant pendant un torride été new-yorkais, je me place sur une grille d'aération du métro pour trouver un peu de fraîcheur ; le courant d'air soulève ma jupe blanche comme un parachute.

En vérité, ce n'est pas un vrai tournage, mais un événement publicitaire monté par le studio pour faire parler du film d'avance. Tous les journaux publient la photo de la grille d'aération ! Pendant ce temps, les charpentiers de Hollywood sont en train de fabriquer un décor pour que nous tournions la version définitive de la scène en studio...

D'habitude, Joe n'assiste pas à mes tournages, mais un journaliste cruel l'a emmené au coin de Lexington et de la 52^{ème} pour noter ses réactions. Son épouse montre ses cuisses à deux mille hommes surexcités qui sifflent de plaisir et crient : "Hourrah ! Hourrah ! Plus haut ! Plus haut !" Joe est furieux. Il préfère rejoindre ses camarades de baseball et de billard, qui se moquent de lui. Nous nous disputons dans notre chambre d'hôtel. Il crie, il me bat, je pleure. Le jour même, il retourne à San Francisco. J'annonce aux journalistes que nous allons divorcer, après huit mois de mariage.

Maintenant que je ne me dispute plus chaque soir avec Joe, j'arrive à peu près à l'heure pour le tournage et je cesse de me tromper dans mes répliques. Natasha, qui n'a jamais aimé Joe, dit que j'avais besoin de retrouver ma liberté.

Les puritains sont aussi furieux que Joe à l'idée que je montre mes cuisses. Leurs radios disent que j'encourage la perversion sexuelle et que je suis la honte de l'Amérique. Des organisations familiales écrivent des lettres d'insulte au studio et aux journaux. Je voudrais qu'on me respecte, mais je ne suis pas une femme respectable.

On dit que cent cinquante millions d'hommes rêvent de tromper leur épouse avec moi.

Je commence à connaître beaucoup de monde à New York. Je revois plusieurs fois Milton Greene, un photographe très réputé en ce moment. L'année dernière, il est venu à Hollywood faire un reportage sur moi pour le magazine Look. Il a fait des photos magnifiques, peut-être les plus belles photos de moi qui aient jamais été prises. J'avais entendu parler de lui, mais j'étais très étonnée en le rencontrant : il paraissait vraiment très jeune, comme s'il venait tout juste de quitter le lycée.

– Vous n'êtes qu'un garçon !

– Vous n'êtes qu'une fille !

Nous avons ri tous les deux. Une sorte de complicité s'est installée entre nous. Nous avons beaucoup parlé. Il trouve aberrant le contrat qui me lie à la Fox. Je rapporte des bénéfices énormes au studio, pourtant je ne suis qu'une simple employée sans le moindre pouvoir. Comme par ailleurs il a envie depuis longtemps de passer de la photo au cinéma, il m'a proposé de fonder une maison de production avec lui. Nous pourrions produire mes films, puis les vendre à la Fox ou à d'autres studios.

Dès que je rentre à Hollywood, Joe arrive de San Francisco. Il dit qu'il m'aime toujours. Je ne veux pas le savoir. Il a été trop brutal avec moi. Je ne le supporte plus. Je me réfugie chez Nana Karger.

Je n'étudie plus le chant avec Fred Karger, mais avec Hal Schaefer. C'était mon coach et mon accompagnateur quand je tournais *Gentlemen Prefer Blondes* et *There's No Business Like Show Business*. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi doux. Il m'écoute, il me comprend, il me donne confiance en moi. Il me montre qu'en respirant profondément, je chante mieux et je suis plus détendue. Nous enregistrons un disque de

chansons ensemble pour RCA. Pour la première fois, je vais plaire au public pour autre chose que ma poitrine et mes fesses.

Comme je suis très secouée par l'échec de mon mariage et très malheureuse, Hal me console. C'est tout de même réconfortant de constater que les hommes ne sont pas tous des brutes comme Joe.

Je sais bien que Joe est très jaloux, mais il n'a plus de raison de l'être, puisque notre mariage est mort. Il est vrai que le divorce n'a pas encore été prononcé, parce que nos avocats sont en train de discuter. C'est juste une formalité légale. En tout cas, je ne vis plus avec Joe.

Je ne comprends rien à la psychologie des hommes : il est toujours aussi jaloux. Il me fait suivre par des détectives privés. En fin de compte, le divorce est prononcé le 27 octobre 1954. Le 5 novembre, alors que je passe la soirée avec Hal dans un appartement que des amis nous ont prêté, Joe et son copain Frank Sinatra, prévenus par les détectives, viennent défoncer la porte. Seulement, comme ils ne sont pas très malins, ils se trompent d'appartement et entrent chez la voisine, une vieille dame qui pousse des hurlements à réveiller les morts. Nous entendons les coups de pied qui fracturent la porte, les cris de la voisine, les pas précipités des deux hommes qui s'enfuient, le crissement des pneus de leur voiture. Hal tremble comme une feuille. Un gros Italien, sans doute envoyé par Joe, lui a déjà cassé la figure le mois dernier.

Le 6 novembre, le lendemain de cette horrible soirée, le studio organise une grande fête pour moi chez Romanoff à l'occasion de la sortie de *Sept ans de réflexion*. Tout Hollywood y assiste : les grands patrons Sam Goldwyn, Jack Warner et Darryl Zanuck ; mes idoles Claudette Colbert et Clark Gable ; Humphrey Bogart et Lauren Bacall, Gary Cooper, James Stewart, Doris Day ; et des dizaines d'autres personnes célèbres. Cela me fait tout drôle de remarquer que dans la réalité, ces géants de l'écran sont des gens ordinaires, et que certains d'entre eux ressemblent plutôt à des nains. Moi aussi, je le crains, je suis moins fascinante dans la vie que sur l'écran...

L'acteur Ronald Reagan me dit en plaisantant que c'est lui qui a lancé ma carrière, en publiant ma photo sur la couverture du magazine Yank. Sa première femme, Jane Wyman, est présente aussi. Elle s'est mariée récemment avec Fred Karger, mon ancien amoureux.

Les gens de Hollywood reconnaissent enfin, à leur corps défendant et sous la pression du public, que je brille au firmament des stars. Je suis quand même très émue,

Moi, Marilyn

d'abord parce que j'arrive avec une heure de retard (ma voiture est tombée en panne sèche), ensuite parce que j'ignorais que tout ce beau monde allait venir m'applaudir.

9. New York

Ils me proposent de nouveau un film stupide : *How To Be Very, Very Popular*¹. Ils veulent que je joue une stripteaseuse ! S'ils croient pouvoir se moquer de moi encore longtemps, ils se trompent.

Les avocats de Milton Greene ont trouvé des arguments juridiques qui m'autorisent à rompre mon contrat avec la Fox. Si le studio m'intente un procès, cela nous coûtera au moins 50 000 dollars en frais d'avocats, mais la Fox perdra les millions de dollars que pourraient rapporter mes prochains films. Nous sommes donc sûrs qu'ils renonceraient au procès et préféreront signer un contrat avec la compagnie Marilyn Monroe Productions, que nous allons fonder.

A la fin de l'année 1954, je mets ma perruque noire et mes lunettes, je prends un billet d'avion au nom de Zelda Zonk, et je pars discrètement à New York avec Milton. Sa femme Amy vient nous chercher à l'aéroport. Je m'installe chez eux avec mes livres, mes disques, mon séchoir de coiffeur, mes photos de Clark Gable et du président Lincoln. Ils habitent à la campagne, dans le Connecticut. Leur maison est une vieille ferme rénovée, entourée par un immense terrain qui comprend une forêt, une rivière et même un lac. Je découvre la neige, le changement des saisons... Pour la première fois depuis longtemps, je me promène toute seule, je communie avec la nature. Je me repose et je renais.

J'adore Josh, le fils de Milton et Amy, qui apprend à marcher et à parler. Je lui dis que je suis tante Marilyn. Je fais la baby-sitter quand les Greene vont en ville. Je lui chante des berceuses pour l'endormir.

Vus de New York, les gens de Hollywood paraissent très vulgaires. Milton et Amy sont élégants, raffinés, cultivés. J'observe Amy : sa façon de parler sans jamais hausser le ton, de s'habiller en mariant soigneusement les matières et les couleurs. Elle ressemble à Audrey Hepburn. J'ai beaucoup à apprendre si je veux pouvoir jouer dans des films de qualité. Elle dit que je n'ai pas besoin de porter des vêtements aussi moulants pour me mettre en valeur. Elle me présente des couturiers qui renouvellent ma garde-robe. Nous dépensons l'argent de la nouvelle société de production. Après des

¹ Comment être très, très populaire.

discussions avec des financiers auxquelles je ne comprends rien, Milton décide de s'endetter à titre personnel en prenant une hypothèque sur la ferme. Il dit que je dois maintenir mon standing de star. Il loue un appartement dans l'immeuble de luxe Waldorf Towers pour que je puisse habiter à New York et me montrer de temps en temps en public. Il m'achète une Ford Thunderbird blanche, paie le coiffeur, le maquilleur, le masseur, les médecins, etc. Il engage une attachée de presse, Lois Weber, pour s'occuper de mes relations avec les journaux. Il verse cent dollars par semaine pour le séjour de Gladys (ma mère) dans une maison de santé psychiatrique plus confortable que l'hôpital de l'état de Californie. Il compte dépenser à peu près cinquante mille dollars par an, en plus des cinquante mille pour les avocats.

Pour devenir une comédienne capable de tenir les rôles les plus difficiles, je prends des cours avec Lee Strasberg le professeur de Marlon Brando, James Dean, Paul Newman, Montgomery Clift. C'est mon amie Shelley Winters, une de ses élèves, qui a fait les présentations. L'école de Lee Strasberg s'appelle *l'Actors Studio*. Avant de fonder son école, il était acteur et metteur en scène de théâtre. Les Carnovsky, avec qui je prenais des leçons au début de ma carrière, avaient travaillé avec lui. C'est un petit homme de cinquante-cinq ans, qui ressemble à un chauffeur de taxi que je connais, sauf que sa voix est très particulière : à la fois douce et convaincante. Il me semble qu'il est très autoritaire, mais il n'a pas besoin de hausser la voix, parce que ses élèves (les "membres" du studio) le respectent et le craignent. Il dit que je suis aussi douée que Marlon Brando, très "lumineuse", que je possède une énergie immense, mais que je dois la maîtriser et la canaliser pour enrichir mon jeu, sinon elle se gâte et me rend malade. En fait, je dois apprendre à mieux connaître ma "clé intérieure". Il parle tout le temps de cette clé intérieure et de la "mémoire émotionnelle". Un acteur qui est en rapport avec sa clé intérieure peut s'impliquer tout entier dans son rôle, corps et âme, de sorte qu'il paraît *vivre* le personnage au lieu de seulement le jouer. Il recrée les émotions du personnage en puisant dans le "trésor caché" de sa propre mémoire émotionnelle.

Les cours ont lieu le mardi et le vendredi, à l'heure du déjeuner. Les élèves jouent des fragments de scènes, pendant dix minutes chacun, mais je suis trop timide pour jouer devant les autres, et d'ailleurs je manque toujours le début, parce que j'arrive en retard. Lee me donne aussi des cours particuliers. Il est plus gentil avec moi qu'avec sa propre fille, Susan. Elle m'a dit qu'il est capable d'entrer dans des rages folles, mais avec moi, il ne se met jamais en colère. Il me fait chanter une chanson, d'abord sans

bouger du tout, puis en sautant sur un petit tabouret. Je dois ensuite fermer les yeux et revivre un souvenir d'enfance. Je me souviens du jour où j'ai essayé de m'enfuir de l'orphelinat avec une autre fille. La mère de dortoir nous a attrapées, mais la directrice, au lieu de me punir, m'a maquillée et parfumée.

Je finis par rencontrer l'ancien élève le plus célèbre de l'Actors Studio, mon acteur préféré : Marlon Brando. Je sors plusieurs soirs avec lui. Alors qu'il joue des personnages violents, il est en réalité très gentil.

Souvent, les élèves de l'Actors Studio entreprennent une psychanalyse pour découvrir leur clé intérieure et leur mémoire émotionnelle. Je vais essayer, moi aussi. Milton Greene me recommande sa psychanalyste, Mrs. Hohenberg. C'est une grosse dame hongroise aux cheveux blancs, qui parle avec le même accent que mon ami le photographe André de Dienes.

A la sortie de *Sept ans de réflexion*, les critiques sont éblouis par mon personnage au point d'oublier Tom Ewell, mon partenaire. Moi, j'aimerais qu'ils parlent un peu moins de ma sensualité et un peu plus de mon travail de comédienne. C'est difficile, évidemment, quand une photo de moi de vingt mètres de haut, la jupe soulevée par le courant d'air de la bouche de métro, est affichée à Times Square.

J'ai revu Billy Wilder à la première du film. Il dit que je perds mon temps à l'Actors Studio.

– Vous n'avez pas besoin d'apprendre à jouer, Marilyn. Il suffit que vous soyez vous-même devant la caméra. Si vous voulez absolument étudier, vous feriez mieux d'aller en Suisse étudier la ponctualité chez Patek Philippe.

Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il voulait dire, parce que j'ignorais que Patek Philippe est un fabricant de montres. Quel plaisantin, ce Billy !

J'aime beaucoup me promener dans les rues de New York. Je porte des lunettes, mais la perruque noire est inutile. Quand je n'ai pas ma coiffure, mon maquillage et ma robe moulante de Marilyn, personne ne me reconnaît.

Qu'est-ce que je dis ? Il y a six personnes qui me reconnaissent quel que soit mon déguisement. Ce sont des fans, des adolescents, quatre filles et deux garçons, qui passent leur temps à se relayer devant ma porte. Je n'avais pas remarqué leur existence, mais plusieurs journaux ont parlé d'eux. Au début, ils me surveillaient individuelle-

ment, puis ils se sont associés. On les appelle “The Monroe Six”. J’ai commencé à échanger quelques paroles avec eux et à leur demander de menus services.

– Bonjour, les six ! Vous allez bien, aujourd’hui ?

– Bonjour, miss Monroe !

– J’ai une ordonnance. Quelqu’un peut aller à la pharmacie ?

En vérité, comme les trois mousquetaires qui sont quatre, les six sont sept. L’année dernière, quand je tournais *Sept ans de réflexion*, j’ai remarqué, dans la foule des badauds qui se pressaient derrière une barrière et me demandaient des autographes, un gamin de quinze ans qui criait :

– Je veux un baiser, je veux un baiser !

– Et quoi encore ? Non !

– Allez, juste un petit, sur la joue !

Quand je suis revenue à New York, je l’ai vu parfois derrière les six. Il ne veut pas s’associer avec eux. Ils m’ont dit qu’il s’appelle Jimmy Haspiel. Souvent, quand je me promène, les six me suivent à une certaine distance, mais j’accepte que Jimmy marche avec moi pour me faire la conversation. Je l’emmène en taxi. Nous allons manger des hot dogs à Coney Island. Il a une bonne tête ronde et paraît plus jeune que son âge. Il pourrait jouer un rôle de petit livreur de journaux dans un film. Je le considère un peu comme un fils adoptif.

Les somnifères me font de moins en moins d’effet. Dix mille pensées se bousculent dans ma tête. Qu’est-ce que je vais devenir ? La société Marilyn Monroe Productions va-t-elle réaliser des films, ou bien réussir à négocier avec la Fox ? Ma carrière de star est-elle finie ? Les cours de l’Actors Studio vont-ils faire de moi une vraie comédienne ? Je revis les cauchemars de mon enfance que je raconte à Mrs. Hohenberg. Ils m’ont tous abandonnée... Gladys est devenue folle. Les Atkinson sont partis en Angleterre, les Giffen dans le Mississippi. Grace m’a confiée à l’orphelinat au lieu de s’occuper de moi, et puis elle est partie en Virginie avec Doc... Quand je n’arrive pas du tout à dormir, je sors au milieu de la nuit. Heureusement que l’un des six est toujours là pour m’escorter. Je crois que les pilules et l’alcool augmentent mon angoisse. La solitude m’horrifie. Je téléphone à qui je peux à trois heures du matin. Ou bien je vais me réfugier chez Lee et Paula Strasberg. Je m’installe dans la cuisine avec Paula. Emmitouflée dans sa vieille robe de chambre, elle ressemble à une bonne grand-mère russe, une babouchka. Elle boit du thé, moi du Champagne. Il est très rare que je passe

une nuit tranquille. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que j'aie souvent l'air d'une somnambule dans la journée.

Je me demande si j'ai vraiment des amis sincères. Pour les gens de Hollywood, je suis une poule aux œufs d'or, une sorte de marchandise. Même Milton et Amy Greene ont investi leur fortune personnelle et comptent gagner de l'argent grâce à moi. Ils négocient avec la Fox en mon nom sans rien me dire. Pour le public, je suis une star, une déesse inaccessible. Moi, je ne me sens pas divine du tout. Je continue de souffrir chaque mois au moment de mes règles. Les médecins disent que mes organes de reproduction sont en mauvais état, et que je n'aurai peut-être jamais d'enfant. Je suis tout le temps malade. J'avale toutes sortes de pilules qui ne me font aucun effet.

Mes rapports avec les Monroe Six et Jimmy Haspiel sont plus simples. S'ils me considèrent comme une déesse, c'est une déesse qui est descendue sur terre et se promène en blue jeans et en chaussures de tennis. Je peux leur parler sans craindre de dire une bêtise, sans me préoccuper de ma carrière et de ma clé intérieure.

Si, j'ai peut-être un couple d'amis sincères : le poète Norman Rosten et sa femme Hedda. Au printemps de 1955, je faisais des photos, quand soudain une averse a interrompu la séance. Le photographe savait que j'aime la poésie et connaissait les Rosten, qui habitaient tout près. Il m'a emmenée chez eux pour me sécher. J'ai tout de suite sympathisé avec leur fille Patricia, qui a huit ans. J'ai été très émue par un recueil de poèmes que Norman a écrit pour elle. Je vais souvent chez eux. La première fois, Hedda m'a demandé si j'étais mannequin.

- Non, je suis actrice.
- Vous jouez au théâtre ? Dans quelle pièce ?
- Je suis actrice de cinéma.
- Ah bon ? Et comment vous appelez-vous ?
- Marilyn Monroe.

Cela ne leur a fait ni chaud ni froid. Ils m'aiment bien et c'est tout. Norman lit parfois des poèmes à voix haute. Il m'a fait découvrir les poètes Walt Whitman et W. B. Yeats. J'ai essayé d'écrire des poèmes, moi aussi, mais c'est très difficile.

L'autre jour, je suis allée à un concert avec Norman. Il s'est arrêté pour prendre de l'essence. Je portais des lunettes et un foulard. Le pompiste a dit à Norman :

- Je viens de parier dix dollars avec mon collègue que votre passagère est Marilyn Monroe.
- Non, mais il est vrai qu'on la prend souvent pour elle.

En partant, j'ai vu que le pompiste donnait dix dollars à son collègue. Je me suis sentie gênée ; j'avais l'impression de tromper le pauvre pompiste. J'ai enlevé mon foulard et mes lunettes.

– Rendez-lui ses dix dollars. Je suis bien Marilyn Monroe !

Norman Rosten me présente à un de ses camarades de lycée : Arthur Miller. Nous nous connaissons déjà !

Nous sommes libres tous les deux. Il vit encore dans la même maison que sa femme, mais plus dans la même chambre. Il attend que ses enfants grandissent pour divorcer. Quand j'habite dans mon appartement de Waldorf Towers, il vient souvent passer la soirée, et parfois la nuit, avec moi. Je suis sûre que nous nous marierons ensemble et que je serai enfin heureuse. Il est très intelligent, mais aussi très humain et chaleureux. Comme il invente des personnages, avec leur psychologie et leurs pensées, pour ses pièces de théâtre, il arrive à comprendre ma fragilité et mes angoisses comme personne ne l'a jamais fait. D'après lui, on m'a fait comprendre que je ne valais rien, quand j'étais petite, en m'expédiant à droite et à gauche. C'est pour cela que je n'ai pas confiance en moi-même. Inconsciemment, je me déteste et je veux me détruire. Je crois que les autres veulent m'exploiter, mais en même temps je suis prête à tout pour leur plaire, afin qu'ils reconnaissent enfin ma valeur.

J'en ai parlé avec Mrs. Hohenberg. C'est comme s'il y avait deux personnes en moi : une star qui sait de mieux en mieux ce qu'elle veut, et une petite fille effarouchée. Souvent, j'ai l'impression que la star est quelqu'un d'autre et je parle d'elle à la troisième personne. Je regarde une photo de tournage et je dis : "Marilyn était très bien dans ce rôle..." Il arrive aussi que je ne sache plus du tout qui je suis. Je ne reconnais plus Marilyn, comme si elle changeait à chaque instant. La Marilyn de Milton Greene n'est pas celle d'Arthur Miller, ni celle de Joe DiMaggio. Je me transforme comme un caméléon pour devenir la Marilyn que les uns et les autres ont imaginée.

Je me promène dans la rue sans que personne ne remarque ma présence et puis soudain, j'ai envie de devenir Marilyn, ou bien je ne peux pas m'empêcher de devenir la grande star Marilyn. Je ne sais pas exactement ce que je fais... Je marche autrement, j'avance ma poitrine, je relève la tête, je souris... C'est magique : aussitôt, tous les regards se tournent vers moi.

En décembre 1955, un an après mon départ de Hollywood, ce que Milton Greene espérait se réalise : la Fox négocie un nouveau contrat de sept ans avec la société Marilyn Monroe Productions. Ils n'avaient pas le choix. *Sept ans de réflexion* a rapporté près de cinq millions de dollars. A chaque million qui rentre dans les caisses, les actionnaires de la Fox s'arrachent les cheveux et reprochent à la direction de m'avoir renvoyée.

Selon le nouveau contrat, je suis tenue de jouer dans quatre films au moins. Je peux choisir le réalisateur et le cameraman du film et refuser le scénario s'il me déplaît. Ma société recevra 100 000 dollars par film, plus un pourcentage des bénéfices éventuels. En plus, je pourrai tourner des films pour d'autres sociétés que la Fox.

Le premier film pour la Fox sera l'adaptation d'une pièce de théâtre que j'ai vue à New York, *Bus Stop*. J'aimerais tourner avec John Huston, mais il n'est pas libre, donc je choisis le réalisateur Joshua Logan, qui est le seul Américain ayant travaillé à Moscou avec Stanislavsky. Ensuite, Marilyn Monroe Production s'associera à des sociétés anglaises et à la Warner pour tourner *The Prince and the Showgirl*¹ en Angleterre – avec Laurence Olivier, le plus grand acteur du théâtre anglais.

Laurence Olivier et sa femme Vivien Leigh (qui jouait Scarlett dans *Autant en emporte le vent*) viennent de Londres tout spécialement pour tenir une conférence de presse avec moi. Au milieu de la conférence, une des bretelles de ma robe se défait, de sorte que mon décolleté devient vraiment très plongeant. Les photographes sont enchantés. Tous les journaux publient ma photo. On ne peut pas rêver meilleure publicité pour le futur film ! Les mauvaises langues disent que tout cela est une comédie et que j'ai saboté moi-même ma bretelle avant la conférence. Les mauvaises langues ont raison : le bouton de la bretelle ne tenait qu'à un fil, et j'ai même répété l'incident avec mon habilleuse. Si je n'étais pas capable de penser à ce genre de chose, je ne serais pas la star la plus célèbre du monde.

¹ Le prince et la danseuse.

10. Marilyn Miller

Je reviens à Hollywood pour tourner *Bus Stop*. Comme Lee Strasberg doit rester à New York pour diriger l'Actors Studio, c'est sa femme, Paula, qui m'accompagne.

Je n'ai plus besoin de Natasha Lytess puisque j'ai Paula Strasberg. Pendant mon absence, Natasha a continué de travailler pour la Fox, qui l'a nommée coach-en-chef. Maintenant, c'est Paula qui va devenir salariée de la Fox pour m'aider sur le tournage. Par conséquent, le studio renvoie Natasha. C'est comme ça. Je n'y peux rien. Je ne l'ai pas vue depuis un an. Je n'ai pas envie de la voir. Quand elle téléphone, ma secrétaire répond que je suis absente. Elle n'est pas contente. Elle dit que je lui dois tout, qu'elle m'a fabriquée, qu'elle s'est entièrement consacrée à ma réussite, que je ne serais pas devenue Marilyn Monroe sans elle. C'est absurde. Je demande à mon avocat de la menacer d'un procès si elle continue à me téléphoner. Elle ne peut pas se plaindre. Elle a tout de même gagné beaucoup d'argent grâce à moi. Elle s'est même achetée une maison à Beverly Hills.

Le réalisateur, Joshua Logan, commence par refuser la présence de Paula sur le plateau. Milton Greene le persuade de l'accepter. Alors que Natasha m'empêchait d'être naturelle, Paula m'encourage à trouver mon personnage au plus profond de moi-même. Je sais bien que j'ai mauvaise réputation, avec mon coach, mes retards, mes caprices et mes pilules, mais je suis quand même la star. En fin de compte, les films se font, d'une manière ou d'une autre.

Milton et Amy Greene m'ont suivie à Hollywood. Nous habitons ensemble dans une grande maison de Westwood, pas très loin des studios de la Fox. Non seulement Milton est mon partenaire en affaires, mais c'est lui qui crée les éclairages du film.

Bus Stop se passe dans une petite ville de l'Arizona. Je joue Chérie, une chanteuse minable dont un cowboy naïf tombe amoureux. Joshua Logan sait qu'il ne faut pas me brusquer. Il est d'une patience infinie avec moi. Il est tout étonné de découvrir que je ne suis pas juste une blonde sexy, mais que je suis capable de jouer la comédie et de penser. Je donne mon opinion à propos des costumes : ils sont trop chics pour une chanteuse dans un bar à cowboys. Je choisis moi-même des costumes vulgaires dans la garde-robe de la Fox ; je déchire et reprise mes bas à résille. Joshua m'encourage à donner mon avis et à créer le personnage de Chérie à mon idée. Comme elle vit la nuit

et ne voit jamais le soleil, je lui fais un maquillage très blanc qui lui donne un visage de spectre. J'ai appris à parler avec un accent du sud pour le film. Je conserve mon accent en dehors des heures de tournage, pour mieux m'identifier à Chérie. J'ai l'impression que les leçons de l'Actors Studio ont servi à quelque chose et que je joue mieux qu'avant. Joshua Logan dit que je suis une des plus grandes actrices de notre époque, mais que Hollywood n'a pas reconnu mon talent. A la sortie du film, les critiques me découvrent comme s'ils ne m'avaient jamais vue. L'un d'eux écrit : "Accrochez-vous à vos sièges et préparez-vous à une surprise sensationnelle, Marilyn Monroe se révèle enfin une actrice dans *Bus Stop*." Un autre : "Marilyn Monroe dissipe une fois pour toutes l'idée qu'elle n'est qu'une personnalité ensorceleuse, un beau corps et un joli visage aux lèvres sensuelles et aux grands yeux bleus." J'ai envie d'agrandir et d'encadrer ces citations, et de les accrocher aux murs de mon appartement !

Arthur Miller est parti à Reno, dans le Nevada, pour divorcer. Fin mai 1956, je vais à New York pour l'attendre. Dès qu'il reviendra, nous nous marierons.

J'emmène Mitsou, une chatte que j'ai adoptée. Elle est enceinte. A peine suis-je installée dans mon appartement – loué par Milton Greene – que Mitsou commence à accoucher. Je cherche un vétérinaire dans l'annuaire.

– Allo, Docteur ? J'ai une chatte persane qui est en train d'accoucher. Pouvez-vous venir m'aider ? J'habite tout près de chez vous.

– Très bien. Je vais venir. Donnez-moi votre nom et votre adresse.

– Marilyn Monroe, 2 Sutton Place.

– Vous plaisantez ? Ce n'est pas drôle. Je n'ai pas de temps à perdre !

Il raccroche. J'en essaye deux autres, qui raccrochent aussi. C'est difficile d'être Marilyn Monroe... Je m'apprête à demander l'aide des Monroe Six ou de Jimmy Haspiel (que j'ai retrouvés avec plaisir), quand Lois Weber, mon attachée de presse, vient me rendre visite et me donne un coup de main. Elle appelle un autre vétérinaire sans dire qui je suis. Il nous conseille de donner du lait de chèvre aux huit chatons, car Mitsou n'aura sans doute pas assez de lait pour les nourrir tous.

Comme Arthur est juif, je décide de me convertir au judaïsme. Je ne sais pas si je crois autant en Dieu qu'à l'époque où j'allais à l'église avec tante Ana. En tout cas, je suis sûre que toutes les religions se valent. Il faut aimer Dieu et c'est tout. D'ailleurs le

rabbin qui m'enseigne les règles principales du judaïsme, quelques jours avant la cérémonie religieuse, est d'accord avec moi.

Des gens médisants se moquent de moi parce que j'ai passé seulement deux heures avec le rabbin, mais c'est que je connaissais déjà la plupart des fêtes et des cérémonies. J'ai déjà fêté la Pâque ou bien Yom Kippour avec Joe Schenck, Fred Karger, Johnny Hyde, Milton Greene. J'ai entendu Billy Wilder et Lee Strasberg raconter des blagues juives.

Après l'enseignement du rabbin, je reçois celui d'Augusta, la mère d'Arthur. Elle me montre comment préparer la carpe farcie, le bortsch et les autres spécialités juives. Isadore (son mari) et elle habitent dans un petit appartement à Brooklyn. Ce sont des gens très simples.

Comme diverses rumeurs courent sur ma relation avec Arthur, les journalistes commencent à rôder autour de sa maison de campagne, dans le Connecticut, où j'habite avec lui. Nous décidons de prendre le taureau par les cornes en annonçant publiquement notre prochain mariage. Arthur demande à Lois Weber d'organiser une petite conférence de presse.

– J'ai pensé que nous pourrions la faire ici, dans ma maison de campagne. C'est en dehors de New York, donc je ne sais pas s'ils vont venir. Il y en aura peut-être quatre ou cinq.

– Quatre ou cinq ? Je crois que vous n'avez pas encore compris avec qui vous vous mariez. Ils seront si nombreux qu'ils grimperont dans les arbres.

Lois avait raison, bien sûr. Plusieurs centaines de journalistes envahissent la propriété d'Arthur. Les jours suivants, ils ne nous lâchent pas, car ils espèrent pouvoir assister à la cérémonie. Quand nous allons faire des courses, toute une caravane nous poursuit. C'est vraiment ridicule. Le 29 juin, le cousin d'Arthur, qui conduit notre voiture, tente d'accélérer pour les semer. Nous entendons un grand bruit : une voiture a quitté la route dans un virage et percuté un arbre. Je me retiens à grand-peine de hurler. Je me sens envahie par la même angoisse que lorsque les fans m'arrachaient les cheveux à l'escale de Hawaï – comme si le personnage de Marilyn Monroe échappait à mon contrôle et attirait le malheur. Arthur m'ordonne de rester assise et va voir. Une journaliste qui travaille pour le magazine français Paris-Match baigne dans une mare de sang, la gorge tranchée par les éclats de verre du pare-brise. Il fait horriblement chaud, je suis toute en sueur et en même temps j'ai très froid.

Nous décidons de nous marier tout de suite pour mettre fin à cette folie. Comme le patron du restaurant de Joe DiMaggio l'avait fait la dernière fois, Arthur téléphone à un juge qu'il connaît à White Plains. Pour échapper aux journalistes., qui se sont un peu calmés après l'accident, nous les autorisons à prendre quelques photos devant la maison. Je me donne beaucoup de mal pour sourire, j'embrasse Arthur, etc. Ensuite, ils nous laissent partir sans nous poursuivre. Le juge nous marie à sept heures du soir, en quatre minutes. Je suis vêtue d'une simple jupe et d'un tricot ; Arthur ne porte même pas de cravate. Le cousin d'Arthur et sa femme sont nos témoins. Deux jours plus tard, nous célébrons le mariage juif. Une vingtaine d'invités sont présents : les Strasberg, les Greene, les Rosten et mes autres amis new-yorkais. Cette fois-ci, je porte une robe de mariée et un voile, Arthur un habit. Nous nous tenons debout sous le dais du mariage et nous cassons un verre en souvenir de la destruction du Temple. J'ai trente ans, Arthur quarante-et-un.

Je reste Marilyn Monroe, mais je suis aussi Marilyn Miller. C'est le nom que voulait me donner Ben Lyon au début de ma carrière. Le nom d'une actrice qu'il avait connue et qui était morte.

Pour mon voyage de noces précédent, j'avais traversé l'océan Pacifique. Pour celui-ci, nous franchissons l'Atlantique, puisque je dois aller en Angleterre tourner *Le prince et la danseuse* avec Laurence Olivier – qui va non seulement tenir le rôle du prince, mais aussi réaliser le film.

J'ai l'impression que ma vie bégaye. Après un mariage improvisé de la même manière qu'à San Francisco, nous voici pris de nouveau dans une émeute sur la piste de l'aéroport de New York. Nous avons beaucoup de mal à nous frayer un chemin dans la foule pour aller jusqu'à l'avion. Je vois Arthur se raidir à côté de moi. Il me dit qu'il a l'impression d'étouffer, de se noyer dans une mer humaine. Comme Joe DiMaggio, il est en train de comprendre qu'il est devenu le mari de Marilyn Monroe. J'emporte vingt-sept valises, pour lesquelles nous payons un supplément de mille cinq cents dollars, mais je n'y ai fourré que l'essentiel de ma garde-robe. Les malles suivront par bateau !

Nous ne pouvons même pas nous détendre dans l'avion, parce que nous ne sommes pas seuls. Paula Strasberg et les Greene voyagent avec nous, ainsi que la femme de Norman Rosten, Hedda, qui me sert de secrétaire particulière. J'aurais mieux fait de partir avec les Monroe Six. Arthur n'aime ni Paula Strasberg, ni Milton Greene. Il dit

que Paula n'en sait pas plus sur le théâtre qu'une femme de ménage et que Milton veut me contrôler en me bourrant de drogues. Il est vrai que Milton est mon principal fournisseur de pilules ; il les obtient par son frère, qui est médecin. Heureusement, Arthur ne risque pas que Paula et Milton se liguent contre lui, car ils se détestent.

Laurence Olivier et Vivien Leigh nous accueillent très chaleureusement à l'aéroport de Londres. Au début, tout va bien. Nous habitons dans un manoir à la campagne. On nous présente tous les grands acteurs du théâtre anglais, ainsi que plusieurs ducs et duchesses. Seulement, dès que le tournage commence, les choses se gâtent. Milton et moi, nous avons choisi Laurence Olivier parce que c'est l'un des plus grands acteurs vivants. Nous espérons tourner plus tard des films avec Marlon Brando et Charlie Chaplin. L'ennui, c'est que personne ne nous a dit que Laurence Olivier trouve absurdes les méthodes de l'Actors Studio et méprise Lee Strasberg. Il ne supporte pas la présence de Paula et se fâche avec elle. Il se montre impatient quand je me trompe dans mes répliques, si bien que je commence à avoir peur. Quand il m'adresse une remarque ironique, que son accent aristocratique anglais rend encore plus cinglante, je me sens vraiment stupide. Cela ne le dérangerait pas du tout que je sois effectivement stupide. Le premier jour, pour me présenter à l'équipe anglaise du film, il a dit que j'étais une "adorable petite chose". Il sourit finement quand je donne mon avis sur une réplique. "Contentez-vous d'être sexy, Marilyn", me dit-il d'un ton supérieur. Il veut m'imposer sa vision des scènes, comme s'il connaissait mon personnage mieux que moi. Cela se passait beaucoup mieux avec Joshua Logan : il me demandait mon opinion, me faisait confiance, me laissait improviser, sans tenir compte du prix de la pellicule. Le comble du mauvais goût, c'est que Vivien Leigh, qui jouait le rôle de la danseuse dans la pièce de théâtre dont le film est tiré, vient assister au tournage et sourit finement, elle aussi, de l'air de dire : "Comme elle est vulgaire, cette pauvre Marilyn !"

Mes vieilles angoisses reviennent. Je suis entourée d'une foule de gens qui sont prêts à exaucer tous mes désirs, pourtant je me sens affreusement seule. Lee Strasberg est venu passer quelques jours à Londres ; il s'est disputé avec Laurence Olivier et il est reparti. Hedda Rosten, qui devrait me servir de secrétaire, boit tellement de whisky qu'elle n'est bonne à rien. Ils disent tous qu'ils m'admirent et qu'ils m'envient, mais je suis la personne la plus malheureuse du monde. Je tente de trouver l'apaisement dans les pilules, mais elles sont de moins en moins efficaces. J'arrive en retard. Laurence Olivier téléphone à Arthur pour demander pourquoi je ne me présente pas sur le

plateau, Arthur répond que je suis malade. Cela me gêne que l'on s'adresse à Arthur à propos de mon travail, comme s'il était mon manager.

Si j'adopte le point de vue que m'a enseigné l'Actors Studio, je ne peux même pas dire que Laurence Olivier est un bon acteur. Il joue le prince régent de Carpathie (un pays imaginaire d'Europe centrale) de façon très précise, mais artificielle, sans s'impliquer vraiment dans son rôle. D'autre part, il manque d'expérience comme réalisateur. Moi qui ai tourné avec les meilleurs réalisateurs d'Hollywood, je le remarque tout de suite. Il se montre d'autant plus rigide et autoritaire. Ce qui doit l'irriter plus que tout, c'est qu'à chaque projection des rushes, les gens ne regardent que "l'adorable petite chose" sur l'écran. J'ai beau avoir tous les défauts du monde, le plus grand acteur anglais paraît bien pâle à côté de moi.

Le film avance, parce que Milton Greene se donne beaucoup de mal pour arrondir les angles, mais les tensions montent peu à peu. Je me sens à bout de forces. J'ai très mal au ventre. Je vais voir un médecin : c'est une fausse couche. Je ne savais même pas que j'étais enceinte... Je suis désespérée. Je dois absolument me reposer. Le tournage est interrompu. Personne ne sait que j'ai perdu un bébé. De toute façon, je veux terminer le film. Milton demande à Mrs. Hohenberg, ma psychanalyste, de venir de New York – aux frais de Marilyn Monroe Productions, bien sûr. Elle dit que je m'appuie trop sur Paula Strasberg, dont la présence m'empêche de me tenir sur mes deux jambes toute seule. Milton me persuade que je dois renvoyer Paula à New York pour sortir de l'ornière. En effet, dès que Paula est partie, je prends de l'assurance. Encore mieux : Laurence Olivier prend de l'assurance lui aussi et achève le film. La danseuse séduit le prince, déjoue le complot qui le menaçait, renonce à son amour pour qu'il puisse régner sur son pays... Les critiques, qui attendaient avec curiosité la confrontation d'un grand acteur shakespearien et d'une star de Hollywood, se déclarent agréablement surpris par le résultat.

C'était difficile, mais tout s'est arrangé, comme d'habitude. Avant de rentrer à New York, je dois accomplir une petite formalité : aller dire bonjour à la reine ! Elle m'invite à assister à la première d'un film anglais dans un cinéma. J'arrive en retard – à peu près au moment où le mot Fin s'affiche sur l'écran. Heureusement, la reine n'est pas partie. Quand j'étais encore à Hollywood, on m'avait prévenue que je pouvais m'attendre à être invitée par la reine. J'ai demandé à Nana Karger, qui est la personne la plus raffinée que je connaisse, comment je devrais me comporter. Elle m'a dit :

– Regarde-la droit dans les yeux et dis-toi que tu es plus belle qu'elle.

J'essaye d'appliquer ce conseil, mais je tremble quand même un peu. En plus, elle me trouble en me disant que nous sommes voisins.

– Comment est-ce possible ? Nous habitons à la campagne et vous à Buckingham Palace.

– Je veux parler de notre château de Windsor, qui se trouve à côté de votre maison à la campagne.

– Ah c'est à vous, ce château ? Je me suis promenée à vélo dans le parc. On m'a donné un permis spécial.

La princesse Margaret me demande si je fais vraiment du vélo. Elle-même ne se déplace qu'à cheval, je pense. La reine me félicite pour ma révérence.

– Je dois en faire plusieurs dans le film, alors je me suis exercée !

Je pense à Norma Jeane, qui n'imaginait pas qu'elle ferait un jour la révérence à la reine d'Angleterre...

Cette longue et pénible crise qu'est toujours un tournage a pris fin. Je vais revivre.

Sauf que quelque chose s'est cassé dans ma relation avec Arthur. Il n'était pas préparé à affronter les difficultés. La foule à l'aéroport, les tensions entre les différents protagonistes, mes insomnies, mes angoisses, mes retards, mes maladies. Au fond, je veux bien reconnaître que je suis insupportable pendant un tournage. Il n'aurait pas dû m'accompagner. Paula Strasberg, Milton Greene et Laurence Olivier auraient subi mes sautes d'humeur. Ils sont payés pour cela.

Un jour, Arthur a laissé traîner son petit carnet noir sur la table basse du salon. C'est un petit carnet dans lequel il prend constamment des notes, qui lui serviront pour sa prochaine pièce de théâtre ou je ne sais quoi. Je suis sûre qu'il l'a posé là exprès pour que je le lise. En tout cas, je l'ai lu. Je ne me rendais pas compte que les difficultés du tournage l'affectaient, puisque ces difficultés me paraissaient normales. Les quelques lignes que j'ai lues m'ont bouleversée. Mes yeux se sont emplis de larmes et je n'ai pas pu lire la suite. Il écrivait qu'il était de plus en plus déçu... "Laurence Olivier trouve que c'est une emmerdeuse... Je commence à comprendre Laurence... Je voyais en elle une femme idéale, un ange... Je me suis trompé... Ce n'est pas la femme que je croyais... J'ai de nouveau fait la même erreur : elle est comme Mary." Il me compare à sa première femme, Mary, dont il m'a toujours dit qu'il la détestait.

11. Some Like It Hot

Nous rentrons aux États-Unis en novembre 1956. Depuis que le tournage est fini, nous sommes redevenus un mari et une femme comme les autres. En vérité, notre lune de miel commence maintenant. Je suis vraiment amoureuse de mon mari ! Je l'appelle "Art" ou "Papa". Il m'a surnommée "Sugar".

Il vend sa maison de campagne, qui lui rappelait trop son premier mariage. Il en achète une autre, toujours dans le Connecticut. En attendant qu'elle soit remise à neuf, nous habitons à Amagansett, une petite station balnéaire de Long Island. Nous nous promenons sur la plage en amoureux. Je retrouve le sommeil – c'est-à-dire que je me contente de deux ou trois pilules chaque soir.

Nous nous installons dans la nouvelle maison, et aussi dans un appartement à New York, sur la 57^{ème} rue. Je décore l'appartement tout en blanc. J'ai même retrouvé l'ancien piano blanc de Fredric March, que Gladys avait acheté pour moi il y a très longtemps. J'arrive encore à jouer *La lettre à Élise*, de Beethoven, mais pas très bien.

Quand je suis à New York, je reprends les cours à l'Actors Studio. Arthur n'aime pas les Strasberg, mais il reconnaît que leur enseignement m'a permis de faire des progrès comme actrice.

Arthur n'aime pas non plus Milton Greene. Je lui verse la moitié des bénéfices de la société Marilyn Monroe Productions, puisque nous sommes partenaires à égalité. Arthur trouve que cela ne se justifie pas. Il peut m'aider à choisir mes prochains films à la place de Milton. D'ailleurs, il est en train d'écrire un scénario pour moi à partir d'une de ses nouvelles, *The Misfits*¹.

Je ne suis pas très fière de moi : désirant faire plaisir à Arthur, je sacrifie Milton pour garder les Strasberg... C'était un ami proche, une des rares personnes en qui j'avais confiance. Arthur était jaloux de lui, je crois.

Mes avocats s'occupent de tout. On me dit que Milton est furieux. Il commence par réclamer deux millions de dollars pour rupture de contrat. Et quoi encore ? Il s'est assez enrichi grâce à moi. En fin de compte, il accepte de nous vendre ses parts pour

¹ Les désaxés.

100 000 dollars. Mes avocats sont étonnés, parce qu'ils étaient prêts à payer beaucoup plus. Il dit aux journalistes qu'il n'était pas mon partenaire pour gagner de l'argent, mais pour m'aider quand j'en avais besoin.

En juillet 1957, j'apprends que je suis de nouveau enceinte. J'espère que tout se passera bien, cette fois. J'aime tellement les enfants... Je m'occupe souvent des enfants du premier mariage d'Arthur, mais ils sont déjà grands : Jane a quatorze ans, Robert neuf ans.

Mes seins sont devenus douloureux. C'est normal quand on est enceinte. J'ai un peu mal au ventre, aussi. Je n'ai plus du tout faim et je cesse de manger. Pour atténuer mes crampes, je prends quelques pilules et un peu de sherry.

Le 1^{er} août, une douleur atroce me tord soudain le ventre. Je ne peux pas m'empêcher de hurler. On m'emmène à l'hôpital, où mon gynécologue me fait opérer en urgence. La grossesse était extra-utérine et ne pouvait aller à terme. J'ai échappé à la mort de justesse. D'après les médecins, je souffre au départ d'une sorte de fragilité de mes organes de reproduction, qui explique mes règles douloureuses. et ma fausse-couche de Londres. Je n'ai rien arrangé en avortant volontairement plusieurs fois. L'un des avortements a sans doute été si mal fait que l'une de mes trompes a été bouchée ou je ne sais quoi. Bref, une grossesse normale est devenue impossible. Ils pourraient peut-être tenter une opération pour déboucher la trompe, mais sans garantir le résultat.

Je décris à mon gynécologue les crampes qui m'ont saisie juste avant la fausse-couche.

– J'ai pris huit somnifères sur un estomac vide, Docteur. Enfin, non, mon estomac n'était pas vide, parce que j'ai bu du sherry en même temps. Pensez-vous que cela a pu tuer le bébé ?

– En tout cas, cela ne pouvait pas lui faire du bien. Si vous voulez vraiment avoir un enfant, en supposant que nous arrivions à raccorder votre trompe, il faudra réduire votre consommation de médicaments et d'alcool, et même éviter absolument de combiner les deux.

Comment pourrais-je arrêter d'avaler les pilules et de boire ? Quand j'ai appris que j'étais enceinte, j'étais au comble de la joie. Je suis mariée à un homme qui est beau, intelligent et très tendre ; je possède un superbe appartement en ville et une magnifique maison à la campagne ; à cette perfection ne manquent que des enfants... Je veux en avoir beaucoup, les allaiter, les bercer, les emmener à l'école, leur lire des contes de

fées, leur offrir des jouets. Et maintenant, non seulement le bébé est mort, mais on me dit que je ne pourrai peut-être jamais en avoir d'autres. Une fois de plus, le bonheur se dérobe. Je passe de l'euphorie au désespoir. Sans pilules, je suis incapable d'affronter le gouffre terrifiant de la nuit. Quand je me réveille, l'horreur de ma vie me saisit à la gorge. Sans un verre de vodka pour tenir l'horreur à distance, je ne peux pas me lever.

Souvent, je n'ai pas la force de m'habiller. Tous mes fans savent que je dors toute nue. Les journalistes adorent me poser la question :

- Qu'est-ce que vous mettez pour dormir, miss Monroe ?
- Du Chanel n°5.

(Je réponds aussi parfois : "La radio." C'est le service de relations publiques de la Fox qui a inventé toute cette histoire : en vérité, je mets un soutien-gorge pour dormir, de crainte que mes seins finissent par tomber.)

Quand je me sens vraiment mal, je me lève et je reste à peu près nue toute la journée. En août et en septembre, à New York, il fait très chaud. Je sens que Lena, ma nouvelle femme de chambre, me trouve étrange.

Je mange trop. J'ai grossi de dix kilos. Je suis affreuse.

Arthur essaie de me sortir pour me distraire. Nous voyons les Rosten et d'autres amis. Au cours d'une soirée dans un appartement situé à Brooklyn, au douzième étage d'un immeuble, Norman s'approche de moi alors que je suis assise sur le rebord de la fenêtre, regardant dehors sans rien voir.

- Où es-tu, Marilyn ? Reviens parmi nous !
- Cela prendrait quelques secondes, d'ici jusqu'en bas. Personne ne s'en apercevrait.
- Je m'en apercevrais, et aussi tous les gens qui sont ici. Cela ferait du bruit.
- La vie est trop dure.
- C'est vrai pour tout le monde, Marilyn. Moi aussi, parfois, j'ai envie d'en finir.
- Toi, Norman ? Il ne faut pas. Pense à Hedda et à ta petite Patricia.
- Écoute, Marilyn, faisons un pacte. Si l'un d'entre nous a envie de se suicider, il téléphone à l'autre, qui se charge de le dissuader.
- C'est une bonne idée.
- Promets-moi que tu le feras.
- Je te le promets.

Je ne sais pas si j'ai envie de mourir. J'ai juste envie de dormir pour échapper à l'angoisse qui me tourmente jour et nuit. Je prends des pilules. Combien ? Je n'ai jamais su compter.

Parfois, mon esprit se brouille sous l'effet des médicaments. Je ne sais plus si j'en ai déjà pris, mais je souffre toujours. J'en avale encore. Je connais plusieurs médecins, auxquels je demande des ordonnances différentes. Mon armoire à pharmacie est pleine de flacons. Je marie des pilules incompatibles sans le faire exprès. Je tombe en syncope. Arthur me découvre, effondrée par terre, râlant bruyamment. Il téléphone aussitôt à une clinique proche. On me fait respirer de l'oxygène, on me ressuscite.

Ou bien, Arthur étant à la campagne, c'est Lena qui me trouve. On m'emmène à l'hôpital pour un lavage d'estomac. A mon réveil, je découvre Norman Rosten à mon chevet.

– Comment te sens-tu, ma chère ?

– Vivante... Pas de chance... Tous ces salauds... Ah, merde...

Nous fêtons Noël chez les Strasberg. J'offre l'Encyclopédie britannique à Arthur, des livres et des disques à Lee, un dessin de Chagall à Susan. A Paula, j'offre un collier de perles qu'elle a toujours admiré, un cadeau que m'a fait l'empereur du Japon quand j'étais à Tokyo avec Joe. A John, le fils des Strasberg, je donne ma Ford Thunderbird blanche. Il a dix-huit ans, je sais qu'il rêve de posséder une voiture.

On me propose des scénarios constamment. J'engage une secrétaire, May Reis, pour s'occuper de ma correspondance.

Billy Wilder, le réalisateur de *Sept ans de réflexion*, m'envoie un synopsis¹ intitulé *Some Like It Hot*². C'est l'histoire de Sugar Kane³, une chanteuse (une de plus !) qui appartient à un orchestre de femmes vers 1925. Deux hommes, un contrebassiste et un saxophoniste, se déguisent en femmes et se cachent dans l'orchestre pour échapper à des gangsters. Il en résulte des situations ambiguës et drôles, mais je me demande si je serais capable de jouer le personnage de la chanteuse. J'ai du mal à imaginer que je me

¹ Scénario résumé en quelques pages.

² Certains l'aiment chaud.

³ Jeu de mot : "sugar cane" signifie canne à sucre. Sugar est un diminutif affectueux, comme honey (miel). On a vu qu'Arthur surnomme Marilyn "Sugar".

lie d'amitié à des hommes travestis en femmes. Je téléphone à Lee Strasberg pour lui exposer mes réticences.

– Je n'arrive pas à croire à l'intrigue. Je dois être très copine avec ces deux nouvelles, qui sont en réalité des hommes travestis. Comment est-ce possible ? Je sais bien que ce sont des hommes, en réalité.

– Toi, Marilyn, tu le sais, mais ton personnage dans le film l'ignore. Donc tu dois imaginer que ce sont vraiment des femmes. Je vais te dire ce que j'en pense. Dans la vie, tu as beaucoup de mal à avoir des relations d'amitié avec d'autres femmes. Elles sont toujours jalouses. Quand tu entres dans une pièce, tous les hommes se précipitent vers toi, mais les femmes restent à distance. Donc tu n'as jamais eu d'amie proche.

– C'est presque vrai.

– Là, ces deux femmes se présentent et justement, elles veulent devenir tes amies ! Elles t'apprécient. Pour la première fois de ta vie, tu as deux amies.

– Je crois que j'ai compris...

Après cette conversation, j'accepte le scénario.

Au mois de juillet 1958, je pars à Hollywood pour le tournage. A peu près en même temps, Arthur envoie le scénario des *Misfits* à John Huston, qui le trouve magnifique et accepte de le tourner. Il suggère Clark Gable pour le principal rôle masculin. Clark Gable accepte lui aussi.

Je reste tout de même très perturbée par la perte de mon bébé. Je me sens si vide, si fragile... L'angoisse qui me saisit à chaque tournage est comme décuplée.

Il me faut de plus en plus de temps, chaque matin, pour transformer la pauvre insomniaque, assommée par les médicaments, en Marilyn la star. J'arrive avec quatre heures de retard sur le plateau de *Some Like it Hot*. Ensuite, je ne suis pas assez réveillée, ou au contraire trop nerveuse, pour dire mes répliques. Dans une scène où j'entre dans la chambre des deux travestis, je suis incapable de prononcer les simples mots : "C'est moi, Sugar." Je dis : "C'est Sugar, moi", ou bien "Sugar, c'est moi." Billy inscrit mon texte sur un tableau noir. On tourne quarante-six prises ratées avant d'obtenir la prise réussie. Dans une autre scène, je dois ouvrir un tiroir à la recherche d'une bouteille de whisky et demander : "Où est le bourbon ?" De nouveau, la phrase m'échappe. Billy l'inscrit sur une feuille de papier, qu'il place dans le tiroir. Il tourne soixante-sept prises ! Jack Lemmon et Tony Curtis, qui jouent les deux musiciens travestis, sont furieux parce qu'ils doivent passer des heures sur des talons hauts. Moi aussi, je passe des heures sur mes talons hauts, et je ne me plains pas !

Je crois que Tony Curtis me déteste. Il est jaloux parce que je suis la star. A un journaliste qui lui demande ce que cela fait d'embrasser Marilyn Monroe, il répond : "C'est comme d'embrasser Hitler." Heureusement, Billy Wilder me défend.

– J'ai une tante à Vienne qui est actrice. Elle s'appelle Mildred Lachenfarber. Elle arrive toujours à l'heure sur le plateau, elle ne commet jamais la moindre erreur dans ses répliques. Seulement, sa présence dans un film ne rapporte que quatorze centimes.

J'aime bien Billy. Il est si drôle, avec son petit chapeau ! Nous nous disputons, mais il me respecte. Je trouve que les premières scènes ne mettent pas assez en valeur mon personnage. C'est-à-dire que Sugar Kane ne se distingue pas assez des autres filles de l'orchestre. Je suis très énervée et je me fâche.

– Si tu ne retournes pas ma première scène, je ne reviens pas sur ce putain de tournage.

Billy et I.A.L. Diamond le scénariste, récrivent la scène. On me voit arriver à la gare, en retard, séparément des autres filles. Tout le monde est forcé de reconnaître que j'avais raison.

Nous tournons une partie du film sur la plage. Je suis tellement contente de sortir de l'atmosphère oppressante du studio et de respirer le bon air marin que je dis toutes mes répliques sans une seule faute.

Tout le monde a crié et menacé de tout laisser tomber, mais le film a fini par se faire, comme d'habitude.

Je suis enceinte. La grossesse est de nouveau extra-utérine, de sorte que je perds le bébé le 16 décembre 1958.

12. Yves Montand

Après le tournage de *Certains l'aiment chaud*, nous retournons à New York. La première du film a lieu à Broadway le 29 mars 1959. C'est un triomphe. Les critiques disent que c'est mon meilleur film et soulignent qu'il faut être très bonne comédienne pour jouer les blondes stupides aussi bien que moi. Ce qui ne gêne rien, le film plaît au public et rapporte énormément d'argent.

D'habitude, ma relation avec Arthur s'améliore après les tournages. Cette fois-ci, je n'arrive pas à diminuer ma consommation de médicaments et d'alcool. Je ne trouve pas d'autre moyen d'oublier la perte du bébé. Arthur se plaint qu'il est devenu mon fournisseur de pilules et qu'il n'est plus rien d'autre. Nous nous parlons de moins en moins. Cela fait longtemps qu'il n'a plus écrit une pièce de théâtre. Ce n'est pas de ma faute, tout de même ! En vérité, je m'entends mieux avec son père, Isadore, qu'avec lui. Arthur est tombé amoureux de la Marilyn du cinéma, c'est-à-dire d'une créature de rêve, si bien que la femme réelle le déçoit. Isadore, un adorable vieux monsieur, me traite avec simplicité et gentillesse, comme si j'étais une femme ordinaire. On dirait qu'il ignore que je suis une star de Hollywood.

Arthur a quand même réussi à achever le scénario des *Misfits*. Je suis prête à tourner, mais Clark Gable a un empêchement. La Fox me propose un nouveau projet : *Let's Make Love*¹, une comédie qui est beaucoup moins intelligente et intéressante que *Certains l'aiment chaud*. Cette fois-ci, la chanteuse, toujours la même chanteuse, séduit un milliardaire... J'accepte, parce que je leur ai promis quatre films en sept ans. Ce sera seulement le deuxième film du contrat, après *Bus Stop*. Ensuite, nous tournerons *The Misfits* de manière indépendante.

La Fox me donne exactement les mêmes rôles qu'au début de ma carrière. Ils me méprisent, ces salauds, ils me prennent pour une idiote, alors même que je leur rapporte des millions de dollars. Non seulement le scénario du *Milliardaire* ne met pas en valeur mon talent de comédienne, mais il ne me met pas en valeur du tout. Les gens qui iront voir le film pour Marilyn Monroe seront déçus. Je demande à Arthur de retravailler le scénario pour rendre mon personnage plus intéressant et plus drôle. Le studio est bien

¹ Le milliardaire.

forcé d'accepter le scénario remanié : d'une part, ils savent que je m'en irai s'ils refusent ; d'autre part, la supériorité du nouveau scénario sur l'ancien est évidente.

Le projet ne se présente tout de même pas très bien. J'aimerais bien que Billy Wilder réalise le film. A la fin du tournage de *Certains l'aiment chaud*, il a juré qu'il ne tournerait plus jamais avec moi, à cause de mes retards, mais il m'a dit récemment qu'il n'était plus fâché avec moi et qu'il était prêt à recommencer. Seulement, il tourne un nouveau film avec Jack Lemmon et Shirley MacLaine, *The Apartment*¹, donc il n'est pas libre. Le studio propose George Cukor, qui a déjà réalisé des films avec toute les grandes stars : Greta Garbo, Jean Harlow, Joan Crawford, Ingrid Bergman.

A peine avons-nous trouvé un réalisateur que mon partenaire se dérobe. Gregory Peck, qui devait jouer le milliardaire, se vexe parce que mon personnage modifié par Arthur lui fait de l'ombre. Il s'en va, ce grand prétentieux. Bon débarras ! Le studio propose le rôle à Yul Brynner, Cary Grant, Rock Hudson et Charlton Heston. Ils ont tous plusieurs autres tournages en train ou en prévision. Ou bien ils ont peur de moi.

En septembre 1959, Arthur m'emmène écouter à Broadway le chanteur et acteur français Yves Montand, qui donne un récital de chansons. Arthur connaît Yves Montand et sa femme Simone Signoret, parce qu'ils ont joué à Paris sa pièce *Les sorcières de Salem*. Nous dînons avec eux après le spectacle. Ils sont charmants tous les deux.

En vérité, j'ai toujours admiré Yves Montand. Quand j'habitais avec Shelley Winters, nous avons établi une liste des hommes les plus séduisants du monde. Il y avait Ernest Hemingway, Albert Einstein, John Huston. Parmi les acteurs, je me souviens de deux Français : Charles Boyer et Yves Montand. Nous l'avions vu dans un très beau film, *Les portes de la nuit*.

Récemment, il a obtenu un énorme succès dans le film *Le salaire de la peur*. Nous proposons son nom à Georges Cukor, qui trouve que c'est une excellente idée. Yves Montand, fasciné par la perspective de tourner à Hollywood, accepte immédiatement. Je dis aux journalistes que c'est l'homme le plus beau que je connaisse, avec Marlon Brando – et mon mari, bien sûr.

En janvier 1960, nous allons à Los Angeles pour le tournage. Arthur m'accompagne. Il est un peu mon manager. Il compte les pilules pour éviter les syncopes. C'est une sorte de relation d'affaires.

¹ La garconnière.

Quand j'ai besoin de soulager mon cœur, je parle à Whitey Snyder, mon maquilleur, mon confident de toujours.

Il y a aussi Ralph Roberts, un acteur qui gagne sa vie comme masseur. Il est si grand et fort que tout le monde l'appelle Big Ralph. Je l'ai rencontré chez les Strasberg, à New York, l'année dernière. C'était drôle, parce qu'il ne m'a pas reconnue ; je n'étais pas maquillée. Il m'a demandé ce que je faisais dans la vie.

– Actrice.

– Vraiment ? Mais vous êtes toute jeune.

Quand je suis partie, il a demandé à Paula qui j'étais.

– Je n'ai pas bien compris son nom. Elle bredouillait. Elle m'a dit qu'elle était actrice.

– C'était Marilyn.

Je l'ai revu quelques jours plus tard à l'Actors Studio.

– Nous nous sommes rencontrés l'autre jour chez les Strasberg. Je suis désolé, je ne vous avais pas reconnue.

– Ne soyez pas désolé. Je suis contente de savoir que l'on ne me reconnaît pas toujours.

Je lui ai conseillé de partir à Los Angeles s'il voulait vraiment devenir acteur. A New York, il avait tellement de succès comme masseur (par la faute de Paula, qui le recommandait à tout le monde) qu'il n'avait pas le temps de se présenter dans les théâtres pour trouver des rôles. Eh, sa réputation l'a précédé à Hollywood, de sorte qu'il est devenu le masseur préféré de toutes les vedettes. En tout cas, c'est le mien ! Il vient tous les matins dans ma chambre du Beverly Hills Hotel et m'aide à retrouver forme humaine après la décomposition de la nuit. C'est étrange : il m'inspire confiance comme personne. Je lui révèle des choses que je n'ai jamais dites à aucun être humain.

Arthur et moi, nous occupons le bungalow n° 20 au Beverly Hills Hotel, Yves Montand et Simone Signoret le n° 21. Souvent, je mets ma perruque et mes lunettes et je vais dans les boutiques de Beverly Hills avec Simone. Elle parle un anglais parfait. Elle était même professeur d'anglais à une époque de sa vie. Au contraire, Yves parle un anglais très approximatif et très drôle. Arthur lui donne des leçons afin qu'il puisse dire son texte dans le film.

Simone me raconte la vie d'Yves Montand. Il est né en Italie, mais ses parents sont venus en France, quand il était tout petit, pour fuir le fascisme. Il a quitté l'école à onze ans et exercé toutes sortes de métiers : ouvrier, barman, coiffeur. En même temps, il

mettait au point un numéro de chant et de danse. A dix-huit ans, il a commencé à se produire dans les music-halls de Marseille, puis de Paris.

Arthur dit que nous nous ressemblons, Yves et moi : nous sommes tous les deux des artistes issus du peuple, débordant de vitalité et de sensualité. On pourrait aussi bien dire qu'Yves ressemble à Joe DiMaggio : il est italien, grand et mince, et son visage viril conviendrait bien pour un rôle de gangster.

Le tournage commence au mois de février. Même arrangé par Arthur, le scénario n'est pas bon. Je suis très énervée ; cela faisait longtemps que je n'avais pas tourné un mauvais film. Arthur subit ma mauvaise humeur quand nous sommes seuls. Ayant remarqué qu'en présence de Simone et d'Yves, je suis plus aimable et j'éprouve moins le besoin d'avaler des pilules pour échapper à la réalité, Arthur s'arrange pour que nous passions le plus de temps possible ensemble tous les quatre. Ainsi, il échappe à mes colères et il m'empêche de me détruire à coup de médicaments.

Au mois de mars, Arthur décide d'aller dans le Nevada rejoindre le producteur et le directeur artistique des *Misfits*, qui recherchent des paysages pour le film. Il ne me supporte plus, je crois. Il revient, passe quelques jours à Los Angeles, part à New York sous prétexte que ses enfants ont besoin de lui, puis en Europe, où je ne sais quel théâtre monte une de ses pièces. C'est clair : comme tous les autres, il m'a abandonnée.

Nous nous disputons, mais il m'aidait à tenir le coup. Sans lui, j'ai encore plus de mal à me préparer. Je ne parle pas de la préparation physique – avec Big Ralph et les autres, j'y arrive à peu près – mais de la préparation mentale. J'ai besoin que l'on me rassure, que l'on me soutienne, que l'on me donne le courage de devenir Marilyn et de me montrer devant la caméra. Je finis par manquer un jour de tournage. Yves téléphone à Simone au début de l'après-midi et lui demande de m'amener de gré ou de force. Simone frappe à ma porte. Je l'entends vaguement, à travers le brouillard dans lequel je flotte, mais je ne bouge pas. Un peu plus tard, Yves revient du studio. Lui qui supportait déjà très mal mes retards, il est furieux. Il donne de grand coups dans la porte.

– Le tournage est annulé à cause d'une absente. La prochaine fois, prévenez-moi. Je ne suis pas votre ennemi, je suis votre partenaire, mais les petites filles capricieuses ne m'ont jamais amusé.

Je suis trop vexée (et trop pâteuse) pour répondre. Tout ce que j'arrive à faire, c'est pleurer toutes les larmes de mon corps. Vers dix heures du soir, je commence à sortir de

ma torpeur et je téléphone à Arthur, en Europe, pour lui raconter ce qui s'est passé. Je le supplie d'appeler Yves et Simone pour arranger les choses.

Vers onze heures, Yves et Simone frappent de nouveau à ma porte. Cette fois-ci, je leur ouvre. J'ai honte. Je suis en larmes. Je tombe dans les bras de Simone en sanglotant.

– *I'm bad, I'm bad, I'm bad...* Je ne le referai plus, je vous le promets.

Ils me consolent et me réconfortent. Je les aime tous les deux !

Simone rentre en France. Elle doit tourner un film de son côté. À son air sombre, je devine qu'elle n'est pas heureuse de laisser Yves seul avec moi. Sur le plateau, quand nous jouons une scène d'amour, Yves me prend dans ses bras et m'embrasse. C'est du cinéma, mais c'est quand même très agréable. Comme je commence à connaître les hommes, depuis le temps, je devine qu'il trouve cela agréable, lui aussi.

Un soir, dix jours environ après le départ de Simone, je suis prise d'une sorte de vertige de désir. Je bois quelques verres de champagne pour me calmer, mais le vin pétillant produit l'effet contraire. Je suis déjà couchée. Je me relève, j'enlève mon soutien-gorge, je jette mon manteau de fourrure sur mes épaules et je vais frapper en face, chez Yves. À vrai dire, ce n'est pas la première fois que je vais chez un homme toute nue sous un manteau de fourrure. Yves Montand ne me résiste pas plus que les autres.

Dans *Le milliardaire*, je chante *My heart belongs to Daddy*¹. Une séquence très difficile, de six minutes, avec huit danseurs, que nous tournons des dizaines de fois. Je porte un pullover moulant fait à la main, qui est complètement trempé après chaque prise, de sorte que la tricoteuse passe son temps à en fabriquer d'autres.

Maintenant, je vois aussi un psychanalyste à Los Angeles, le Dr Greenson. C'est un homme très sérieux. Il a des yeux noirs profonds et lourds, que je trouve rassurants. Nous avons beaucoup parlé ensemble de cette chanson. J'ai toujours rêvé d'avoir un père. J'ai cru qu'Arthur, qui a dix ans de plus que moi et qui est si intelligent, pourrait tenir ce rôle. Je ne sais pas pourquoi, il s'est mis à m'obéir, peu à peu. Il prépare mes pilules, il débouche mon champagne, il révisé les scénarios à ma demande. C'est un employé de plus, comme mon maquilleur et mon chauffeur. Yves est vraiment différent. Il me considère comme une petite fille. Il exige que je lui obéisse. Il

¹ Mon cœur appartient à Papa.

m'interdit d'être en retard. Même s'il n'est pas plus âgé que moi, c'est exactement le papa qu'il me faut !

Yves complotte avec le Dr Greenson pour réduire ma consommation de pilules. Le Dr Greenson me dit que je combine toutes sortes de barbituriques et de narcotiques de manière dangereuse. Je lui promets de ne plus consulter des médecins différents pour accumuler les ordonnances.

– Ces médecins savent très bien ce que vous faites, dit-il. Ce sont des criminels.

Il se demande si mon insomnie n'est pas due à la sous-alimentation. Cela veut dire que je ne mange pas assez. A force de mal dormir, j'ai peur de l'insomnie, ce qui n'arrange rien. Oui, mais si je mange trop, je vais grossir et je serai affreuse. J'aime beaucoup les carottes crues. Souvent, je ne mange rien d'autre de toute la journée qu'une douzaine de carottes crues. Avec du champagne, c'est délicieux ! Il dit que mon angoisse est peut-être provoquée par une hypo-glycémie, c'est-à-dire un manque de sucre, et ma pâleur par une anémie.

Pour plaire à Yves et au Dr Greenson, j'arrive presque à me passer de pilules. C'est-à-dire que je m'en tiens à une seule sorte de somnifères. Je n'arrive plus en retard. Je dis mes répliques bien comme il faut du premier coup. Au lieu de regarder dans la direction de Paula Strasberg pour savoir si j'ai bien dit mon texte, je recherche l'approbation d'Yves.

Le Dr Greenson dit que si Yves Montand me considère comme une petite fille, c'est que je me présente moi-même au monde comme une petite fille. Je me considère comme une pauvre orpheline malmenée. Au besoin, je provoque et j'irrite les gens qui m'entourent jusqu'à ce qu'ils se fâchent avec moi. Alors je peux dire : "Je suis une pauvre orpheline que personne n'aime."

13. The Misfits

Mon idylle avec Yves ne dure que deux mois. Le film s'achève, mon bonheur s'en va. Il repart en France auprès de Simone.

Nous ne nous sommes pas cachés. De toute façon, dès que la rumeur de notre idylle a flotté dans l'air de Hollywood, des journalistes et des photographes se sont cachés dans les buissons du Beverly Hills Hotel pour nous espionner. Nous sommes allés ensemble à de grandes soirées de Hollywood. Je suis libre, puisque ma vie avec Arthur est finie. Les journalistes nous ont consacré de gros titres : "Marilyn Monroe et Yves Montand !" C'est un scandale comme ils les aiment, parce que je suis encore mariée. La Fox espère que toute cette publicité attirera le public dans les salles malgré la médiocrité du film. En tout cas, Simone sait que son mari l'a trompée. "Si Marilyn est amoureuse de mon mari," dit-elle aux journalistes, "cela prouve qu'elle a bon goût. Moi aussi, je suis amoureuse de lui !"

De son côté, Yves déclare : "Il ne faut pas confondre une petite aventure avec le grand amour. Marilyn est une enfant adorable, mais ce n'est qu'une enfant. Rien ne brisera mon mariage." Il dit cela pour apaiser Simone. Moi, je sais que c'était plus qu'une petite aventure. Quand un homme m'aime, je le sens bien. D'ailleurs, il a dit à quelqu'un que je connais : "Si je n'étais pas marié et si Marilyn n'était pas mariée, je l'épouserais volontiers."

En juillet 1960, je passe quelques jours à New York. On m'attend à Reno, dans le Nevada, pour le tournage des *Misfits*. Jimmy Haspiel m'accompagne à l'aéroport.

– Je ne vous ai jamais vue aussi fatiguée, Marilyn.

– Je n'ai eu qu'une semaine entre la fin du dernier tournage et le début de celui-ci. Je suis déprimée parce que le destin se moque de moi. Il me fait entrevoir le bonheur pour mieux m'en priver... J'ai rencontré un homme qui me convenait, mais il est parti.

– Vous ne prenez pas l'avion pour le Nevada ?

– Je dois d'abord aller à Los Angeles. Je suis invitée à une fête demain soir. Tu sais, la convention du parti démocrate se déroule à Los Angeles. Ils donnent une fête pour John Kennedy.

– Le sénateur ? Le candidat à la présidence ?

– Oui. Je le connais un peu. Pat Kennedy, sa sœur, est mariée avec Peter Lawford, l'acteur. Je vais parfois dans leur maison de Santa Monica. C'est une magnifique maison sur la plage, avec une grande piscine. Elle a appartenu à Louis B. Mayer, le fondateur de la MGM. Il y a toujours beaucoup de monde. On va sur la plage jouer au volley-ball. J'y ai vu John Kennedy il y a quelques années. C'était juste un jeune sénateur, mais on pouvait deviner qu'un brillant avenir l'attendait.

– Vous avez du nez, Marilyn.

– Oh, c'était facile : il était beau, intelligent et surtout très riche ! Au début de cette année, quand je tournais *Le milliardaire*, il est venu à Los Angeles et il a dit à Peter Lawford qu'il rêvait de me revoir. Nous avons fait du chemin, tous les deux, depuis six ans...

Après deux jours à Los Angeles, je pars à Reno. Quand l'avion atterrit, j'aperçois tout un comité d'accueil sur la piste. On me dit que la grosse dame qui porte un bouquet de fleurs est la femme du gouverneur du Nevada. Personne ne m'a prévenue... Ils attendent Marilyn Monroe, mais moi je suis en jeans et en tennis, et moche comme tout. Je me change et je me maquille dans les toilettes de l'avion. Cela ne me prend qu'une demi-heure. La grosse dame et les autres sont un peu étonnés : la porte de l'avion s'est ouverte, tous les passagers sont descendus, sauf moi, et ils ont dû attendre une demi-heure dans le soleil brûlant du Nevada. Vous voulez Marilyn ? Il faut la mériter !

Au moins, dans ce film, je ne joue pas une chanteuse ou une danseuse, mais une femme qui ne sait pas où elle en est. Arrivée à Reno pour divorcer, Roslyn tombe amoureuse d'un vieux cowboy qui capture des mustangs, c'est-à-dire des chevaux retournés à l'état sauvage, avec deux compagnons. Le vieux cowboy, c'est Clark Gable mon idole. Lui non plus, il ne sait pas où il en est. Au XX^e siècle, les chevaux et les cowboys sont devenus inutiles. Les mustangs sont transformés en nourriture pour chats.

Pour la première fois, mon rôle a été écrit sur mesure pour moi, par quelqu'un qui me connaît bien : mon mari. Roslyn est paumée, comme moi. Elle est fragile, elle est angoissée. Elle arrive en retard, elle bredouille, elle dit parfois des choses qui n'ont aucun sens. Les spectateurs verront enfin la véritable Marilyn Monroe.

J'ai d'autant moins de mal à paraître fragile et angoissée que je pense à Yves tout le temps. Maintenant qu'il n'est plus là pour m'interdire les pilules et m'ordonner d'être

ponctuelle, je reprends mes mauvaises habitudes. Arthur me méprise, je le déteste. Je n'habite plus avec lui, mais avec Paula Strasberg.

Ce prétendu rôle sur mesure, c'est une tromperie. Les trois cowboys sont les vrais héros de l'histoire. Ils n'ont pas besoin de Roslyn, et d'ailleurs ce personnage n'apparaissait pas dans la nouvelle originale. Il y a trois ans, quand Arthur a écrit les premières esquisses du scénario à partir de sa nouvelle, il était amoureux de moi. La Roslyn qu'il a créée à ce moment-là était une femme généreuse, idéaliste, rayonnante. Elle aimait les animaux et ne supportait pas de voir les cowboys envoyer les chevaux à l'abattoir. Dans la version définitive du scénario, Roslyn est devenue une femme aigrie, névrosée, à moitié folle, sans aucun humour. En plus, Arthur continue de modifier les dialogues pendant le tournage. Il me les donne au dernier moment, ce qui augmente encore mes retards. Mes répliques ont de moins en moins de sens, parce que mon personnage joue un rôle de plus en plus marginal. Clark Gable est la vedette du film. Moi, je suis un personnage secondaire, comme à l'époque d'*Asphalt Jungle*.

Si c'est ça, tournez sans moi. J'arrive sur le plateau de plus en plus tard. J'ai très mal au ventre. Je ne peux plus manger. Je manque plusieurs journées de tournage. John Huston ne se plaint pas. On dirait que ce film ne l'intéresse pas. Il joue aux dés toutes les nuits dans les casinos de Reno – et perd des milliers de dollars. Clark Gable est un homme tranquille, comme Robert Mitchum. Il attend patiemment. Il comprend que je suis malheureuse. En fin de compte, je me mets dans un tel état que je peux à peine tenir debout devant la caméra. Chaque matin, Whitey Snyder me maquille dans mon lit. Il me tourne d'un côté, de l'autre... Big Ralph me soutient pour aller jusqu'à la voiture, puis de la voiture au lieu de tournage. Le cameraman dit que mon regard est vide, qu'il ne peut plus me filmer... John interrompt le tournage et m'emmène à Los Angeles. Officiellement, je suis "épuisée". Il est vrai que le mois d'août est plutôt chaud dans le Nevada. Il fait quarante degrés à l'ombre, et nous tournons souvent en plein soleil.

Le Dr Greenson me fait hospitaliser pour une dizaine de jours. Un peu de repos ne me fera pas de mal, mais en vérité, j'aurais pu continuer à travailler. Cette histoire, c'est une ruse de John Huston. Il a besoin d'arrêter le film pour demander un supplément de budget à United Artists, la compagnie qui le produit. C'est que les casinos menacent de saisir le matériel pour rembourser les dettes de John : plus de 50 000 dollars ! Au lieu d'avouer qu'il est drogué de jeu, il profite de ma mauvaise réputation pour prétendre que je ne suis pas en état de jouer. C'est de ma faute, comme d'habitude.

Joe DiMaggio me rend visite à l'hôpital. Je l'ai revu plusieurs fois depuis notre divorce. Je sais qu'il m'aime toujours. La vie est étrange, je trouve. Je lui ai pardonné cet épisode ridicule, quand il avait défoncé la porte de la voisine avec Frank Sinatra. Moi, je me cachais au fond de mon lit avec, comment s'appelle-t-il déjà... Je ne me souviens plus. D'ailleurs Frank Sinatra vient aussi me voir à l'hôpital, ainsi que Marlon Brando. Tous les jeunes premiers m'adorent !

Le Dr Greenson arrive à diminuer mon angoisse. Il me donne une seule sorte de pilules : du Nembutal, un barbiturique très puissant. Il dit que je peux prendre des médicaments, mais pas n'importe comment. C'est lui qui fixe précisément les doses, et je dois lui obéir.

Après mes dix jours d'hôpital, je repars à Reno, où l'équipe du film organise une petite fête pour m'accueillir. Grâce à moi, ils ont eu dix jours de vacances, les veinards ! En vérité, je me sens beaucoup mieux. J'ai même maigri et tout le monde dit que je n'ai jamais été aussi belle. Le tournage se poursuit sans trop de mal et s'achève vers la fin du mois d'octobre.

L'équipe de tournage d'un film est toujours triste au moment de la séparation. Cette fois-ci, c'est véritablement déchirant. Nous avons affronté de terribles difficultés ensemble. Un peu par ma faute, je le reconnais, mais pas seulement. L'un des cowboys, Montgomery Clift, est encore plus capricieux que moi. Souvent, il avait tellement bu qu'il n'était pas en état de jouer. Le pire, c'était quand même John Huston, avec ses nuits au casino. Quand il ne s'endormait pas dans son fauteuil de metteur en scène, il pensait plus à ses dettes qu'au tournage. Le scénario ne tenait pas debout. Et puis il y avait cette chaleur atroce dans le désert... Nous n'avons pas envie de nous quitter. Même les gens qui ne supportaient pas mes retards deviennent tendres avec moi. Les uns vont repartir à Hollywood, les autres à New York. John Huston vit en Irlande. C'était un film boiteux mais poignant, parce que chacun jouait un personnage qui lui ressemblait en profondeur.

Je rentre à New York le 11 novembre. Le 16, au milieu de la nuit, on me téléphone pour m'apprendre une horrible nouvelle : Clark Gable est mort d'une crise cardiaque. Je savais que son cœur était malade. Je me sens coupable. Je l'ai tué. Il était toujours aimable avec moi sur le tournage, mais je suis sûre que mes retards l'énervaient. Je le considérais comme un père. Quand j'étais gamine, je croyais vraiment que Clark était mon père. Peut-être que je me suis montrée capricieuse pendant le tournage pour lui

faire du mal, parce que mon père m'a abandonnée. Il avait cinquante-neuf ans. Il n'a jamais eu d'enfant, mais sa femme est enceinte.

Maintenant, je suis vraiment orpheline.

J'ai annoncé aux journalistes que tout était fini entre Arthur et moi. Il habite à la campagne, moi à New York. La pièce de l'appartement qui lui servait de bureau est vide. Ma vie intérieure est aussi vide que cette pièce.

Je suis plus désespérée que jamais. La perspective de passer Noël toute seule me terrifie. Je me penche à la fenêtre. Ce serait si simple... Un petit effort de ma volonté, et je ne souffrirais plus jamais ! Soudain, deux bras m'entourent la taille. C'est Lena, ma femme de chambre...

– Non, non, Lena, laissez-moi mourir ! Je veux mourir. Je ne mérite pas de vivre. Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? C'est Noël... Noël... Toute seule... Abandonnée... Personne !

Le jour de Noël, Joe DiMaggio vient me rendre visite. Il m'offre une plante gigantesque. De temps en temps, nous passons la nuit ensemble. Je partage aussi la chambre de Frank Sinatra au Waldorf Astoria pendant quelques jours. John Kennedy a été élu président des États-Unis. Comme il n'a pas encore pris ses fonctions à la Maison Blanche, il vient à New York, très discrètement, juste pour me voir. Je vais le rejoindre à l'hôtel Carlyle. Je devrais être très fière d'être la petite amie du président élu, mais je passe mes journées et mes nuits dans une sorte de brume qui me rend indifférente au monde.

Quand je ne trouve aucun homme, je vais dormir chez Lee et Paula Strasberg.

Je me demande si je vais vivre encore longtemps. J'ai si souvent failli ne pas me réveiller après avoir pris trop de pilules sans m'en rendre compte... Je rédige mon testament. Je ne suis pas très riche, en vérité. Si je ne recevais pas une part des bénéfices de *Certains l'aiment chaud*, le seul grand succès que ma société ait produit, je crois que je serais pauvre. Ma principale héritière, c'est Berneice Miracle, la fille de Gladys et de son premier mari, Baker. Elle m'a écrit il y a quelques années de Floride et je l'ai vue deux ou trois fois. Je laisse un peu d'argent à May Reis, ma secrétaire, et aux Rosten pour l'éducation de leur fille Patricia. Je lègue mes biens personnels à Lee Strasberg.

Rupert Allan, mon attaché de presse depuis toujours et aussi mon ami, vient de partir à Monaco avec Grace Kelly, une de ses clientes. Après avoir vu *Le prince et la danseuse*, Grace a décidé de devenir princesse ! Lois Weber, la collègue de Rupert dans le grand cabinet d'attachés de presse Arthur P. Jacobs, m'a dépannée plusieurs fois à New York, mais j'ai besoin de quelqu'un qui puisse se consacrer à moi exclusivement et me suivre dans mes déplacements. Rupert me confie à une autre de ses collègues, Patricia Newcomb.

Le 20 janvier 1961, je vais au Mexique avec Patricia pour divorcer. J'ai choisi le jour de l'entrée du président Kennedy à la Maison Blanche, en espérant que l'Amérique s'intéresserait plus à cet événement qu'à mon divorce. Il y a bien tout de même une vingtaine de journalistes et de photographes qui préfèrent le Mexique à Washington. Pat Newcomb est formidable : elle arrive à les tenir à distance. J'aimerais bien être aussi énergique qu'elle.

De retour à New York, je retrouve mon seul véritable ami, Jimmy Haspiel. Il dit que c'est vraiment triste qu'une personne comme moi n'ait pas d'autre ami que lui. Cela n'a pas d'importance. Je n'y pense pas. Je ne pense à rien. J'avale des pilules, des dizaines de pilules, encore des pilules, pour éviter de penser. J'ai honte, parce que j'ai promis au Dr Greenson de faire attention. Si j'étais à Los Angeles, j'irais voir le Dr Greenson. Il est sérieux. Avant, à New York, j'allais chez une psychanalyste, je m'en souviens vaguement. J'ai changé de psychanalyste. Quand est-ce que j'ai changé ? C'était la psychanalyste de Milton Greene. Mrs. Ho-quelque-chose. Je crois que j'ai cessé de la voir en même temps que Milton... Maintenant, ma psychanalyste de New York, c'est Marianne Kris. Il faut dire Dr Kris. Je vais la voir tous les jours. Quand je parlais avec le Dr Greenson, je me sentais mieux. J'essaie de parler à Marianne. Elle m'écoute poliment. J'ai l'impression que je l'ennuie. Elle dit que je suis intoxiquée. Elle parle avec un accent allemand ridicule, comme les nazis dans les films de guerre. C'est une élève du Dr Freud. "Herr Freud me considérerait comme sa fille adoptive", dit-elle. Elle me conseille un séjour à l'hôpital : "Pour fous reposer et reprendre tes forces..." Oui, à Los Angeles, je suis allée à l'hôpital. Cela m'a fait du bien. Joe DiMaggio et Marlon Brando sont venus me voir. Et aussi Frank Sinatra, que je connaissais à peine. Mes fans m'ont envoyé des bouquets de fleurs par milliers. J'ai même maigri, je m'en souviens. Ils disaient que je n'avais jamais été aussi belle.

J'entre à l'hôpital. Un ensemble de grands bâtiments blancs près de chez moi. Hôpital de New York – Centre médical Cornell. Au fond d'une cour, un bâtiment plus

petit. Clinique psychiatrique Payne Whitney. Qu'est-ce que ça veut dire ? Cet endroit ne ressemble pas à l'hôpital de Los Angeles. Des portes en fer. Des grilles. On me prend mon manteau de fourrure, ma robe, mes chaussures. On me donne une sorte de blouse et des chaussons. Ma chambre... Pourquoi ces barreaux à la fenêtre ? La porte est fermée à clé. Au milieu de la porte, une vitre qui permet de m'observer de l'extérieur. Pas de télévision, pas de radio, pas de téléphone, pas de fleurs. Ils m'ont mise en prison, mais je n'ai commis aucun crime.

Je sais : ils m'ont enfermée chez les fous, comme Gladys ! Comme mon grand-père, comme ma grand-mère. Je ne suis pas folle ! Laissez-moi sortir ! Je ne suis pas une orpheline ! Ma mère n'est pas morte ! Je veux sortir d'ici ! Ouvrez la porte ! Je vous en supplie, ouvrez la porte... Je serai gentille, j'irai parler avec le Dr Greenson, je ne prendrai plus de pilules. Pourquoi personne ne répond-il quand j'appelle ?

Ils sont fous de m'avoir enfermée. Le Dr Kris m'a trompée. Je les déteste. Je me vengerai. Il y a tous ces journalistes dans la cour. Je leur raconterai tout. Je ne peux pas ouvrir la fenêtre. A l'aide ! Au secours ! Ils ont kidnappé Marilyn Monroe !

Les journalistes ont l'air de vouloir partir. Restez ! J'ai besoin de vous ! Puisqu'ils me traitent comme une folle, je vais faire la folle. Je me souviens que j'ai fait la folle dans un film, *Don't Bother to Knock*... J'enlève ma blouse et je me montre toute nue à la fenêtre. Les journalistes reviennent ! Je suis encore très bien pour mon âge. Il ne faut pas avoir honte de son corps. Si mes seins tombent, j'irai voir un chirurgien pour les remonter. A un moment, dans les *Misfits*, on voyait mon sein. John Huston a dit qu'il était obligé de couper la prise à cause de la censure, mais qu'il la garderait pour la version européenne du film. Eh, les journalistes, admirez cette poitrine !

La porte s'ouvre. Enfin ! Je veux sortir... Je ne suis pas folle... Je n'ai pas demandé que l'on m'enferme dans cette prison.

Deux infirmiers me saisissent et m'emmènent. Je crie, je pleure, je griffe, je mors. Un médecin me fait une piqûre. Si vous croyez m'endormir avec quelques centilitres de somnifères ! Même en m'injectant un litre de barbituriques, vous n'y arriverez pas... Ils m'enferment dans une cellule qui donne sur une autre cour. Je jette une chaise sur la partie vitrée de la porte pour la casser. Les infirmiers reviennent et m'attachent les bras sur les côtés de mon lit avec des sangles. C'est incroyable... C'est comme cela que vous traitez la plus grande star du monde !

Le lendemain, deux médecins viennent me voir.

– Bonjour, miss Monroe. Comment vous sentez-vous ce matin ? Êtes-vous heureuse ?

– Il faudrait être folle pour être heureuse ici, et moi, je ne suis pas folle.

– Pas vraiment. C’est ce que nous avons dit à la presse.

– Vous avez parlé aux journalistes ? C’est moi qui dois leur parler, pas vous...

– Nous leur avons dit que l’épuisement vous a détachée de la réalité, comme si vous aviez souffert de bouffées de schizophrénie.

– Mais c’est absolument faux.

– Bien sûr. En vérité, ce n’est pas l’épuisement, mais l’abus des médicaments qui a provoqué les bouffées délirantes.

– Bouffées délirantes vous-mêmes ! Je veux sortir d’ici !

Ces médecins sont vraiment stupides, mais je ne dois pas m’énervier comme les pauvres femmes que j’entends hurler dans les cellules voisines.

Ils prétendent que leur hôpital est très humain et familial.

– Ce que j’en ai vu jusqu’ici ne me paraît ni humain ni familial.

– Nous vous montrerons le sixième étage. Il y a de la moquette et des meubles modernes.

– N’importe quel architecte d’intérieur peut mettre de la moquette, mais vous feriez mieux de vous intéresser à ce qui se passe à l’intérieur des malades !

Il faut que je reste calme, sinon je n’arriverai à rien. Quand les médecins sont partis, je me montre bien sage. Des ribambelles d’infirmiers et d’infirmières, d’autres médecins, des secrétaires, viennent me regarder par la vitre brisée. Je leur souris, je leur parle gentiment. A la fin, j’obtiens de l’infirmier-chef de pouvoir écrire une lettre et envoyer un coup de téléphone.

J’écris aux Strasberg.

“Chers Lee et Paula,

“Le Dr Kris m’a mise dans un bâtiment pstikiatrique¹ de l’hôpital de New York sous la surveillance de deux médecins idiots. ils ne devraient pas être mes docteurs.

“Vous n’avez pas reçu de nouvelles parce que je suis enfermée avec tous ces pauvres cinglés. Je suis sûre que je vais finir par devenir folle si je reste ici. sil te plaît Lee aide-moi, ceci est le dernier endroit où je devrais me trouver – peut-être que si tu appelles le Dr Kris et si tu l’assures que je vais mieux et que tu as besoin de moi dans la classe... Lee jessaie de me souvenir de ce que tu as dit en classe, que l’art dépasse la

¹ En traduisant cette lettre authentique de Marilyn, j’ai respecté son orthographe.

réalité, mais j'aimerais mieux oublier la réalité qui m'entoure – les femmes qui hurlent, etc.

“sil te plaît aide-moi – si le Dr Kris vous dit que je vais bien, vous pouvez lui dire que non. Je ne suis pas à ma place ici !

“Je vous aime tous les deux

“Marilyn

“PS. excusez mon orthographe – et il n'y a rien sur quoi écrire ici. Je suis à l'étage des fous dangereux c'est comme une cellule. pouvez-vous imaginer – des blocs de ciment ils m'ont mise ici en me mentant et la porte était fermée alors j'ai cassé la vitre mais à part ça je me suis montrée coopérative.”

Je téléphone à Joe DiMaggio, qui conseille l'équipe des Yankees pour leur entraînement d'hiver en Floride. Il prend aussitôt l'avion et vient me délivrer, au quatrième jour de ce cauchemar. Comme il a besoin de l'autorisation du Dr Kris, il lui téléphone et lui dit que si elle refuse, il démolira l'hôpital brique par brique ! Nous passons par la cave pour échapper aux journalistes. Je m'accroche solidement au bras musclé de mon sauveur. Il me conduit de l'autre côté de la ville, au Centre Médical de l'université de Columbia, où je demande à occuper une chambre privée pour me reposer. Cette fois-ci, c'est moi qui contrôle la situation. Je n'apprécie pas seulement la télévision, la radio, le téléphone et les fleurs, mais surtout le plaisir de recevoir des visites. Joe vient tous les jours – le seul homme sur lequel je peux compter. Norman Rosten vient aussi me voir plusieurs fois. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps.

Au bout de trois semaines, je sors de l'hôpital. Seize policiers et une bonne douzaine d'infirmiers musclés maintiennent la meute des fans et des journalistes à distance. Je crois que les journalistes ne m'aiment plus depuis mon aventure avec Yves Montand. Je leur envoie quand même un baiser...

– Je me sens beaucoup mieux, mes amis. A bientôt !

Une chose est certaine : même le docteur Kris a perdu sa meilleure cliente.

14. Une maison à Brentwood

Le monde entier est amoureux de moi, pourtant je suis toute seule. Je trouve que mon appartement de New York est sinistre. J'ai l'impression qu'une sorte d'énergie maléfique émane de la pièce vide qui servait de bureau à Arthur. Je n'ai pas la force de m'habiller. Je passe la journée en chemise de nuit. En hiver, je ne dors pas toute nue, donc je possède deux chemises de nuit bleues. Je reste assise et je regarde dans le vide. Je mange du caviar et des œufs durs en buvant du champagne. J'ai engagé une nouvelle secrétaire, Marjorie Stengel. Elle a travaillé pour Montgomery Clift, qui me l'a recommandée. Elle n'a pas grand-chose à faire. Personne ne m'écrit, personne ne me téléphone. Les lettres et les appels professionnels arrivent chez Pat Newcomb, mon attachée de presse. Qui pourrait m'écrire ou me téléphoner chez moi ? Mes amis ? Je n'en ai aucun ! Joe DiMaggio vient parfois partager ma nuit. J'aime bien me réfugier dans ses bras, mais nous n'avons toujours rien à nous dire. En dehors de Joe, de Marjorie et de Pat, les seules personnes qui entrent chez moi sont les médecins auxquels je demande des ordonnances pour les pilules.

Je retourne à l'hôpital. On m'enlève la vésicule biliaire. Elle était en mauvais état depuis longtemps, semble-t-il, ce qui provoquait des douleurs qui m'empêchaient de dormir et me réveillaient au milieu de la nuit. Le chirurgien dit qu'il me trouve très nerveuse et angoissée. Il me conseille d'aller vivre au grand air et de faire du sport pour me détendre.

Les journalistes ne m'aiment plus. Je lis dans les rubriques de potins de Hollywood que la femme de Clark Gable m'accuse d'avoir hâté la mort de son mari. C'était de ma faute, je le savais. Non, ce n'est même pas vrai. Elle est jalouse, comme les autres. Mais maintenant, tout le monde le croira. Tout serait plus simple si j'étais morte, comme Clark. Ce qui est difficile, c'est de monter sur le rebord de la fenêtre et de sauter tout de suite, sans hésiter une seconde. Sinon, les gens vont me voir sur le rebord et cela fera toute une histoire. J'imagine la foule, les sifflets, les cris. Quand on tombe de très haut, paraît-il, on s'évanouit avant d'arriver en bas. Je ferme les yeux, je serre les poings, pour me donner le courage de sauter. En chemise de nuit ? Il faudrait que je me maquille, aussi, et cela fait une semaine que je ne me suis pas coiffée.

J'ai parlé de la tentation du suicide à Pat Newcomb. Je crois qu'elle en a discuté avec les Strasberg et Norman Rosten. Ils me conseillent de retourner à Hollywood. Je me suis installée à New York pour être auprès d'Arthur. Je n'ai plus rien à faire dans cette ville. Norman dit que les gens se jettent facilement par la fenêtre à New York. Le vide les attire. À Los Angeles, presque tout le monde habite dans des maisons qui ont seulement un rez-de-chaussée et un étage. Les Strasberg et lui pensent que là-bas, au moins, je ne me tuerai pas en sautant par la fenêtre.

Je conserve quand même mon appartement de la 57^{ème} rue. Je veux pouvoir revenir à New York de temps en temps, pour suivre les cours de l'Actors Studio.

Je m'installe dans un appartement que j'ai déjà occupé il y a sept ou huit ans, sur Doheny Drive, à la limite entre Beverly Hills et West Hollywood. J'inscris sur la boîte aux lettres le nom de ma secrétaire, Marjorie Stengel, qui est restée à New York.

La femme de Clark Gable m'invite au baptême de leur fils, John. Elle ne m'accuse pas du tout d'avoir tué Clark. C'était une invention des journalistes.

Quand il n'est pas occupé en Floride, à New York ou à San Francisco, Joe DiMaggio vient me rendre une petite visite. Il est toujours aussi amoureux de moi.

Le président profite aussi d'un voyage en Californie pour venir me voir. Le pauvre a très mal au dos. Il lui arrive d'être presque paralysé, ce qu'il cache soigneusement au public. Je lui dis que je connais un excellent masseur. Je téléphone même à Big Ralph depuis notre chambre d'hôtel.

– Allo, Big Ralph ? C'est Marilyn. Figure-toi que je viens de masser le président. Il a toujours mal au dos. Je lui ai dit que je connais un bon masseur, qui s'y prendrait mieux que moi.

– Je parie qu'il préfère être massé par Marilyn Monroe.

– Tu as le don de double vue, Big Ralph : c'est exactement ce qu'il m'a dit !

Le président parle quand même à Big Ralph, qui lui donne quelques conseils.

Mon compagnon le plus régulier, depuis que je suis revenu à Los Angeles, est un ami proche à la fois de Joe et du président : c'est Frank Sinatra. En mai 1961, je passe quelques jours avec lui à Palm Springs. En juin, j'assiste à son nouveau spectacle à Las Vegas. En août, je passe un week-end sur son yacht.

Pour l'accompagner à une soirée de gala, j'ai envie de porter une robe dorée, très décolletée, que j'ai laissée à New York. Je téléphone à Lena, ma femme de chambre.

– Lena, vous connaissez ma robe dorée ? Pliez-la soigneusement, mettez-la dans une valise, sautez dans l’avion et venez me l’apporter.

– Mais, miss Monroe, je n’ai pas assez d’argent pour acheter un billet d’avion.

– Je l’ai déjà payé. Ils vous le donneront quand vous arriverez au guichet de United Airlines à l’aéroport.

Les visites de Joe, de Frank ou du président sont tout de même rares. En leur absence, je n’ai rien d’autre à faire de mes journées que ma visite au Dr Greenson. Je le vois sept jours sur sept, même le samedi et le dimanche, parce qu’il a peur de me laisser absolument seule. Il me reçoit dans sa maison de Santa Monica, le soir, quand il revient de son cabinet en ville. Après la séance, nous buvons une coupe de champagne. Il me présente sa femme Hildi, sa fille Joan et son fils Danny. Parfois, je reste dîner et je fais la vaisselle avec Hildi et Joan. Je vais souvent dans les boutiques de Beverly Hills avec Joan. Je lui donne des leçons de maquillage. Quand je me sens trop angoissée, je passe la nuit chez les Greenson, comme je le faisais à New York chez les Strasberg. Le Dr Greenson dit que j’ai besoin de vivre dans une famille. Normalement, un psychiatre ne fréquente pas ses clients en dehors des séances de psychanalyse, mais il fait une exception pour moi, parce que je suis une cliente spéciale.

Le Dr Greenson dit qu’à son avis, je commence à contrôler ma consommation de médicaments. Nous devons quand même rester très vigilants. Il remplace le Nembutal par l’Hydrate de Chloral¹. Je dois prendre juste les quantités qu’il me prescrit. Ce qui était bien avec Arthur Miller, c’est qu’il comptait les pilules. J’ai tellement de mal à compter... Je me jure de ne pas en avaler trop, mais je me trompe, alors la femme qui vient pour le ménage n’arrive pas à me réveiller. Elle appelle le service médical d’urgence. Ils me font respirer de l’oxygène, me lavent l’estomac, et tout ça.

En décembre 1961, je me sens à bout de forces. Je ne pourrai plus jamais tourner un film, c’est sûr. Autant mourir. Le Dr Greenson insiste pour que des infirmières s’installent chez moi, afin de me surveiller. Il dit que j’ai une tendance à la schizophrénie, comme ma mère. Je me dispute avec les infirmières. Allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille ! Je prendrai autant de pilules que je voudrai !

J’accepte de remplacer les infirmières par une sorte de gouvernante, Eunice Murray. C’est une amie du Dr Greenson. Elle a soixante ans. Son visage est tout de travers et

¹ Le Nembutal est un barbiturique, l’Hydrate de Chloral un somnifère moins dangereux.

elle ressemble à une fouine, mais je la trouve sérieuse et rassurante. Un assistant du Dr Greenson, le Dr Engelberg, me fait des piqûres qui me rappellent les hot shots des médecins de plateau. Il dit que ce sont des “vitamines”.

Joe DiMaggio vient passer Noël avec moi, comme l’an dernier. Nous partageons le dîner de Noël des Greenson. Joe trouve que je dépends trop du Dr Greenson, que cette relation me fait du mal.

– Tu parles tout le temps de lui. Il veut te contrôler. “Ma cliente, la plus grande star du monde !” Si tu allais mieux, il te perdrait, donc il préfère que tu restes déprimée. Cette Mrs. Murray est son espionne. Tu n’aurais jamais dû renvoyer Big Ralph.

Oui, le Dr Greenson trouvait que Big Ralph tenait une place trop importante dans ma vie, donc il m’a demandé de cesser de le voir.

Sur les conseils du Dr Greenson, j’achète une maison dans le style colonial espagnol, ce qu’on appelle une hacienda, au fond d’une petite impasse discrète appelée Fifth Helena Drive, dans le quartier de Brentwood. Cette maison ressemble à celle du Dr Greenson, en plus petit. Toutes les pièces se trouvent au rez-de-chaussée : une grande salle de séjour avec des poutres apparentes, plusieurs petites chambres. Mrs. Murray dit que cette maison réclame des meubles anciens mexicains. Nous allons ensemble au Mexique pour acheter les meubles. C’est la première fois que je suis propriétaire d’une maison. Le Dr Greenson espère que cela me stabilisera de me sentir chez moi. Oui, mais je suis triste de l’avoir achetée toute seule. D’une certaine façon, il m’a forcé la main, je trouve.

J’aime bien aller chez Peter et Pat Lawford à Santa Monica, pour me promener sur la plage. J’ai essayé de jouer au volley-ball, comme au bon vieux temps, mais maintenant, dès que je m’agite un peu trop au soleil, je m’évanouis. A cause des médicaments, je ne tiens pas toujours très bien debout. Le Dr Greenson dit qu’il réduira ma consommation quand j’irai mieux.

Le 1^{er} février 1962, chez les Lawford, je rencontre Robert Kennedy, le frère de Pat et du président. Ils ont organisé un dîner en son honneur. Il fait escale à Los Angeles sur le chemin du Japon. Il est ministre de la justice. Je suis assise à côté de lui. Il me paraît plus doux que le président, il a l’air encore plus intelligent, mais je le trouve moins beau.

La rumeur de Hollywood prétend que je suis devenue sa maîtresse après cette soirée. Maîtresse d'un homme marié, qui habite à Washington ? Le président me suffit. D'ailleurs je ne l'ai vu que trois ou quatre fois en tout, et seulement parce que je trouve amusant que la pauvre Norma Jeane fréquente le président des États-Unis. Ce que je veux, c'est un vrai mari pour moi toute seule, une maison, des enfants...

Arthur Miller s'est remarié avec une photographe. Je ne peux pas le lui reprocher, pourtant cela me serre le cœur. Même Frank Sinatra parle de se marier avec je ne sais quelle starlette.

15. Le dernier film

La Fox me propose un nouveau film, *Something's Got to Give*¹. Je suis obligée d'accepter, à cause de mon contrat, mais je ne me plains pas. Pour une fois, la Fox ne me donne pas un rôle de chanteuse ridicule. Ce film est un remake d'une comédie tournée pendant la guerre, *My Favorite Wife*, que je trouve très drôle. Je joue une jeune femme, mariée et mère de deux enfants, appartenant à la bonne société, qui a disparu dans un naufrage. Tout le monde la croit morte, mais en fait, elle a vécu cinq ans sur une île déserte avec un homme. Elle rentre en Amérique le jour même où son mari se remarie...

Le réalisateur est George Cukor comme pour *Le Milliardaire*. Dean Martin joue le mari, Cyd Charisse joue sa nouvelle femme. Le tournage commence en avril 1962.

Cela fait plus d'un an que je ne me suis pas montrée devant une caméra. J'ai peur. En vérité, je crois que j'ai toujours eu peur de la caméra. Son pouvoir est monstrueux. Je l'aime et je la redoute.

C'est la première fois que je suis mère dans un film ! J'essaie de me maquiller de manière plus sobre que pour les rôles de danseuse. Je remplace les robes moulantes par un tailleur. Je me regarde dans la glace : je ressemble plus à Grace Kelly qu'à Marilyn Monroe...

Parfois, je me dis que je suis fatiguée d'être Marilyn Monroe. Tout ce travail pour me préparer le matin... Ces lunettes et ces perruques que je dois porter pour me promener dans la rue... Impossible de visiter le Japon ou la France comme tout le monde. Existe-t-il un pays où je pourrais me promener tranquillement ? La Birmanie ? Même mes amis les plus proches me prennent pour Marilyn Monroe. Je serais peut-être plus heureuse si je redevais Norma Jeane.

Je sais bien que George Cukor ne m'aime pas. Le tournage du *Milliardaire* s'est très mal passé. Il me méprise. D'ailleurs, il méprise toutes les femmes. Il est mégalomane et maniaque. Pour le décor du film, il a fait reconstruire sa propre maison de Sunset Boulevard dans le studio. C'est complètement idiot : tous les buissons de son jardin

¹ "Quelque chose doit céder." Il s'agit d'une phrase tirée d'une chanson. Ce film n'a pas de titre français officiel, puisqu'il n'a pas été achevé.

sont reproduits à l'identique. Si la couleur du buisson ne lui paraît pas exacte, George Cukor le fait repeindre. Je n'aime pas ce décor. La maison est compliquée, avec des tas de coins et de recoins où se cachent les éclairagistes et les caméras. Souvent, j'ai du mal à comprendre d'où vient la lumière et je cherche la caméra.

J'ai beaucoup travaillé avec Nunally Johnson, le scénariste, pour que les dialogues me conviennent, mais Nunally Johnson part en Angleterre. George Cukor engage un "scénariste de plateau" et remanie tous les dialogues avec lui. Je suis sûre qu'il veut m'humilier en m'imposant des répliques stupides. C'était peut-être un bon réalisateur dans les années trente, mais maintenant c'est un vieux bonhomme caractériel qui n'a pas tourné un bon film depuis des années.

Je suis complètement écœurée. Malgré les efforts de Whitey Snyder et de Big Ralph, il me faut de plus en plus de temps, chaque matin, pour devenir Marilyn Monroe.

Les patrons de la Fox ont changé. Ce sont des imbéciles, des hommes d'affaires, des financiers qui ne connaissent rien au cinéma. Ils gaspillent des dizaines de millions de dollars pour tourner le film le plus cher et le plus ennuyeux du monde, *Cléopâtre*. J'avais demandé le rôle, mais ils l'ont donné à Liz Taylor. Ils la paient deux millions de dollars, et en plus elle recevra dix pour cent de la recette. On s'est moqué de moi quand j'ai emporté vingt-sept valises à Londres, mais elle en a emporté cent cinquante en Italie. Mon caméraman préféré, les éclairagistes qui savent me mettre en valeur, sont tous à Rome sur le plateau de *Cléopâtre*. Le film coûte si cher que la Fox risque de faire faillite, tout le monde le dit. Ils ont déjà vendu leurs grands studios de Los Angeles pour couvrir les dépassements de budget de *Cléopâtre*, de sorte que *Something's Got to Give* est le dernier film qui y sera tourné avant leur démolition.

Moi, je ne reçois que les cent mille dollars prévus par mon contrat. Dean Martin, mon partenaire masculin, est payé cinq fois plus. Je leur ai rapporté plus d'argent que n'importe qui. Mes films leur rapportent dix millions de dollars par an. Je peux les sauver de la faillite si ce nouveau film est réussi. Pourtant, ils osent me menacer pour quelques malheureuses heures de retard. Ils surveillent mes allées et venues. Les gardiens à l'entrée du studio notent mon heure d'arrivée. Pour déjouer cette surveillance stupide, je descends de ma limousine et j'entre à pied par derrière. Des amis m'ont dit que Liz est bien plus souvent en retard que moi. Le tournage de *Cléopâtre* est constamment interrompu pour une raison ou pour une autre. Elle vit ce grand amour avec son partenaire, Richard Burton, tout le monde ne parle que de ça. Ils

ont dû interrompre le tournage pendant vingt-deux jours : Richard Burton avait tellement battu Liz qu'elle était complètement défigurée.

Ils disent que je suis capricieuse parce que j'ai demandé que les cheveux de Cyd Charisse soient plus foncés que les miens. C'est pourtant évident : puisque les spectateurs viennent voir un film de Marilyn Monroe, mes cheveux doivent être les seuls à attirer l'attention. George Cukor est tellement vicieux qu'il a laissé une blonde se glisser parmi les figurantes pour une scène dans la rue. Il sait très bien qu'il n'y a jamais aucune blonde dans mes films, en dehors de moi. Je la fais renvoyer immédiatement, bien sûr.

S'ils m'embêtent, je me montrerai vraiment capricieuse. Je mettrai du beurre de cacahuète dans mes cheveux, ainsi le coiffeur aura besoin d'une heure de plus pour les démêler !

De toute façon, je suis malade. Vraiment malade. J'ai attrapé un virus au Mexique. J'ai de la fièvre. Je vomis mon petit déjeuner. Ma température oscille autour de 38°. Le studio admet que si elle dépasse 39°, je peux rentrer chez moi. Pendant les trois premières semaines de tournage, je passe seulement six jours sur le plateau.

George Cukor voit bien que je tiens à peine sur mes jambes. Il en profite pour tourner la moindre séquence trente fois. Il est sadique, cet homme-là, je trouve. Je suis sûre qu'il veut saboter le tournage. Depuis le début, il a dit qu'il ne voulait pas tourner ce film.

Tous les gens de la Fox me méprisent, parce qu'ils se souviennent de l'époque où j'étais une *gin-rummy girl* à cent dollars par semaine. Ils viennent assister au tournage en douce. Je les sens à l'affût, dans les recoins sombres du décor. Ils espèrent me voir trébucher et tomber de mon piédestal.

Quand je reviens de mon île déserte, mon chien doit me lécher le menton pour montrer qu'il me reconnaît. Cukor tourne et retourne la scène du chien pendant plus de trois heures. Le chien s'appelle Tippy dans le film, en souvenir du chien que j'ai possédé quand j'étais petite, mais son nom en dehors du film est Jeff. Il a si mal été préparé qu'il ne m'embrasse pas le menton une seule fois. Je murmure : "Jeff, Jeff, viens, embrasse-moi, Jeff !" Nous sommes dans un studio fermé, mais d'énormes projecteurs simulent le soleil de Californie. Il fait au moins 35°. Le pauvre Jeff tire la langue et mon maquillage commence à fondre. Tout le monde dit qu'il faudrait changer de chien, mais Cukor insiste : "Encore une fois !" Moi, pendant tout ce temps, je suis

accroupie pour caresser Jeff. Le médecin du studio me fait un “hot shot” pour que je tiennes le coup. Je ne peux pas m’empêcher de rire en voyant le mal que se donne le pauvre cabot pour faire l’acteur, mais à la fin de la journée, je suis absolument épuisée.

En fin de compte, les jours suivants, soit je renonce à sortir de chez moi parce que mon retard dépasse huit heures, soit la fièvre m’empêche de tenir debout. Mon angoisse est d’autant plus grande que le Dr Greenson est parti en vacances. Cela fait plus d’un an qu’il s’occupe de moi sept jours sur sept. Ces derniers temps, nos séances duraient jusqu’à quatre ou cinq heures. Il méritait des vacances, je ne peux pas dire le contraire. Sa femme était malade, en plus. N’empêche, il m’a abandonnée. Qu’est-ce que je vais devenir ?

Je profite de son absence pour renvoyer cette horrible sorcière, Mrs.Murray. Elle ne se contentait pas de m’espionner. Quand des amis venaient me voir, elle leur disait que j’étais absente, alors que je me reposais dans ma chambre. Elle me donnait des ordres comme si j’étais une enfant.

Les gens de la Fox disent que je ne suis pas vraiment malade et que mes absences leur ont déjà coûté un million de dollars. Ils ont interrompu le tournage de *Cléopâtre* pendant cinq mois quand Liz était malade, mais moi, je n’ai pas le droit de prendre quelques jours de congé pour me soigner.

Je m’en moque, de votre million de dollars. Remplacez-moi par Liz Taylor si vous voulez. Le jeudi 17 mai, je m’envole à New York. J’ai un engagement. J’ai prévenu le studio il y a plus d’un mois. A la dernière minute, ils ont voulu m’interdire d’y aller. Pourtant, tout ce qui me fait de la publicité est bon pour le film... Peter Lawford m’a invitée pour faire une surprise au président. Il doit assister à un grand gala au Madison Square Garden le samedi 19, à l’occasion de son quarante-cinquième anniversaire. On attend quinze mille riches donateurs du parti démocrate. Maria Callas, Ella Fitzgerald, Peggy Lee et d’autres artistes célèbres se produiront sur scène. Et moi, ce sera le bouquet de la soirée, je chanterai *Happy Birthday to You* à mon cher Jack !

J’ai fait faire une robe spéciale par Jean-Louis, mon couturier personnel. Très décolletée, très moulante, très transparente, incrustée de six mille perles et pierres artificielles qui scintilleront dans la lumière. On dirait que je suis toute nue et couverte de perles et de pierres précieuses... Un mois de travail, douze mille dollars !

Je m’exerce à chanter *Happy Birthday to You* de la manière la plus sensuelle possible. Joan Greenson, la fille de mon médecin, dit que j’y arrive très bien. Son frère

Danny a écrit quelques petites plaisanteries politiques que je pourrai glisser après la chanson.

Peter Crawford est le grand ordonnateur de la fête. Après Maria Callas, il m'annonce, le public applaudit, mais je ne me montre pas. Après Ella Fitzgerald, il recommence, mais je ne me montre toujours pas. Même jeu après Peggy Lee. A la fin, quand tous les artistes se sont produits, Peter déclare :

– Monsieur le président, dans toute l'histoire du show business, aucune star n'a connu une telle gloire... Monsieur le président, en retard comme d'habitude, Marilyn Monroe¹ !

Je craignais de bredouiller, ou de me tromper... J'ai bu quelques verres de champagne pour me donner du courage. J'arrive à chanter à peu près comme il faut. *Happy Birthday, Mister President* ! Ouf... Le président paraît vraiment content. J'entraîne toute la salle à chanter *Happy Birthday* avec moi.

Le président prend le micro.

– Merci. Je peux me retirer de la politique, après avoir entendu une voix aussi douce me chanter *Happy Birthday* !

Nous terminons la soirée chez un ami du président. Bien qu'il soit très entouré, le président m'accorde quelques minutes. Je crois que je suis heureuse, mais je n'en suis pas sûre, parce que je perçois les contours flous de mon bonheur à travers le brouillard qui m'enveloppe presque constamment. J'entretiens le brouillard avec les pilules et le champagne. Voir la réalité de façon nette et précise m'est devenu insupportable.

Je rentre chez moi à deux heures du matin. Jimmy Haspiel se tient devant ma porte, fidèle au poste.

– J'étais au Madison Square Garden, Marilyn. Vous avez été divine !

– Merci, Jimmy. Bonne nuit ! À demain !

Je n'ai pas sommeil. Je me sens toute nerveuse. Je téléphone à Rupert Allan, mon ancien agent de publicité, à Monaco. Je lui téléphone souvent au milieu de la nuit, quand je n'arrive pas à dormir, parce que là-bas, à Monaco, c'est déjà le matin, donc je ne le réveille pas. Je téléphone ensuite à Big Ralph, qui habite à New York depuis que le Dr Greenson m'a forcée à le renvoyer. Lui, je le réveille, mais il a l'habitude et vient aussitôt me masser.

¹ La version originale comporte un jeu de mot intraduisible : “Mr. President, the late Marilyn Monroe !” –ce qui signifie à la fois “Marilyn Monroe en retard” et “la regrettée Marilyn Monroe”.

Je retourne à Hollywood. Peut-être que Joe a raison quand il accuse le Dr Greenson de prendre trop d'ascendant sur moi. Si c'est comme ça, je décide de lui désobéir et je demande à Big Ralph de m'accompagner.

– Le Dr Greenson voudrait que son espionne, Mrs.Murray, remplace tout mon entourage, mais je me suis débarrassée d'elle. D'ailleurs, elle ne me massait pas, donc j'ai besoin de toi.

Je croyais m'être débarrassée d'elle... Quand j'arrive dans ma maison, c'est elle qui m'ouvre la porte. Elle m'accueille comme si je ne l'avais pas licenciée. En vérité, je ne suis pas mécontente qu'elle ait acheté à manger et préparé le dîner. Je me dis que je la chasserai plus tard. Le lendemain matin, je mange le petit déjeuner qu'elle m'apporte et je n'ose plus la renvoyer.

Les gens de la Fox, qui m'ont vue chanter *Happy Birthday, Mr. President* à la télévision, sont furieux. Moi, j'arrive à l'heure le lundi matin. C'est mon partenaire, Dean Martin, qui est absent. Il a la grippe. Le studio n'en fait pas toute une histoire, comme pour moi, et personne ne l'accuse d'être capricieux.

Je tourne la grande scène dans laquelle je revois mes enfants, qui ont grandi pendant que je vivais sur l'île déserte. Ils ne savent pas que je suis leur mère : je prétends être une gouvernante suédoise. Je ne dois pas me mettre à pleurer, sinon mes enfants me trouveraient bizarre, mais les spectateurs doivent deviner que je suis très émue. Tout le monde dit que je joue merveilleusement et que mon accent suédois est très réussi. Je sens bien que je fais des progrès !

Le lendemain, je tourne une scène très sexy dans la piscine. Pour séduire son mari, qui la regarde par la fenêtre, l'héroïne du film prend un bain de minuit !

Ils ont prévu une sorte de maillot de bain couleur chair, qui ne me plaît pas du tout. Le cameraman se plaint : le maillot est parfaitement visible. Quelle complication... Je m'approche de George Cukor.

– Je n'ai qu'à l'enlever, ce maillot. Puisque je prends un bain de minuit toute nue, le plus simple, c'est que je sois toute nue.

– En effet, quand vous serez dans l'eau, cela ne fera aucune différence. Quand vous sortirez, nous filmerons de loin.

– Dans le film, on me verra de loin, mais nous pourrions aussi faire quelques photos de plateau de plus près et les diffuser dans les magazines. Vous imaginez la publicité ?

– C’est une excellente idée, Marilyn. Excellente !

Il demande que l’on renvoie tous les badauds qui n’ont rien à faire sur le plateau. Je vais dans ma loge enlever le maillot et je reviens en peignoir. J’entends un technicien hurler :

– Bobby, donne-moi un peu plus de lumière là-haut !

– J’espère que Bobby est une fille ! dis-je en riant.

J’enlève mon peignoir et je plonge dans la piscine. Je reste sept heures dans l’eau, pendant que Cukor multiplie les prises. Heureusement que j’aime beaucoup nager ! Comme d’habitude, un photographe de studio, Jimmy Mitchell, se trouve sur le plateau. Il y a deux autres photographes : Larry Schiller, qui travaille pour le magazine français Paris-Match, et Bill Woodfield. Quand je sors de l’eau, ils ouvrent de grands yeux ronds, mais reprennent aussitôt leurs esprits et me mitraillent comme des fous. Profitez-en, mes amis. Ce n’est pas tous les jours !

Je n’ai pas honte de mon corps. Que le monde entier m’admire ! Que Liz Taylor se montre toute nue si elle veut se comparer à Marilyn ! Big Ralph dit que je suis très bien en ce moment, que mes muscles et ma peau ont repris du tonus. D’ailleurs, j’obéis au Dr Greenson et je ne mélange plus les pilules.

Larry Schiller vient me montrer les clichés le mardi à midi. Ah, je le savais : Marilyn Monroe est absolument magnifique ! Ces photographies valent une fortune. Larry et Bill se sont associés pour diffuser les images. Ils ont obtenu que la Fox détruise les films de Jimmy Mitchell, puisqu’il n’est pas question d’utiliser ce genre d’image pour la campagne de promotion officielle. Ils ont donné dix mille dollars à Jimmy pour le consoler.

Le mercredi, l’agent de Larry a déjà vendu les photos dans trente-deux pays ! Tous les magazines les publieront le même jour, dans un mois. Larry et Bill vont gagner plus de cent mille dollars. Larry dit que c’est grâce à moi qu’ils vont gagner tout cet argent et que je devrais avoir ma part.

– Offrez-moi juste un projecteur pour que je puisse voir les diapositives...

– Un projecteur ? Pendant que moi, je vais pouvoir acheter une maison ?

– Au moins, votre femme sera heureuse. Je serai très heureuse, moi aussi, de remplacer Liz sur les couvertures des magazines. Dites-moi, Larry, j’espère que je ne fais pas une bêtise en laissant publier ces photos... Qu’en pensez-vous ?

– Vous êtes déjà célèbre, Marilyn. Maintenant, vous pouvez m’aider à devenir célèbre aussi.

Le vendredi 1^{er} juin, nous tournons plusieurs scènes comiques : je présente à mon mari un vendeur de chaussures ridicule, que je fais passer pour l'homme qui m'a tenu compagnie pendant cinq ans sur l'île déserte. Toute l'équipe du film m'applaudit. Après le tournage, ils m'offrent un immense gâteau d'anniversaire. Trente-six bougies brillent sur le gâteau. L'équipe chante *Happy Birthday to You*, comme je l'ai fait pour le président. Je suis très émue. Je ne peux pas m'empêcher de pleurer. Je me sens toute bête.

Je passe la soirée au stade, où j'ai promis d'emmener le fils de Dean Martin assister à un match de baseball. On nous installe dans la loge d'honneur et on me demande de lancer la première balle. Malgré mes talons hauts, ma jupe serrée, ma tête qui tourne avec tout le champagne que j'ai bu à la fête du studio, je lance la balle à peu près dans la direction du batteur. Il me reste encore quelques souvenirs de Norma Jeane, qui jouait au softball à l'orphelinat... Joe DiMaggio serait fier de moi !

Quand je reviens chez moi, Danny et Joan Greenson me rendent visite et m'offrent une coupe de champagne à l'intérieur de laquelle ils ont fait graver mon nom.

– Au moins, maintenant, quand je boirai, je saurai qui je suis.

Je les aime bien, mais leur père me manque. Cela fait déjà trois semaines qu'il est parti. Trente-six ans ! Norma Jeane était orpheline, mais elle était heureuse de jouer au softball. Elle ne pouvait pas imaginer qu'elle deviendrait la star la plus célèbre du monde. Mais si malheureuse... Trente-six ans. Ni mari ni enfants. Toute seule... Si je pouvais parler avec le Dr Greenson, il me rassurerait. Abandonnée de tous. J'essaye de téléphoner au président, mais je n'arrive pas à le joindre. Il m'avait donné un numéro privé qui aboutissait dans son bureau de la Maison Blanche. J'étais tellement fière de posséder ce numéro ! Maintenant, une opératrice me dit que la ligne est coupée.

Je suis de nouveau malade. Le médecin de plateau m'autorise à rester à la maison.

Je prends des pilules pour oublier. Une seule sorte. Je ne mélange plus. J'ai promis au Dr Greenson. Quand rentre-t-il ? Est-ce qu'il est déjà rentré ? Je vais téléphoner chez lui.

– Allo ? Je suis chez... Allo ? Greenson ? C'est Marilyn. Docteur ? Qui êtes-vous ? Qui ? Danny ? Je ne connais aucun Danny.

Les enfants du Dr Greenson viennent me voir. Je ne me souviens même plus de leurs prénoms. Manny ? Jean ? Je suis toute nue. Pas honte de mon corps.

– Je vous plais ? Dites-moi si je vous plais, Manny. Je plais à tout le monde. Aux pauvres, aux riches, aux grands, aux petits. Même au président des États-Unis. A tout le monde sauf à moi. Je me déteste. La seule personne qui déteste Marilyn Monroe : elle-même ! Je me trouve si laide... Une épave. Personne ne m'aime. Ils me prennent et m'abandonnent. Comme un vieux sac plein de chiffons. Je ne vauds rien... Une femme qui n'a pas d'enfants ne vaut rien. Donnez-moi une raison, oui, une raison...

– Une raison ?

– Une raison de vivre. A quoi ça sert ? Dites-moi à quoi ça sert...

– Vous faites des films qui procurent de la joie au monde entier, Marilyn.

– C'est fini. Trente-six ans. Trop vieille. Greta Garbo a arrêté à trente-six ans. Ils n'ont qu'à prendre Liz. Pourquoi est-ce que j'irais au studio ? Un film stupide de plus. Ils veulent juste gagner de l'argent sur mon dos. Je les emmerde.

Les enfants du Dr Greenson lui ont téléphoné en Europe. Il écourte son séjour et revient le 6 juin. Il appelle Henry Weinstein, le producteur du film, pour lui promettre que je serai sur le plateau lundi.

– Je vous apporte une mauvaise nouvelle, Marilyn. Henry Weinstein m'a dit qu'ils vous ont renvoyée hier. Comme Dean Martin refuse de continuer sans vous, ils ont décidé d'arrêter le film.

– Tant mieux. Je m'en fiche, de leur film. Je vais mourir et ils seront bien embêtés.

Ils sont fous. Me renvoyer pour trois jours d'absence ! Comme si c'était la première fois. Les films finissent toujours par se faire et par leur rapporter des millions.

Le nouveau patron de la Fox, un ancien publicitaire qui ne sait pas comment fonctionnent les studios, dit aux journalistes que les stars sont en train de détruire Hollywood.

– Nous avons laissé les fous diriger l'asile et ils sont presque arrivés à le démolir.

Pat Newcomb dit que le contrat d'Elizabeth Taylor ne permet pas de la renvoyer, bien qu'elle soit en train de couler la Fox. Ils ont tout intérêt à me licencier. D'abord, ils prouvent que les stars ne dirigent pas l'asile. Ensuite, ils économisent quelques millions de dollars en arrêtant *Something's Got to Give*. Mes retards et mes absences les arrangent bien.

– Vous devez répondre, Marilyn. Envoyez un communiqué à la presse. Dites-leur que s'il y a quelque chose qui cloche à Hollywood, c'est du côté des patrons qu'il faut regarder. Et qu'ils feraient mieux de réfléchir avant de tuer la poule aux œufs d'or.

Ils me réclament un demi-million de dollars pour rupture de contrat. Ils prétendent que je n'étais pas malade, que je fréquentais les boîtes de nuit d'Hollywood. Les agents de publicité et de relations publiques de la Fox, qui étaient mes meilleurs amis, qui se sont donné beaucoup de mal pour lancer ma carrière il y a dix ans, répandent maintenant les rumeurs les plus absurdes : que je suis folle, que je passais des heures toute nue dans ma loge alors que l'équipe du film m'attendait sur le plateau, que je ne suis pas professionnelle, que je modifiais constamment les dialogues, que j'étais incapable de retenir plus de trois mots. George Cukor vient à leur aide sans se faire prier : "Elle a fini par perdre la raison, dit-il aux journalistes. Aucune des prises que nous avons tournées pour *Something's Got to Give* n'est utilisable. Elle est complètement droguée et tient à peine debout. Sa carrière est finie."

Ils affirment même que les techniciens du film sont furieux parce que je les prive de leur revenu, mais moi, j'ai parlé aux techniciens et je sais qu'ils me soutiennent. Ils pensent que c'est George Cukor qu'il faudrait renvoyer.

Le studio veut engager Lee Remick à ma place. Elle a déjà commencé à essayer les costumes. Dean Martin quitte le tournage. Les gens de la Fox pensent que Dean Martin ne veut pas de Lee Remick, alors ils proposent le rôle à Kim Novak, à Shirley MacLaine, à Doris Day. Toutes sont indignées de la manière dont le studio me traite et refusent. En fait, Dean Martin refuse de tourner sans moi. Le studio lui demande trois millions de dollars, c'est-à-dire le coût total du film, pour rupture de contrat.

Ah, mais les actionnaires de la Fox sont furieux que le studio ait renvoyé sa plus grande star. Mon avocat m'assure qu'ils vont bientôt se traîner à mes pieds.

En attendant, je suis bouleversée par tous ces mensonges. Ces salauds étalent mes malheurs sur la voie publique. Ils décrivent la maladie mentale de ma grand-mère et de ma mère, en suggérant qu'elle est héréditaire. J'ai toujours eu peur de devenir folle, c'est vrai ; le Dr Greenson m'aide à rester saine d'esprit. Si je deviens vraiment folle, ce sera la faute de la Fox.

Ce qui me console un peu, c'est que je rayonne sur la couverture de tous les magazines du monde. Des journalistes de Life, de Vogue, de Cosmopolitan, accompagnés par les plus grands photographes, viennent m'interviewer à l'occasion de mes trente-six ans. Je leur dis que je n'ai pas l'impression de vieillir, puisque les gamins de seize ans continuent de siffler sur mon passage.

Le photographe de Vogue, Bert Stern prend une série de photos vraiment superbe. En robe du soir, en manteau de fourrure, et toute nue sous un grand foulard transparent. Il dit que je suis une déesse et un mystère, la femme que tout homme rêve d'épouser.

Le journaliste de Life vient me voir plusieurs fois. Je le trouve sympathique et je lui dis ce que j'ai sur le cœur.

– Le studio se conduit comme une mère stupide qui voit son enfant traverser la rue juste au moment où une voiture arrive : au lieu de prendre l'enfant dans ses bras, le studio le punit. Vous n'avez pas le droit d'être enrhumée. Comment osez-vous être enrhumée ? Les patrons du studio peuvent s'enrhumer autant qu'ils veulent et prendre des jours de congé, mais pas les stars. J'aimerais bien les voir jouer devant les caméras avec une sinusite et de la fièvre. Un acteur n'est pas une machine. Ils vous font courir le cent mètres, mais quand vous atteignez la ligne d'arrivée, quand vous voulez souffler un peu, il y a une autre prise et une autre scène et un autre film, et il faut toujours recommencer.

– Vous n'aimez pas beaucoup les studios.

– Je ne travaille pas pour les studios, mais pour les gens ordinaires qui vont voir mes films. J'ai toujours pensé que je dois leur en donner pour leur argent, c'est mon obligation. Dans certaines scènes, parfois, je sens que j'ai une responsabilité, que je dois transmettre quelque chose d'important, et je me dis, ah là là, si seulement j'étais femme de ménage...

– Peut-être que les femmes de ménage préféreraient être Marilyn Monroe.

– La célébrité est un fardeau. Le bonheur qu'elle apporte peut vous réchauffer un peu, mais ce n'est pas un bonheur durable. Quand vous êtes célèbre, tous vos défauts sont examinés à la loupe. Les gens disent : "Oui, pour qui se prend-elle, Marilyn Monroe ?" Même si c'est bien de figurer dans les fantasmes des gens, j'aimerais aussi être acceptée telle que je suis. Je suis un symbole sexuel, c'est-à-dire une chose. Je déteste être une chose. Pour le studio, je suis une marchandise. Mais je ne me plains pas de devoir être belle et sensuelle. Nous sommes tous des créatures sexuelles, Dieu soit loué. C'est dommage que tant de gens méprisent et censurent ce don de la nature. L'art, je veux dire l'art véritable, vient de là. Tout vient de là. Les gens des studios ne me comprennent pas, mais les gens ordinaires, oui. Les ouvriers, les gens âgés, les enfants. Mes deux maris, Joe DiMaggio et Arthur Miller, avaient des enfants, et je m'entendais très bien avec eux. Ils m'ont apporté de grandes satisfactions. De très grandes

satisfactions... Vous avez vu mon jardin ? J'ai de belles fleurs, non ? Vous pouvez vous baigner dans la piscine, si vous voulez.

– Jamais pendant le service.

– Si la gloire m'abandonne, tant pis. Je l'ai connue, et voilà. Au revoir, gloire ! J'ai toujours su qu'elle était capricieuse. Elle est passée dans ma vie, mais j'habite ailleurs. Je vis dans mon travail et dans les relations avec les quelques amis sur lesquels je peux vraiment compter. Je suis née sous le signe des Gémeaux.

– Cela donne quel genre de personnalité ?

– Dr Jekyll et Mr. Hyde. Double.

– Vous êtes comme cela ?

– Plus que deux. Je suis tellement de personnes à la fois. Cela me choque parfois. J'aimerais être seulement moi ! Il m'arrivait de penser que je devenais folle, mais j'ai découvert que certaines personnes que j'admire sont aussi comme ça.

– Est-ce Jekyll ou Hyde qui est toujours en retard ?

– Je ne fais pas exprès d'être en retard. Souvent, je mets trop longtemps à me préparer pour une scène. Bon... Ensuite, quand les gens me voient sur l'écran, ils ne savent pas que j'ai été en retard pour tourner la scène. A ce moment-là, le studio aussi l'a oublié. Ils sont bien contents de gagner des millions.

Lee et Paula Strasberg, qui sont indignés par l'attitude de la Fox à mon égard, m'invitent à venir travailler à New York. Ils pensent que je pourrais commencer une carrière sérieuse au théâtre. Je retrouve donc mon appartement de la 57^{ème} rue, les Monroe Six et Jimmy Haspiel.

Je répète le rôle de Blanche dans *Un tramway nommé Désir*. Lee, Paula et les élèves de la classe m'applaudissent.

Du théâtre ? Tous les soirs ? Et comment ferais-je pour retenir mes lignes ?

Je rentre dans mon appartement vide. Dans la gueule du dragon de la solitude. J'enlève mes vêtements, qui me serrent. Si seulement je pouvais aussi arracher ma peau ! Mon corps est à l'étroit. Ma peau est trop serrée. Elle me brûle... Sauter hors de ma peau !

Il faut que je parle au Dr Greenson. Non, il faut que je le voie. Je prends mes valises et je retourne à Los Angeles.

Ma vie de femme est un échec. Mes hommes imaginent que je ressemble à l'image qu'ils ont de moi. L'image que j'ai fabriquée. Le sex-symbol. Le fantasme de tous les hommes. Comment pourrais-je m'élever à la hauteur de l'image ? Ils espèrent que les cloches vont sonner et qu'un feu d'artifice va éclater, mais mon corps est le même que celui de n'importe quelle femme. Je ne suis pas à la hauteur.

Le seul qui me respecte, qui ne me considère pas comme un jouet, qui se montre vraiment humain, c'est Joe DiMaggio.

Peter et Pat Lawford m'emmènent à la frontière de la Californie et du Nevada, où Frank Sinatra inaugure un grand hôtel-casino. Frank a invité tous ses amis. Je revois Dean Martin. Je le remercie pour son attitude au moment où la Fox voulait engager Lee Remick à ma place. Joe est là aussi. Je me jette dans ses bras... Les bras les plus solides du monde. Le seul homme qui m'aime sans la moindre arrière-pensée. Mon soutien. Mon sauveur. Mon compagnon.

Comme mon avocat l'avait prévu, la Fox rampe à mes pieds. Mon renvoi a ému les journalistes – qui ont vivement critiqué le studio – et encore plus mon public. Le 12 juillet, je vais voir les directeurs de la Fox, qui me proposent de reprendre *Something's Got to Give* le 4 septembre et de tourner ensuite une comédie musicale, *What a Way to Go*¹, ce qui mettrait fin à mon contrat de quatre films. Ils sont même prêts à remplacer George Cukor par Jean Negulesco pour terminer *Something's Got to Give* et à me payer 250 000 dollars par film. C'est une grande victoire. Je suis folle de joie ! Un mois de tournage devrait suffire pour achever *Something's Got to Give*, qui est presque fini.

What a Way to Go raconte l'histoire d'une femme qui se marie sept fois, parce que chaque mari meurt quelques jours après les noces. Gene Kelly, Dean Martin, Paul Newman et Frank Sinatra joueront quatre des maris.

Puisque le studio fait amende honorable, ils me demandent en contrepartie de renvoyer Paula Strasberg, sous prétexte que c'est de sa faute si nous avons dû arrêter *Something's Got to Give*. La pauvre, personne ne l'aime. Arthur Miller disait qu'elle remplaçait ma mère, et qu'elle était aussi folle qu'elle. Whitey Snyder dit qu'elle m'empêche de me tenir debout toute seule. La preuve, c'est que nous avons réussi à terminer *Le prince et la danseuse* très facilement sans elle. Le Dr Greenson trouve aussi que je suis trop dépendante d'elle. D'après lui, je suis trop dépendante de tout le monde : Big Ralph, Pat Newcomb, et même Whitey Snyder. Tout le monde sauf lui.

¹ "Quel itinéraire !"

Comment pourrais-je me séparer d'eux ? Ils sont à mes côtés depuis des années, comme une famille. Je ferais mieux de changer de médecin. Il veut que je sois sa chose. Il est jaloux de mes amis. Il m'a interdit de tourner dans le film que John Huston prépare sur le Dr Freud, sous prétexte que ce serait mauvais pour ma psychanalyse.

Oui, je vais faire le grand ménage : au revoir, Paula ; au revoir, Dr Greenson ! Et surtout : au revoir, Mrs. Murray ! C'est incroyable, j'ai découvert que la sorcière intercepte et lit mon courrier, sans doute à la demande de son maître ! Sans tous ces parasites, je serai une nouvelle Marilyn Monroe. Le 2 août, je fête ma renaissance avec Whitey Snyder et Marge Plecher, mon habilleuse.

– Nous repartons à zéro, mes amis. J'ai parlé à Mr. Negulesco. Il a obtenu du studio que toute l'équipe de Cukor soit renvoyée. Toutes les modifications du scénario sont annulées. Je lui ai dit qu'il ne me reconnaîtra pas : à partir de maintenant, Marilyn Monroe arrivera à l'heure ! Et maintenant, je vais vous annoncer la meilleure nouvelle : je vais me remarier avec Joe la semaine prochaine ! J'ai déjà commandé une robe à Jean-Louis.

Le mercredi 1^{er} août, Mrs. Murray m'annonce qu'elle part en vacances lundi prochain avec sa sœur. Je lui verse son salaire de juillet et je lui dis qu'elle n'a pas besoin de revenir ici après ses vacances.

Le jeudi 2 août, je préviens le Dr Greenson que je veux arrêter le traitement. Au début, il disait qu'il m'aiderait à prendre moins de médicaments, mais le seul changement, c'est qu'il me les prescrit lui-même pour mieux me garder sous son influence. Je sens que les prétendues vitamines que m'injecte chaque matin son âme damnée, le Dr Engelberg, me font plus de mal que de bien.

Le Dr Greenson ne paraît pas très heureux en apprenant que Marilyn Monroe le quitte. Son visage se crispe. Il peut être violent. Il s'est souvent mis en colère après moi. Une fois, j'ai cru qu'il allait me battre. Il dit que je recherche les gens qui me nuisent, pour reproduire les situations difficiles que j'ai connues dans mon enfance. A son avis, tous les gens de mon entourage me nuisent et je dois les renvoyer. Sauf lui, évidemment. Il me menace.

– Vous êtes très malade, Marilyn. Vous pouvez arrêter le traitement si vous voulez, mais vous prenez un risque. Un grand risque. Je vous aurai avertie !

Le vendredi 3 août, j'appelle Norman Rosten à New York.

– Est-ce que tu as lu mon interview dans Life ? Qu'est-ce que tu en penses ?

– C'est bien. Je crois que les gens sont étonnés : la blonde stupide n'est pas si bête !

– J'ai plein de projets. Quand j'aurai fini les deux films que je dois encore à la Fox, je tournerai une vie de Jean Harlow. Tu sais ce que je vais faire la semaine prochaine ? Je vais me remarier avec Joe. Je prépare une grande fête. Tout de suite après, j'irai à New York. J'ai déjà plusieurs rendez-vous avec des réalisateurs, avec des journalistes... Lee et Paula ont acheté des places de théâtre. Tu viendras au théâtre avec nous ? J'ai envie de m'amuser. Profitons de la vie avant de devenir des petits vieux !

– Tu vas bien, Marilyn ? Ta voix est bizarre.

– Je suis nerveuse. Le Dr Engelberg vient de me faire une piqûre. Des vitamines qui ressemblent à des amphétamines., à mon avis. Je vais profiter de mon voyage à New York pour rompre définitivement avec le Dr Greenson et le Dr Engelberg.

J'ai revu le Dr Greenson deux fois. Il dit qu'il a mis sa vie entre parenthèses pour s'occuper de moi et que je le remercie d'une drôle de façon. En vérité, j'ai l'impression qu'il manigance je ne sais quoi pour me garder sous son emprise. J'ai peur. Je passe une nuit horrible. Alors que je n'arrive pas à trouver le sommeil, Pat Newcomb, qui est restée chez moi pour me tenir compagnie, dort comme un bébé de minuit à midi. Je suis très jalouse ! Moi, après ma nuit d'insomnie, je ne me sens pas bien du tout. J'ai la tête qui tourne. J'ai mal au cœur.

Mrs. Murray arrive à huit heures pour sa dernière journée chez moi. Big Ralph téléphone. Je l'invite à dîner pour demain soir. Je commande des hors d'œuvre, des boissons et des fleurs pour ma fête de mariage. Je déjeune avec Pat.

Le Dr Greenson vient me voir après le déjeuner. Nous allons dans ma chambre. Il prétend que si j'arrête ma thérapie avant sa réussite totale (qui est proche), ma personnalité va éclater en mille morceaux et je deviendrai folle comme ma mère. Il me rappelle que toute sa famille a participé à mon traitement. Ils sont tous très déçus de son échec. Je pleure. Il appelle Mrs. Murray et lui demande de m'accompagner jusqu'à la plage. J'ai besoin de me détendre. Il dit à Pat Newcomb qu'il s'occupe de moi et qu'elle peut rentrer chez elle. Avant de partir, je passe dans ma chambre et j'avale quelques pilules pour me calmer. C'est du Nembutal, que le Dr Engelberg m'a donné.

Nous allons jusqu'à la maison des Lawford. Il y a des invités que je ne connais pas. Ils me parlent, mais j'ai du mal à leur répondre. Je me sens vaseuse, à cause des pilules.

Je marche sur la plage. Le sable est mou. Si je ne fais pas attention, je vais tomber. Pourquoi jouent-ils au volley-ball ? Cela ne sert à rien. Ils jettent la balle en l'air, mais elle retombe toujours. C'est stupide. Je veux rentrer chez moi.

Je reviens à la maison. Le Dr Greenson, qui s'était absenté pendant que j'étais à la plage, arrive quelques minutes après moi.

Peter Lawford téléphone.

– Tu es passée comme un éclair, Marilyn. Je t'ai à peine vue. Nous organisons un petit dîner comme tous les samedis, vers sept heures. Tu veux venir ?

– Merci, Peter. Je ne crois pas. Non, je ne pourrai pas. Je te remercie.

– Fais un effort. Tu pourras rentrer tôt. Je te rappelle tout à l'heure pour savoir si tu n'as pas changé d'avis.

Le téléphone sonne encore plusieurs fois. Qui m'appelle ? Mrs. Murray répond, ou bien le Dr Greenson. Ils disent que je suis prise. Vers l'heure du dîner, le Dr Greenson s'en va. Il demande à Mrs. Murray de passer la soirée et la nuit avec moi. La dernière journée de Mrs. Murray se prolonge... Elle partira demain matin.

Si seulement Joe était là ! Il doit arriver de New York dimanche soir ou peut-être lundi. Je vais lui écrire une lettre...

“Mon cher Joe,

Si seulement j'arrivais à te rendre heureux – j'aurais réussi la chose la plus difficile du monde–rendre une personne complètement heureuse. Ton bonheur est mon bonheur.”

Oui, mais si je l'envoie demain... Non, demain, la poste ne marche pas. Si je l'envoie lundi... Il ne sera plus à New York, il sera déjà ici. Nous ne nous séparerons plus. Je n'aurai plus jamais besoin de lui écrire.

Je téléphone à mon coiffeur.

– Sid, je suis très déprimée. Très triste. Tout va mal.

Je raccroche. Le téléphone sonne. C'est peut-être Joe.

– Ici José...

– Qui ?

– José Bolanos. Nous nous sommes rencontrés au Mexique, quand vous êtes venue acheter des meubles. Vous vous souvenez ?

– Je ne sais pas... Je suis fatiguée... Trop fatiguée...

J'essaye d'appeler Big Ralph. Il n'est pas là.

Le téléphone sonne de nouveau.

Moi, Marilyn

– Nous nous mettons à table, Marilyn. Viens donc ! Cela te changera les idées.
Marilyn ? Marilyn ?

– Oh... Je ne sais pas. Je... Oh...

– Allo ? Marilyn ? Tu vas bien ?

– Peter... Dis au revoir à Pat. Dis au revoir au président. Dis-toi au revoir à toi-même. Tu es sympa...

– Marilyn ?

– Je vais voir... Je vais voir...

Combien ai-je pris de pilules ? Est-ce que j'ai pris le Nembutal ou l'Hydrate de Chloral ? Je ne dois pas mélanger.

Le flacon d'Hydrate de Chloral est vide. Je n'ai pas pu en prendre, puisqu'il est vide. Cela veut dire que je prends le Nembutal. D'ailleurs je n'ai pas pris beaucoup de Nembutal – le flacon est presque plein.

J'en ai pris assez pour dormir. Peut-être trop. Ils me réveilleront. Sinon tant pis.

Conclusion

Marilyn Monroe est morte dans la nuit du 4 au 5 août 1962.

Joe DiMaggio a organisé l'enterrement, qui a eu lieu le 8 août, le jour même où Marilyn et lui devaient se remarier. Il a passé la nuit du 7 au 8 août auprès de son corps. Whitey Snyder a maquillé Marilyn pour la dernière fois.

Joe a autorisé la présence des proches : les Greenson, les Strasberg, Big Ralph, Pat Newcomb, Nana Karger, mais il a refusé celle des gens de Hollywood, qu'ils considéraient comme responsables de la mort de Marilyn. Jusqu'en 1982, il a fait déposer des roses sur sa tombe, dans le cimetière de Westwood, trois fois par semaine, comme William Powell l'avait fait pour Jean Harlow. On ne sait pas pourquoi il a cessé de le faire.

Un mystère a longtemps entouré les circonstances de la mort de Marilyn Monroe. L'autopsie, réalisée par le Dr Noguchi, devenu célèbre par la suite comme "médecin-légiste des stars", a révélé la présence dans le corps d'une dose de Nembutal et d'Hydrate de Chloral au moins vingt fois supérieure à ce que l'on doit prendre normalement pour dormir. L'enquête officielle en a conclu, logiquement, que Marilyn s'était suicidée. Les amis de Marilyn penchaient plutôt pour une sorte d'accident. Elle avait tellement l'habitude des médicaments qu'elle résistait à des doses très fortes. Au lieu de compter les pilules, elle en prenait tant qu'elle était éveillée ; quand elle somnait dans le sommeil (ou parfois, dans le coma), elle arrêtait.

Selon l'enquête officielle, c'est Mrs. Murray, la gouvernante de Marilyn, qui a découvert le corps à trois heures du matin. La première biographie de Marilyn, ("Norma Jean", par Fred Guiles), commencée de son vivant et achevée peu après sa mort, suit cette version.

Comme l'Amérique aime beaucoup les complots, de nombreux auteurs ont tenté de démontrer que Marilyn Monroe avait été assassinée – comme les deux frères Kennedy¹. Selon les partisans de cette hypothèse, Marilyn était la maîtresse non seulement de

¹ John F. Kennedy, le président des Etats-Unis, a été tué à Dallas en 1963, par Lee Harvey Oswald ; son frère Robert à Los Angeles, en 1968, par Sirhan Sirhan.

John, mais aussi de Robert. Elle était furieuse parce que Robert ne voulait pas divorcer et l'épouser. Elle connaissait des secrets d'état. Elle menaçait de convoquer une conférence de presse, soit pour révéler les secrets, soit pour annoncer publiquement que les deux frères étaient ses amants. Robert l'aurait fait tuer par le FBI, qu'il contrôlait en tant que ministre de la Justice.

La biographie la plus récente (par Donald Spoto, disponible en français) réfute de manière très convaincante les élucubrations des amateurs de complots : les deux frères Kennedy n'avaient aucune raison de tuer Marilyn et se trouvaient loin de Los Angeles dans la nuit du 4 au 5 août 1962. Ce qui est à peu près certain, c'est que Marilyn n'est pas morte à trois heures du matin, mais entre onze heures du soir et minuit. Le Dr Greenson était très négligent. D'un côté, il prescrivait à Marilyn de grandes quantités d'hydrate de chloral pour la sevrer des barbituriques (ou pour mieux la contrôler, selon Donald Spoto) ; d'un autre côté, il n'avait pas interdit au Dr Engelberg de lui donner du Nembutal en plus des injections de "vitamines". Or le Nembutal et l'hydrate de chloral sont incompatibles à haute dose. L'interprétation de l'autopsie permet de penser que Marilyn a absorbé du Nembutal toute la journée du 4 août, pour se calmer, et une grande quantité d'hydrate de chloral le soir. Le Dr Greenson et Mrs. Murray, qui a peut-être administré la dose fatale d'hydrate de chloral, se sentaient responsables de la mort de Marilyn. Après avoir tenté, en vain, de la ressusciter, ils ont mis au point un récit les mettant hors de cause, puis appelé la police.

Liste des personnages cités

Ainsworth, Helen. Directrice de National Concerts Artists Corporation, l'agence qui représente Marilyn à ses débuts.

Allan, Rupert. Attaché de presse de Marilyn et de Grace Kelly.

Arliss, George. (1868-1946) Acteur anglais dont Mr. Atkinson est la doublure. Il jouait surtout des personnages historiques, comme Richelieu ou Disraeli, à l'époque du cinéma muet.

Arnow, Max. Directeur du casting de la Columbia, donne un rôle à Marilyn dans la comédie musicale *Ladies of the chorus*.

Atkinson. Famille de comédiens anglais, locataires de Gladys vers 1935. Ils s'occupent de Marilyn pendant un an quand Gladys est internée dans un hôpital psychiatrique.

Bacall, Lauren. Née en 1924, elle devient célèbre à l'âge de vingt ans pour ses rôles face à Humphrey Bogart (qu'elle épousera ensuite) dans *Le port de l'angoisse* et *Le grand sommeil*. Costar avec Marilyn du film *Comment épouser un millionnaire* (1953).

Baker. Premier mari de la mère de Marilyn.

Bendien. Famille dans laquelle Marilyn passe quelques mois à l'âge de onze ans.

Bogart, Humphrey. (1899-1957) Vedette de nombreux "films noirs", comme *High Sierra*, *Le faucon maltais*, *Key Largo*, etc. Mari de Lauren Bacall.

Bolender, Ida et Albert. Parents nourriciers de Marilyn. Elle habite chez eux jusqu'à l'âge de sept ans.

Boyer, Charles. (1897-1978) Acteur français ayant fait carrière à Hollywood à partir de 1935. Marilyn le considérait comme un des hommes les plus séduisants du monde.

Brando, Marlon. Né en 1924, révélé en 1951 par *Un tramway nommé Désir*, vedette de nombreux films, dont *Le parrain* (1972). Ami proche de Marilyn.

Brynnner, Yul. (1915-1985) Vedette des Sept Mercenaires (1960) et de nombreux autres films. Refuse de jouer face à Marilyn dans *Le milliardaire*.

Burton, Richard. (1925-1984) Sa passion orageuse pour sa partenaire (et future épouse) Liz Taylor pendant le tournage de *Cléopâtre* a retardé l'achèvement du film et contribué à son coût excessif—ce qui a conduit la Fox, par contrecoup, à arrêter le tournage de *Something's got to give*, le dernier film de Marilyn.

Calhern, Louis. (1895-1956) Marilyn joue le rôle de sa maîtresse dans *Asphalt jungle* en 1950.

Moi, Marilyn

Callas, Maria. (1923-1977) Cantatrice, chante avant Marilyn pour l'anniversaire du président Kennedy. A l'époque, elle était mariée avec l'armateur Aristote Onassis, qui épousera plus tard la veuve du président, Jackie.

Carnovsky, Morris et Phoebe. Enseignent le théâtre à "l'Actors Lab". Professeurs de Marilyn au début de sa carrière.

Carroll, John. Manager de Marilyn au début de sa carrière. Marié avec Lucille Ryman.

Chaplin, Charlie. (1899-1977) Plus connu en France sous le nom de Charlot. Marilyn aurait bien aimé tourner un film avec lui.

Charisse, Cyd. Née en 1921. Actrice et danseuse (par exemple, en 1952 dans *Chantons sous la pluie*), elle joue le rôle de la fiancée de Dean Martin dans *Something's got to give*, le dernier film de Marilyn.

Clift, Montgomery. (1920-1966) Révélé dans *La rivière rouge*, un western de Howard Hawks (1948). Vedette des *Misfits* avec Marilyn et Clark Gable.

Coburn, Charles. (1877-1961) Joue un homme âgé amoureux de Marilyn dans *Monkey Business* (1952) et dans *Gentlemen Prefer Blondes* (1953).

Cohn, Harry (1891-1958) Fondateur et patron despotique de la Columbia. Prend Marilyn sous contrat en 1948, mais ne devine pas sa valeur et la renvoie.

Colbert, Claudette. Née à Paris en 1905, émigre aux États-Unis en 1910. Vedette de nombreux films, dont *Cléopâtre* en 1935. Marilyn a joué un petit rôle dans un de ses films, *Let's Make it Legal* (1951).

Conover, David. Photographe qui a pris les premières photos de Marilyn, alors qu'elle était ouvrière à l'usine Radio Plane Company.

Cooper, Gary. (1901-1961) Héros de nombreux westerns (par exemple, en 1952, *Le train sifflera trois fois*). Marilyn le rencontre en 1954 quand la Fox donne une fête à l'occasion de la sortie de *Sept ans de réflexion*.

Cowan, Lester. Producteur de *Love Happy*, un film des Marx Brothers dans laquelle Marilyn obtient un petit rôle.

Craft. Professeur de piano de Marilyn quand elle habite avec sa mère, à l'âge de sept ans.

Cukor, George. (1899-1983) Réalisateur de *My Fair Lady* et de nombreux autres films. Après avoir tourné *Le milliardaire* avec Marilyn, il commence la réalisation de son dernier film, inachevé, *Something's Got to Give*.

Moi, Marilyn

Curtis, Tony. Né en 1925. Il joue un saxophoniste déguisé en femme et amoureux de Marilyn dans *Some Like it Hot*.

Davis, Bette. (1908-1989) Comédienne de théâtre, puis star de Hollywood au tempérament volcanique—lancée par George Arliss dans les années trente. Marilyn a joué avec elle dans *Eve*, de Mankiewicz.

Day, Doris. Née en 1924, chanteuse et actrice (par exemple, dans *L'homme qui en savait trop*, de Hitchcock). Elle refuse de remplacer Marilyn dans *Something's Got to Give*.

de Dienes, André. Photographe hongrois ; console Marilyn pendant l'absence de son mari, Jim Dougherty, qui se bat dans le Pacifique.

Dean, James. (1931-1955) Élève de l'Actors Studio, comme Marilyn, il n'a tourné que trois films (*La fureur de vivre*, *A l'est d'Eden*, *Géant*) en un an avant de mourir dans un accident de voiture.

Diamond, I. A. L. (1920-1988) Scénariste de plusieurs films de Marilyn : *Let's Make it Legal*, *Monkey Business*, *Some Like it Hot*.

Dietrich, Marlène. (1901-1992) Star des années trente et quarante. Quand Marilyn est devenue une vedette à son tour, la Fox lui a donné la loge de Marlène Dietrich.

DiMaggio, Joe. Joueur de baseball le plus célèbre de son temps et deuxième mari de Marilyn.

Dougherty, Jim. Premier mari de Marilyn.

Einstein, Albert. Savant, inventeur de la "théorie de la relativité". Marilyn trouvait que c'était l'un des hommes les plus séduisants du monde.

Evans, Clarice. Starlette avec laquelle Marilyn a partagé une chambre au début de sa carrière.

Ewell, Tom. (1909-1994) Partenaire de Marilyn dans *Sept ans de réflexion*.

Fitzgerald, Ella. (1918-1996) Chanteuse de Jazz. Chante avant Marilyn au gala d'anniversaire du président Kennedy.

Gable, Clark. (1901-1960) Vedette de nombreux films (par exemple, *Autant en emporte le vent*, en 1939). Marilyn l'admirait tellement qu'elle affichait sa photo dans sa chambre et imaginait qu'il était en fait son père. Ils ont joué ensemble dans *The Misfits*, en 1960.

Garbo, Greta. (1905-1990) Une des plus grandes stars de Hollywood avant Marilyn, elle a arrêté sa carrière à trente-six ans.

Giffen. Famille dans laquelle Marilyn passe quelques mois à l'âge de neuf ans. Ils veulent l'adopter et l'emmener dans le Mississippi, mais Gladys refuse de donner son autorisation.

Goddard, "Doc". Mari de Grace McKee.

Goldwyn, Sam. (1882-1974) Un des fondateurs de Hollywood. Sa compagnie de production s'est associée avec la Métro et la compagnie de Louis B. Mayer pour donner naissance à la MGM.

Grable, Betty. (1916-1973) Principale star de la Fox pendant la guerre. Les soldats punaisaient sa photo au mur, d'où l'expression "pin-up". Elle a partagé la vedette du film *Comment épouser un millionnaire* avec Marilyn et Lauren Bacall.

Grant, Cary. (1904-1986) Acteur anglais, vedette de nombreux films (par exemple, *La mort aux trousses*, de Hitchcock, en 1959). Il joue le rôle principal de *Monkey Business*, une comédie dans laquelle Marilyn tient le second rôle féminin.

Green Famille dans laquelle Marilyn passe trois mois à l'âge de onze ans.

Greene, Milton. Photographe ; il encourage Marilyn à rompre avec la Fox et fonde avec elle Marilyn Monroe Productions.

Greenson, Ralph. Psychanalyste de Marilyn à la fin de sa vie.

Guiles, Fred. Auteur de la première biographie sérieuse de Marilyn.

Harlow, Jean. (1911-1937) Bien qu'elle soit morte de maladie à l'âge de 26 ans, elle a eu le temps de tourner une vingtaine de films et de devenir une grande vedette. Marilyn l'admirait et la considérait comme un modèle : comme Jean Harlow, Marilyn a pris le nom de jeune fille de sa mère, a d'abord été considérée comme une blonde stupide, puis a convaincu Hollywood de prendre au sérieux son talent de comédienne.

Haspiel, Jimmy. Fan et confident de Marilyn, il se tient devant sa porte jour et nuit, avec les "Monroe Six", quand l'actrice habite à New York

Hathaway, Henry. (1898-1985) Réalisateur du premier film dont Marilyn est la vedette, *Niagara* (1953), et de nombreux autres films.

Haver, June. Née en 1926. Vedette de la Fox, elle devait succéder à Betty Grable, mais a préféré entrer au couvent. Elle en est sortie, sans redevenir actrice. Elle tient le rôle principal dans le premier film de Marilyn, *Scudda Hoo! Scudda Hay!* (1948)

Hawks, Howard. (1896-1977) Un des plus grands réalisateurs de Hollywood : *Scarface* (1932), *Le port de l'angoisse* (1944), *Le grand sommeil* (1946), *La rivière rouge* (1948), *Rio Bravo* (1958), etc. Il a réalisé deux films avec Marilyn : *Monkey Business* (1952) et *Gentlement Prefer Blondes* (1953).

Hayworth, Rita. (1918-1987) Vedette de *Gilda* (1946), de *La dame de Shanghai* (1948) et de nombreux autres films. Lancée, comme Marilyn, par l'agent Johnny Hyde.

Hemingway, Ernest. (1899-1961) Romancier américain, prix Nobel. Marilyn trouvait que c'était l'un des hommes les plus séduisants du monde.

Hepburn, Audrey. (1929-1993) Sa carrière commence à peu près en même temps que celle de Marilyn, mais tout les oppose : alors que Marilyn est une blonde pulpeuse, sensuelle et un peu vulgaire, Audrey Hepburn est une brune mince, gracieuse et très élégante. Hollywood hésite à reconnaître le talent de comédienne de Marilyn, qui n'est jamais nominée pour les oscars. Au contraire, Audrey Hepburn, après avoir reçu un oscar pour *Vacances Romaines* en 1953, est nominée quatre autres fois.

Heston, Charlton. Né en 1924. Vedette des *Dix commandements* (1956), *Ben-Hur* (1959), etc. Il refuse de jouer *Le milliardaire* face à Marilyn.

Heweth, Potter. Deuxième photographe de Marilyn à ses débuts, après David Conover.

Hohenberg. Première psychanalyste de Marilyn.

Hudson, Rock. (1925-1985) Vedette, avec James Dean et Liz Taylor, de *Géant* (1956) et de nombreux autres films. Comme Charlton Heston, il refuse de jouer *Le milliardaire* face à Marilyn.

Huston, John. (1906-1987) Boxeur, peintre, acteur, officier dans la cavalerie mexicaine, écrivain, puis réalisateur de nombreux films : *Le faucon maltais* (1941), *Le trésor de la Sierra Madre* (1948), *Moby Dick* (1956) etc. Il a dirigé Marilyn dans *Asphalt Jungle* (1950) et *The Misfits* (1961).

Hutton, Betty. Née en 1921. Star de la Paramount (*Le plus grand chapiteau du monde*, 1952), découverte et lancée par Johnny Hyde.

Hyde, Johnny. Agent de Marilyn à ses débuts, il l'a lancée et aimée, mais elle a refusé de l'épouser.

Jacobs, Arthur P. Cabinet d'attachés de presse qui s'occupait de Marilyn. Les principaux attachés de presse de la star étaient Rupert Allan, Lois Weber et, à la fin de sa vie, Patricia Newcomb.

Jean-Louis. Couturier de Marilyn à Hollywood.

Johnson, Nunally. (1897-1977) Scénariste du film *Comment épouser un millionnaire*.

Jones, Harmon. Réalisateur d'un film mineur de Marilyn, *As Young As You Feel*, sur le plateau duquel elle rencontre Arthur Miller.

Karger, Fred. Professeur de chant de Marilyn en 1948. Elle tombe amoureuse de lui, mais il ne veut pas l'épouser. Elle restera amie toute sa vie de sa mère, Anne, surnommée Nana.

Kazan, Elia. Né en 1909. Metteur en scène de théâtre et de cinéma. Co-fondateur de l'Actors Studio avec Lee Strasberg, il a dirigé Marlon Brando, James Dean et les autres élèves de l'Actors Studio dans de nombreux films : *Un tramway nommé Désir*, *A l'est d'Eden*, etc. Il a rencontré Marilyn sur le plateau de *As Young as you Feel* et la fréquentait à New York.

Kelly, Grace. (1928-1982) Une des actrices préférées de Hitchcock (*Le crime était presque parfait*, *Fenêtre sur cour*, etc.) Elle jouait des jeunes filles de bonne famille, avant d'épouser le prince Rainier de Monaco.

Kennedy, John. (1917-1963) président des États-Unis de 1960 à son assassinat. Il avait d'innombrables maîtresses, parmi lesquelles Marilyn.

Kennedy, Robert. (1925-1968) Frère du précédent, ministre de la Justice à partir de 1960. Il connaissait Marilyn, mais n'était sans doute pas son amant, malgré ce que prétendait la rumeur. Il mourra assassiné en 1968, pendant sa campagne présidentielle.

Kris, Marianne. Psychanalyste de Marilyn à New York, elle la fait enfermer brièvement dans un hôpital psychiatrique.

Laughton, Charles. (1899-1962) Acteur anglais (et réalisateur d'un chef d'œuvre : *La nuit du chasseur*), il tourne avec Marilyn une brève séquence dans le film à sketches *O'Henry's Full House*.

Lawford, Peter. (1923-1984) Acteur anglais, il jouait les jeunes premiers pour la MGM dans les années quarante et cinquante. Après des liaisons avec Lana Turner, Ava Gardner et Rita Hayworth, il a épousé Patricia Kennedy, sœur du président des États-Unis. Le tout-Hollywood fréquentait sa somptueuse maison de Santa Monica. C'est là que Marilyn a rencontré John Kennedy.

Lee, Peggy. Chanteuse de Jazz. Chante avant Marilyn au gala d'anniversaire du président Kennedy.

Leigh, Vivien. (1913-1967) Actrice anglaise, elle joue le rôle principal d'*Autant en emporte le vent* (1939), puis de *Un tramway nommé Désir* (1951). Elle était mariée avec Laurence Olivier.

Lemmon, Jack. Né en 1925. Acteur préféré de Billy Wilder, il joue un contrebassiste déguisé en femme dans *Some Like it Hot*.

Lipton, Harry. Agent de Marilyn à ses débuts dans le cinéma.

Logan, Joshua. (1908-1988) Metteur en scène de théâtre, c'est lui qui a donné leurs premiers rôles à James Stewart et Henry Fonda. Il a tourné seulement une dizaine de films, parmi lesquels *Bus Stop* (1956), avec Marilyn.

Lower, Ana. Tante de Grace McKee, que Marilyn considère comme sa propre tante. Elle habite avec elle à l'âge de quinze ans.

Lyon, Ben. (1901-1979) Ancien acteur, directeur de casting de la Fox dans les années quarante. Il fait tourner à Marilyn son premier bout d'essai en 1946.

Lytess, Natasha. "Coach" de Marilyn à ses débuts. Sa présence sur le plateau indispose les réalisateurs.

MacLaine, Shirley. Née en 1934. Actrice et danseuse. Elle refuse de remplacer Marilyn dans *Something's Got to Give*.

Mankiewicz, Joseph. (1909-1993) Scénariste, puis producteur et réalisateur. Marilyn a tourné dans un de ses films : *All about Eve* (1950). Il a réalisé *Cléopâtre*, le film qui a ruiné la Fox.

March, Fredric. (1897-1975) Star des années trente et quarante. Par exemple, il a joué Jean Valjean dans une version des *Misérables* réalisée en 1935, avec Charles Laughton dans le rôle de Javert. Marilyn possédait un piano blanc lui ayant appartenu.

Martin, Dean. Né en 1917. Ayant commencé sa carrière comme partenaire de Jerry Lewis, il rompt en 1956 et devient vedette tout seul—par exemple, au côté de John Wayne dans *Rio Bravo*, en 1959. Il joue le mari de Marilyn dans *Something's Got to Give*.

Martin, Ida. Belle-mère de l'oncle de Marilyn, Marion Monroe. Marilyn habite brièvement chez elle à l'âge de onze ans.

Marx Brothers. Les films des quatre frères Marx : Groucho, Chico, Harpo et Zeppo, sont parmi les plus drôles jamais tournés. Marilyn apparaît brièvement dans leur dernier film, *Love Happy* (1949).

Mayer, Louis B. (1885-1957) Propriétaire d'un cinéma près de Boston, puis de toute une chaîne, il devient producteur à Hollywood, puis grand patron de la MGM, fondée par l'association de sa compagnie, de la Métro et de la compagnie de production de Sam Goldwyn. La magnifique maison de Peter Lawford à Santa Monica lui a appartenu.

McKee, Grace. Amie et collègue de la mère de Marilyn, qui lui confie la tutelle de l'enfant quand elle est admise dans un asile psychiatrique.

Miller, Arthur. Né en 1915. Auteur dramatique et troisième mari de Marilyn.

Miracle, Berneice. Fille de Gladys et de son premier mari, c'est-à-dire demi-sœur de Marilyn. Elle vivait avec son père, donc elle n'a pas connu Marilyn enfant, mais elle l'a rencontrée deux fois vers la fin de sa vie. Marilyn lui a légué une partie de ses biens.

Mitchell, Jimmy. Photographe de plateau sur le tournage de *Something's Got to Give*. Il photographie Marilyn nue, mais la Fox détruit ses films.

Mitchum, Robert. Né en 1917. Collègue de Jim Dougherty à l'usine d'aviation Lockheed, puis acteur et vedette de nombreux films (par exemple, *La nuit du chasseur*, en 1955). Partenaire de Marilyn dans *La rivière sans retour* (1954).

Monroe, Della. Grand-mère de Marilyn. Née Della May Hogan en 1876 dans le Missouri, elle meurt d'une maladie cardiaque en 1929. Comme elle a sans doute été victime de petites attaques cérébrales et d'une grave dépression avant sa mort, on a pu croire qu'elle était morte folle. Marilyn croyait aussi qu'elle avait tenté de la tuer quand elle avait un an.

Monroe, Gladys. Mère de Marilyn. Née en 1902. Elle mourra en 1984, longtemps après sa fille. Atteinte de dépression, elle a passé une grande partie de sa vie dans des institutions psychiatriques, mais elle n'était sans doute pas aussi folle que le croyait Marilyn.

Monroe, Marion. Fils d'Otis et de Della, oncle de Marilyn. En 1929, il abandonne sa femme Olive (fille d'Ida Martin) et ses trois enfants et disparaît.

Monroe, Otis Elmer. Grand-père de Marilyn. Devient fou à l'âge de 41 ans. Contrairement à ce que croyait Marilyn, il ne s'agissait pas d'une folie héréditaire, mais d'une maladie nerveuse liée à la syphilis.

Montand, Yves. (1921-1991) Acteur français (*Les portes de la nuit*, *Le salaire de la peur*, *Jean de Florette*, *Manon des sources*, etc.) Partenaire de Marilyn dans *Le milliardaire* (1960), il a une brève liaison avec la star, puis retourne auprès de son épouse, Simone Signoret.

Mortensen. Deuxième mari de Gladys. Les premiers biographes ont pensé que c'était le père de Marilyn, mais il est parti plus d'un an avant sa naissance.

Murray, Eunice. Gouvernante de Marilyn à la fin de sa vie. En fait, elle surveillait la star pour le Dr Greenson.

Negulesco, Jean. (1900-1993) Réalisateur d'un film de Marilyn, *Comment épouser un millionnaire*, il aurait dû remplacer Georges Cukor sur le tournage de *Something's Got to Give* si Marilyn n'était pas morte.

Newcomb, Patricia. Attachée de presse et amie de Marilyn à la fin de sa vie.

Moi, Marilyn

Newman, Paul. Né en 1925. Élève de l'Actors Studio. Vedette de nombreux films (*Le gaucher*, *Bonnie and Clyde*, etc.)

Noguchi, Thomas. "Médecin-légiste des stars", il a réalisé l'autopsie de Marilyn et conclu au suicide.

Novak, Kim. Née en 1933. Vedette du film *Vertigo* (*Sueurs froides* – 1958) de Hitchcock. Elle refuse de remplacer Marilyn dans *Something's Got to Give*.

O'Doul, "Lefty". Joueur de baseball, ami de Joe DiMaggio, témoin du mariage de Joe et Marilyn.

Olivier, Laurence. (1907-1989) Acteur anglais, il a adapté au cinéma, réalisé et interprété plusieurs pièces de Shakespeare : *Hamlet*, *Richard III*, etc. On peut le voir aussi dans *Marathon Man* jouer un vilain nazi face à Dustin Hoffman. Il joue le prince et Marilyn la danseuse dans *Le prince et la danseuse* (1957), dont il est aussi le réalisateur.

Peck, Gregory. Né en 1916. Vedette de *Moby Dick* (1956) et de nombreux autres films. Il devait jouer *Le milliardaire* face à Marilyn, mais il refuse le rôle quand elle fait modifier le scénario par Arthur Miller.

Pierson, Arthur. Réalisateur du deuxième film de Marilyn, *Dangerous Years*.

Plecher, Marge. Habilleuse et amie de Marilyn.

Powell, William. (1892-1984) Partenaire de Marilyn dans *Comment épouser un millionnaire*. "Fiancé" de Jean Harlow, il faisait déposer des fleurs sur sa tombe chaque semaine. Marilyn a demandé à Joe DiMaggio de faire la même chose pour elle.

Power, Tyrone. (1913-1958) Vedette des années trente et quarante, il joue le comte de Fersen, l'amant de Norma Shearer/Marie Antoinette, dans un film de 1938 que Marilyn aimait beaucoup.

Preger, Susan. Camarade de classe de Marilyn quand elle habite chez les Bolender.

Preminger, Otto. (1906-1986) Né à Vienne, assistant du grand metteur en scène de théâtre Max Reinhardt, il le suit aux États-Unis en 1933. Pendant la guerre, il est acteur et profite de son accent allemand pour jouer les nazis. Il réalise un très beau film en 1944 : *Laura*. Il dirige Marilyn dans *La rivière sans retour*.

Rasmussen, Gladys. Coiffeuse de Marilyn.

Reagan, Ronald. Né en 1911. Vedette de plusieurs films au cours des années quarante, il s'occupe d'un petit journal de l'armée pendant la guerre, ce qui lui donne l'occasion de publier la première photo de Marilyn. Beaucoup plus tard, il deviendra président des États-Unis.

Reinhardt, Max. (1873-1943) Grand metteur en scène et professeur de théâtre autrichien. En 1933, il émigre à New York et influence de nombreux acteurs américains.

Reis, May. Secrétaire de Marilyn à New York.

Remick, Lee. (1935-1991) Actrice de théâtre, elle a tourné plusieurs films (par exemple, *Un homme dans la foule*, d'Elia Kazan, en 1957). La Fox veut l'engager pour remplacer Marilyn dans *Something's Got to Give*, mais Dean Martin refuse.

Roberts, Ralph, dit "Big Ralph". Masseur et confident de Marilyn à la fin de sa vie.

Rogers, Roy. Né en 1912. "Cowboy chantant", il tourne des dizaines de westerns avec son cheval Trigger, "le cheval le plus intelligent de Hollywood". Marilyn le rencontre à Las Vegas en 1946 (et chevauche Trigger !)

Romanoff, Mike et Gloria. Patrons d'un café fréquenté par le tout-Hollywood.

Romm, Harry. Producteur de la Columbia, donne un rôle à Marilyn dans *Ladies of the Chorus*.

Rosten, Norman et Hedda. Amis proches de Marilyn à New York. Hedda lui sert de secrétaire sur le tournage du film *Le prince et la danseuse*.

Russell, Jane. Née en 1921. Vedette de nombreux films dans les années quarante et cinquante (par exemple, *Macao l'enfer du jeu* en 1952). Partenaire de Marilyn dans *Gentlemen Prefer Blondes* (1953).

Ryman, Lucille. Femme de John Carroll, manager de Marilyn à ses débuts. L'actrice habite chez eux pendant quelques semaines. C'est Lucille Ryman qui procure à Marilyn son premier rôle important, dans *Asphalt Jungle* (en 1950).

Sanders, George. (1906-1972) Comédien anglais qui a tourné de nombreux films à Hollywood, dont *Eve*, de Mankiewicz, avec Marilyn..

Schaefer, Hal. Professeur de chant de Marilyn après Fred Karger, il la "console" après l'échec de son mariage avec Joe DiMaggio.

Schenck, Joe. (1878-1961) Un des fondateurs de Hollywood, producteur de Buster Keaton et fondateur de la Twentieth Century Fox avec Darryl Zanuck. Marié avec Norma Talmadge. Protecteur de Marilyn à ses débuts.

Schiller, Larry. Photographe présent sur le plateau de *Something's Got to Give* quand Marilyn nage toute nue, il prend des photos qui seront publiées dans le monde entier.

Shearer, Norma. (1900-1983) Femme du grand producteur de la MGM Irving Thalberg, qui en fait une vedette dans les années trente. Marilyn l'admirait beaucoup dans *Marie Antoinette* (1938).

Signoret, Simone. (1921-1985) Actrice française (par exemple : *Casque d'or*, *Les Diaboliques*), épouse d'Yves Montand.

Sinatra, Frank. Né en 1915. Chanteur et acteur (par exemple : *Un jour à New York*, en 1949). Ami des frères Kennedy, de Joe DiMaggio, de Marilyn... et, dit-on, de la mafia.

Slatzer, Robert. Auteur d'un livre sur Marilyn, dans lequel il prétend qu'il l'a rencontrée en 1946, a été son confident toute sa vie, et a même été marié brièvement avec elle. En fait, aucun des amis de Marilyn n'a jamais vu ce Robert Slatzer....

Snively, Emmeline. Directrice de l'agence de mannequins Blue Book. Elle donne du travail à Marilyn au tout début de sa carrière.

Snyder, Whitey. Maquilleur et confident de Marilyn.

Stanislavski. (1863-1938) Acteur et metteur en scène de théâtre russe. Son travail sur la psychologie de l'acteur a influencé le théâtre moderne. L'Actors Studio de Lee Strasberg se réclamait de lui.

Stern, Bert. Photographe. A pris de magnifiques photos de Marilyn à la fin de sa vie.

Stewart, James. Né en 1908. Acteur préféré des Américains, vedette de *Fenêtre sur cour*, *Sueurs froides* et de nombreux autres films. Marilyn le rencontre au cours de la fête donnée pour la première de *Sept ans de réflexion*.

Strasberg, Lee. (1901-1982) Directeur de l'Actors Studio à partir de 1948. Les acteurs les plus connus de Hollywood ont travaillé avec lui : Marlon Brando, James Dean, Paul Newman, Sidney Poitier, Shelley Winters, Dustin Hoffman, Al Pacino, Robert De Niro.

Strasberg, Paula. Épouse du précédent. Coach de Marilyn de 1955 à sa mort.

Swanson, Gloria. (1897-1983) Star du cinéma muet. Maîtresse de Joe Kennedy, père de John et Robert Kennedy.

Talmadge, Norma. (1897-1957) Star du cinéma muet. Épouse de Joe Schenck. Marilyn se prénommaît Norma en souvenir d'elle.

Taylor, Liz. Née en 1932. Star aux yeux violets (*Le père de la mariée*, *Ivanhoe*, *Géant*, etc.) Se comporte de manière encore plus extravagante de Marilyn et ruine la Fox en prolongeant énormément le tournage de *Cléopâtre*.

Tchekhov, Michael (orthographié Chekov aux États-Unis). Neveu du dramaturge Anton Tchekhov, élève de Stanislavski. Professeur de théâtre de Marilyn au début des années cinquante.

Turner, Lana. (1920-1995) Star des années quarante et cinquante (*Le facteur sonne toujours deux fois*, etc.)

Warner, Jack. (1892-1978) Patron de la Warner.

Weber, Lois. Attachée de presse de Marilyn à New York en 1955 et 1956.

Weinstein, Henry. Producteur de *Something's Got to Give*.

Widmark, Richard. Né en 1914. Acteur spécialisé dans les films policiers et les westerns. Marilyn Monroe est sa partenaire dans *Don't Bother to Knock*.

Wilder, Billy. Né en 1906 à Vienne. Journaliste, puis scénariste en Allemagne, il émigre aux États-Unis en 1933. Après avoir réalisé un magnifique film noir, *Assurance sur la mort* (1944), il se spécialise dans les comédies grinçantes. Il réalise deux des meilleurs films de Marilyn : *Sept ans de réflexion* (1955) et *Certains l'aiment chaud* (1959).

Winters, Shelley. Née en 1922. Vedette de nombreux films (par exemple, *La nuit du chasseur*, *Lolita*, etc.) Amie de Marilyn, elle lui présente Lee Strasberg, dont elle est l'élève.

Woodfield, Bill. Photographe présent sur le plateau de *Something's Got to Give* quand Marilyn nage toute nue.

Wyman, Jane. Née en 1914. Vedette de nombreux films dans les années quarante et cinquante (par exemple : *The Lost Weekend*, en 1945). Mariée d'abord à Ronald Reagan, puis à Fred Karger, le professeur de chant dont Marilyn était amoureuse.

Zanuck, Darryl. (1902-1979) Scénariste, puis producteur à la Warner, il fonde la Twentieth Century Fox en 1933 avec Joe Schenck. Il quitte la Fox en 1956, produit *Le jour le plus long* de manière indépendante, puis revient à la Fox en 1962 pour sauver la compagnie après la mort de Marilyn et le désastre de *Cléopâtre*. Il licencie tout le monde et rouvre un studio plus petit, dont il reste le patron jusqu'en 1971. La Fox appartient aujourd'hui au grand patron australien Rupert Murdoch